This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

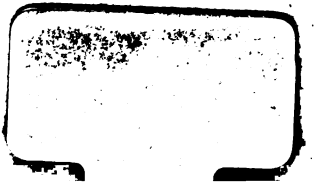
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. II A. 548



Nº 22 n.

# CORRESPONDANCE
## D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
## *MÉMOIRES*
DU
## MARQUIS DE LUZIGNI
ET
## D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

# CORRESPONDANCE
## D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
## *MÉMOIRES*
DU
## MARQUIS DE LUZIGNI
ET
## D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

*Premiere Partie.*

*A PARIS,*
Chez L'Auteur, rue de Tournon.

M. DCC. LXXIX.

f. 705. N°. 22. 11.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1967
OF OXFORD
LIBRARY

# ÉPITRE
## *DÉDICATOIRE*
### A MADAME
### LA COMTESSE
### *DE GENLIS.*

MADAME,

*J'ai recueilli ces Lettres dans le porte-feuille d'un ami qui m'eſt bien cher, et qui*

*vous respecte autant que je t'aime. Elles m'ont paru dictées par l'amour de la vertu, c'est à ce titre que je vous en fais hommage.*

*Ne vous effrayez point, Madame, de lire votre nom à la tête d'un Livre ; j'ai une trop haute idée de la profession des Lettres, pour l'avilir par de basses adulations : elles sont indignes et de vous et de moi. Mais je ne crois pas*

manquer au respect que je dois à la vérité, en assurant qu'un ouvrage mériteroit les suffrages des Gens de goût, des ames délicates et sensibles, s'il pouvoit obtenir le vôtre.

Quel que soit celui que j'offre au Public, je veux du moins qu'il annonce à ceux de mes contemporains qui le liront, la vive admiration que m'inspirent vos rares talens, et la reconnoissance que je

*conserverai toute ma vie pour un frere bien digne de vous, par ses lumieres et ses vertus.*

*Je suis avec respect,*

*MADAME,*

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.
***.

# CORRESPONDANCE
## D'UN JEUNE MILITAIRE,
*OU*
# MÉMOIRES
## DU MARQUIS DE LUZIGNI
*ET*
## D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

### LETTRE PREMIERE.

*Madame de* SAINT-JUST *à la Marquise de* LUZIGNI.

De Moulins en Bourbonnois, le 15 Avril 176...

MES craintes n'étoient que trop fondées, ma chere couſine, la derniere lettre de mon Hortenſe m'annonce que ſon unique deſir eſt de ſe faire Religieuſe dans le couvent qu'elle habite; je ne puis ſupporter la douleur que me cauſe une telle réſolution. Ah! Madame, par pitié ren-

dez-moi ma fille, conservez la seule espérance de ma vieillesse ; essayons de la distraire d'une fantaisie qui pourroit faire son malheur & le mien. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est point celle d'Hortense ; la pauvre enfant se trompe elle-même sur les motifs qui lui font desirer le voile ; son ame est tendre, son caractere est doux & facile ; les chastes modeles qui l'entourent, leurs exemples, leurs exhortations auront fait naître le goût de la retraite qui, par la suite... Je ne puis soutenir l'idée des maux qu'un cœur aussi sensible se préparoit dans la solitude d'un cloître.

Si ma santé étoit moins mauvaise, je volerois auprès de vous, j'irois détruire l'erreur de ma fille, l'éclairer sur les chagrins qu'elle nous apprête. Remplacez-moi, Madame, je vous céde tous mes droits, passez le plutôt possible au Couvent de ***, j'écris à la Supérieure de vous remettre Hortense ; donnez à ce cher enfant un asyle, & tâchez de l'éloigner doucement du dessein que je redoute & pour elle & pour moi. Mon mari en est vivement affecté ; vous connoissez le caractere de M. de Saint-Just, vous savez que sa gaieté a triomphé jusqu'ici de l'infirmité

la plus douloureuse ; il n'a pu soutenir la lecture de la derniere lettre d'Hortense, & depuis ce moment, son accès de goutte a redoublé. J'attends la fin de cette crise pour me rendre aux eaux du Mont-d'Or, on me les ordonne encore cette année : j'irai vous joindre dans trois mois au plus tard, & je verrai renaître ces plaisirs, hélas! trop rapides, que nous goûtions auprès de votre respectable mere. Elle est sans cesse présente à mon souvenir, je n'oublierai jamais les deux années que nous avons passées sous ses yeux : ah! si elle existoit encore, qu'elle seroit affligée de la résolution de mon Hortense! Vous rappellez-vous avec quel intérêt cette chere Tante voyoit chaque jour s'augmenter l'amitié simple & naïve de nos deux enfans? Combien elle desiroit vivre assez pour être témoin d'une alliance?... Hélas! faut-il n'y plus songer!

Le Commandeur d'Oisemont qui, en retournant à Paris, a séjourné ici avec son frere l'Abbé de Réville, ne tarit pas sur les louanges du jeune Marquis. Ces Messieurs sont enchantés de son esprit & du desir qu'il a de le cultiver : j'ai toujours bien augure de ce charmant enfant ; du caractere dont je le connois, on est rare-

ment médiocre. Il s'agit de savoir à laquelle des deux extrêmités il tendra, tout dépend de son début, il doit être orageux; mais que Luzigni soit dirigé loin de vous, comme il l'a été sous vos yeux, & je réponds de lui. Vous songez sans doute à le placer dans le militaire? Il va s'éloigner, ma chere amie, ah! que je vous plains! Je sens, par la crainte que m'inspirent les projets d'Hortense, combien une telle séparation doit être douloureuse; épargnez-moi ce coup, Madame, que je vous doive mon bonheur, conservez-moi ma fille.

## LETTRE II.

*La Marquise de* LUZIGNI *à Madame de* SAINT-JUST.

De Paris, le 19 Avril.

JE partage bien vivement, Madame, les peines que vous ressentez; mais je me flatte que votre tendresse maternelle les exagére un peu. Je vois souvent Hortense, & ne me suis point apperçue de rien qui eût trait à la résolution dont vous me faites part. Au reste je viens de donner

mes ordres pour qu'on préparât l'appartement que je deſtine à mon aimable parente ; c'eſt celui de ma pauvre Julie, votre Hortenſe me la rappellera. Me confier ce charmant enfant, c'eſt pour moi la marque la plus chere de votre amitié. Pourquoi faut-il que je la doive aux infirmités dont *vous vous plaignez ? Mais dites-moi*, ſont-elles bien décidées ? Êtes-vous bien ſûre de l'effet des eaux du Mont-d'Or ? Ce n'eſt pas ſans cauſe que j'ai de l'humeur contre toutes ces ſalutaires fontaines : vous ſavez que c'eſt à celles de Bourbonne que ma mere devoit ſa mauvaiſe ſanté pendant les dernieres années de ſa vie : vous vous rappellez dans quel état elle étoit lorſque vous la vîtes à Saint-Germain. Ah! vous avez raiſon, ma chere Couſine, de conſerver quelque attachement pour ſa mémoire, elle vous aimoit auſſi bien tendrement ; & ſi elle vivoit encore, vous n'auriez point eu le cruel procès qui vous tourmente : avance-t'il ? Vous ne m'en parlez pas, ſans doute il occupe M. de Saint-Juſt. Je gage que dès que ſa goutte ſera paſſée, il ſe mettra à rédiger quelqu'important mémoire. Mon Dieu, qu'on eſt heureux d'avoir aſſez de tête pour ſuffire à toutes ces tracaſſeries de chicane.

Le cher cousin s'en acquitte à merveille, je me souviens toujours du service qu'il m'a rendu pour l'affaire de mon régisseur de Clerfontaine.

Je parlois dernièrement de cette Terre à mon fils : croiriez-vous que sur la description que je lui en faisois, sa petite tête un peu romanesque s'exalta au point qu'il forma le projet d'y aller passer quelques mois : *Car on n'est heureux qu'à la campagne, on n'est bon qu'à l'ombre de son figuier ; les villes sont l'asyle de tous les vices, le cœur s'y dépraye, l'esprit s'y rétrecit. Comment peut-on penser au milieu de Paris ? Ah ! vivent les rochers de Clerfontaine*, & mille autres folies de cette espece ; puis nous finissons cette belle tirade par une ariette du nouvel opéra. On me vante les talens enchanteurs de Mademoiselle Doligny, avec la même chaleur qu'on s'est récrié sur les charmes de la campagne ! Et tout en me parlant d'un excellent traité contre le luxe qu'on vient de lire avec avidité, mon fou, magnifiquement vêtu, prend dans mon écrin une de mes plus belles bagues, me supplie d'échanger sa montre contre une autre d'un goût plus nouveau dont il raffole, m'embrasse, monte en voiture & va courir les specta-

ces. Aujourd'hui, Madame, aujourd'hui on doit souper avec les femmes les plus aimables de Paris; Albanèse y chantera des couplets de M. D***, & l'on espére être placé près de Madame la Comtesse de ***, vous savez combien cette femme a d'esprit; je crois vous avoir envoyé la derniere brochure qu'elle nous a donnée. Eh bien! ma chere Cousine, mon fils idolâtre la Comtesse; j'ai même dévoilé un petit mystere qu'on ne m'auroit sans doute pas révélé: le Marquis a fait des vers pour elle, c'est M. de Lorme, son gouverneur, qui les a corrigés, du moins, il m'assure n'y avoir pas d'autre part; peut-être veut-il me flatter, car ils sont très-jolis: mais vous ririez trop si vous saviez combien on est embarrassé pour trouver le moyen de les offrir; on forme un projet, on le rejette, on en conçoit vingt autres qui ont le même sort. Ah! nous avons l'imagination bien vive, mais en récompense le cœur est excellent; je conserve au fond du mien quelques traits qui me font concevoir les plus touchantes espérances. Je ne suis pas moins contente de son esprit; il l'a orné par la lecture de nos meilleurs ouvrages; il est passionné sur-tout, pour ceux qui ont une teinte de

philoſophie, car ce nom de philoſophe nous tourne la tête : Montaigne, Locke, Monteſquieu ſont ſans ceſſe ſur ſon bureau. Je n'aſſurerai pas qu'il conçoive également toutes les productions de ces hommes immortels, mais du moins il les médite. Ce qui me charme le plus en lui, c'eſt qu'il ne fait point parade de ſes connoiſſances. Eſt-ce amour propre raffiné ? Eſt-ce vraie modeſtie ? C'eſt déja beaucoup pour une mere d'avoir le courage de propoſer ce doute ; ſans le décider, je vous avouerai, Madame, qu'il me paroît ſentir le ridicule d'aſpirer, à dix-huit ans, au titre de Philoſophe ; mais auſſi qu'il forme ſouvent le vœu que faiſoit le jeune Télémaque à la vue des ſages Vieillards de la Crête. Il trouva, comme lui, la jeuneſſe malheureuſe, d'être ſi impétueuſe, ſi éloignée de cette vertu éclairée & tranquille. Il voudroit hâter les jours de l'âge mûr, pour ſe livrer entiérement à l'étude de la ſageſſe.

J'ai cherché à lui rendre ma maiſon la plus agréable de toutes celles qu'il fréquente ; tant de jeunes gens ne vont chercher ailleurs des diſſipations ruineuſes & quelquefois funeſtes, que parce qu'ils ne trouvent que l'ennui chez eux. Je laiſſe

à mon fils toute la liberté qu'il peut desirer; mais je mets tous mes soins à lui faire aimer ma société. Je connois peu de personnes sensées qui ne lui accordent leurs suffrages, & les meilleurs juges remarquent dans toute sa conduite, que quand le premier feu de la jeunesse sera passé, il aura une façon de penser solide & noble en même tems : je ne crains à présent qu'un peu trop de roideur dans son caractere ; il défend quelquefois ses opinions avec trop de vivacité. A son âge, je n'aime pas lui entendre dire aussi affirmativement : *C'est ainsi que je pense ; chacun a sa maniere de voir les objets, c'est la mienne, je ne suis pas maître de la réformer.* Ce qui me console cependant, c'est que jamais il ne s'échauffe davantage, que lorsqu'il s'agit des intérêts de la vertu. Je voudrois aussi corriger quelque chose dans son extérieur ; son abord est froid, on le jugeroit même haut à l'égard des personnes qu'il connoît peu. Avec de l'esprit, avec une figure agréable, on ne pourra le croire timide ; on ne lui pardonnera jamais la froideur de son accueil.

Il en coûte à ma tendresse, mais enfin je songe comme vous me le conseillez, ma chere Cousine, à lui avoir une com-

pagnie de Cavalerie ; ce n'eſt qu'en attendant qu'il eſt inſcrit aux Mouſquetaires (1) ; il voudroit de tout ſon cœur hâter le moment où il ſe verra à la tête d'une ſoixantaine d'hommes à cheval. Quel bonheur ſur-tout, s'il pouvoit bientôt les conduire à la guerre ! le malheureux, il ne ſonge pas aux larmes qu'il me coûtera ! Vous avez lu les contes de M. Marmontel ? Eh bien ! Madame, mon fils eſt le Lindor de l'un de ces contes. En général, tout ce qui eſt brillant le ſéduit ; il eſt paſſionné pour tous les genres de gloire : placé dans de favorables circonſtances, il doit aller au grand, ou ma maîtreſſe m'aveugle... Mais en ſera-t'il plus heureux ? L'ambition l'éloignera de ſa mere : ah ! je ſais bien un moyen de le fixer près de moi. Vos vues ſont les miennes à cet égard ; quel dommage ſi celles d'Hortenſe les contrarioient comme vous ſemblez le craindre. Il ne faut rien précipiter, rien forcer ſur-tout ; laiſſons agir les événemens, laiſſons les cœurs de nos enfans s'expliquer eux-mêmes. Pour le préſent, je me borne à de-

(1) Ces lettres ont été écrites lorſque cette troupe, auſſi brillante que valeureuſe, ſubſiſtoit encore & formoit une eſpece d'école guerriere pour la Nobleſſe de la Nation.

ſirer, à eſpérer une auſſi charmante union ; ſi jamais elle a lieu, peut-être verrons-nous encore M. de Saint-Juſt dans cette capitale ; qu'il fuit ſi obſtinément, il a bien tort ; je connois plus d'un Pariſien qui l'y retrouveroit avec plaiſir, je l'en aſſure de la part du Préſident de Priville & du Comte de Bloſſage. Vous reconnoîtrez facilement le cœur d'une mere à la longueur de ma lettre ; on ne peut ſe borner quand on parle d'un fils, & ſurtout quand il y a plus de bien que de mal à en-dire. Pour mon Chevalier, il eſt toujours à Nanterre, ſa ſanté s'affermit chaque jour, il promet d'être d'une jolie figure, mais il reſſemble plus à Julie qu'à ſon frere aîné.

J'allois cacheter ma lettre lorſque l'on m'a apporté un billet de votre Hortenſe ; elle me mande qu'elle ſera au parloir à quatre heures & demie : j'ai été bien aiſe de la prévenir, car je n'aime point à attendre à la grille... Charmante Hortenſe ! ah ! quittez vos idées de retraite, votre goût pour le cloître feroit le malheur d'une mere bien digne de lui être préférée.

TAYLOR INST. OXFORD

## LETTRE III.

*La même à la même.*

Le 21 Avril.

LA petite Couſine eſt depuis hier au ſoir avec moi, ma bonne amie; je me hâte de vous le mander. La ſéparation fut des plus douloureuſes. On eſt encore bien loin d'oublier ce cher Couvent; on a le cœur gros, & l'on a répondu comme on a pu à quatre ou cinq adieux touchans qui nous ſont parvenus par la petite-poſte. Ah! nous allons lui donner de l'exercice! je me garderai bien de m'oppoſer à cette correſpondance, ce ſeroit le moyen de manquer le but que nous nous propoſons. Dans ce moment même il y a ſur la toilette d'Hortenſe une lettre à l'adreſſe de la mere Sainte-Lucie, fille du Comte de Montalbin, qui, je crois a des Terres auprès de vous. Voilà la ſeconde qu'on écrit à cette charmante Religieuſe, c'eſt l'amie par excellence, & ſi je m'y connois, la premiere & peut-être la ſeule cauſe de la vocation que vous craignez. Madame de Montalbin n'a guere que vingt-deux ans,

je n'ai pas vu de plus jolie figure ; elle a de la douceur, de l'esprit, une gaieté tout-à-fait intéressante ; vous ne vous étonnerez pas qu'Hortense en soit l'amie.

Le moment du départ m'arracha des larmes ; cette pauvre Madame de Montalbin & votre fille pleuroient de si bon cœur ! Nos révérendes Meres anciennes avoient *aussi leur mouchoir à la main*, & faisoient à la petite Cousine les sermons les plus pathétiques ; on lui représentoit tous les périls auxquels elle alloit être exposée dans le monde : & cette peinture, vous l'imaginez bien, étoit des plus exagérées. Un saint zele les inspiroit ; mais cependant ce n'étoit pas l'éloquence de ces respectables Dames qui faisoit couler les larmes d'Hortense. Madame de Sainte-Lucie tenoit la main de votre fille dans la sienne, elle levoit sur elle de tems en tems ses yeux mouillés de pleurs ; elle se taisoit, mais son silence disoit tant de choses ! Nous allions prendre congé de toute la Communauté, lorsque l'on annonça mon fils. Il se trouvoit par hazard dans le quartier, il avoit reconnu ma voiture & venoit pour enlever, disoit-il, sa charmante Cousine ; elle est trop belle pour se faire religieuse, m'avoit-il répété souvent : mon

étourdi la voyant en pleurs au milieu de ces femmes, ne lui fit-il pas encore le même compliment? A peine ces mots lui furent échappés qu'il en sentit le ridicule, le rouge lui monta au visage, & pour cacher son trouble, je hâtai notre départ. Hortense étoit en voiture, les portes alloient se fermer, lorsque la chère Madame de Montalbin s'écria d'une voix étouffée: *Adieu, Saint-Just, adieu; hélas! sera-ce pour toujours?* Nous étions déja partis; l'on fit courir après nous, & l'on rapporta à votre Hortense une corbeille où étoient les porte-feuilles les plus élégamment brodés, des sacs à ouvrage, & mille autres babioles. Précieuse corbeille! Tout cela étoit l'ouvrage de la bien-aimée. Ces pauvres enfans! . . . . Hortense auroit peut-être été sans vous la victime de cet attachement d'ailleurs si intéressant. Que de prétendues vocations sur lesquelles on prend ainsi le change! Et quels regrets, lorsque l'illusion vient à se dissiper! Mais hélas! quel comble d'horreur! quand on est contrainte de s'ensevelir dans un cloître pour obéir aux vues ambitieuses d'une famille dénaturée. . . . Ah! détournons les yeux d'un tel tableau. Avez-vous lu Méanie, Madame, la belle leçon pour les

peres & meres? Je ferai connoître cette piece à mon Hortenſe; mais pas encore, j'aurois l'air de vouloir la contrarier; un remede employé à contretems, eſt ſouvent un poiſon.

Vous trouverez bon ſans doute que ſon maître de clavecin continue à lui donner des leçons. Je compte auſſi lui faire voir les *principales curioſités de notre capitale*: je la menerai inceſſamment à Verſailles; il lui faut de la diſſipation, & à vous, ma chere amie, beaucoup de ménagement. Souvenez-vous qu'il eſt ici bien des perſonnes qui prennent à votre ſanté le plus vif intérêt.

## LETTRE IV.

*Le Marquis de* LUZIGNI *à Madame de* SAINT-JUST.

Le 25 Avril.

MAMAN veut abſolument que je vous écrive, l'excellent tour qu'elle me joue! On reconnoît en tout une bonne mere. Mais ſavez-vous bien, ma Couſine, que ſans plaiſanter, vous devez preſque me ſa-

voir gré de cet effort ? A un premier début dans le monde, on a tant de choſes à connoître, tant d'autres à penſer, tant à courir, qu'il ne reſte guere de momens pour écrire : je ſuis d'une diſſipation.... On me rencontre par-tout, je veux tout voir & ne vois rien : je n'y ſuis plus.

Ma petite Couſine eſt charmante, vraiment charmante, quel dommage qu'elle eût été Religieuſe ! Je n'ai pas toujours fait cette réflexion ſi à propos. De la modeſtie, de la douceur... Ah ! j'en raffole. Eh bien ! voilà comme je me figurois une femme aimable ; le modele étoit dans ma tête, mais je n'en avois pas encore vu de copies, j'en connois une à préſent. Que Maman ne me reproche donc plus d'avoir une imagination chimérique. Si mon cœur étoit plus ſenſible, je n'en répondrois pas depuis quelques jours ; mais mon heure n'eſt pas venue, & elle eſt encore loin. Madame de Luzigni croit le contraire ; mes aſſiduités auprès de la Comteſſe de*** m'ont valu quelques railleries de ſa part ; elle n'eſt pas trop clairvoyante avec ſa permiſſion, cette Dame me plaît parce qu'elle a autre choſe que du jargon & des minauderies ; elle lit des ouvrages de philoſophie, & qui plus eſt, elle les com-

prend : il ſort ſouvent de très-jolis vers de ſon portefeuille, & quoiqu'en diſe la jalouſie, ils lui appartiennent ; elle raſſemble quelques gens d'eſprit chez elle, mais elle eſt leur muſe & non leur ſecretaire. N'admirez-vous pas, chere Couſine, la manie de notre ſexe ? quel ridicule à lui de s'approprier *tous les talens* à l'excluſion du vôtre ? Nous nous plaiſons à déprimer les objets de notre culte ; notre orgueil contraint de reconnoître l'empire que l'amour vous donne, ſaiſit tous les moyens de l'affoiblir, & en vous diviniſant nous cherchons à vous avilir par l'ignorance. Il ſemble que nous voudrions renouveller le tems où l'on adoroit des ſtatues. C'eſt bien entendre les intérêts de notre vanité ! Ne croyez point qu'il y ait quelque choſe de perſonnel dans cette réflexion, oh ! non, pour défendre la beauté, il ne faut pas être amoureux, il ne faut pas même être galant, il ne faut qu'être juſte & je me pique de l'être. La Comteſſe eſt très-aimable, mais je la vois ſans danger pour mon cœur ; oui, oui, c'eſt bien de ſang-froid que je l'admire : gaie, mais ſenſée quand il le faut ; de l'eſprit ſans prétention, de la décence ſans pruderie. Voilà comme je voudrois toutes

les femmes, on ne leur reprocheroit plus de nous gâter l'esprit en nous donnant des manieres.

J'aimerois bien autant vous savoir ailleurs qu'où vous êtes; je suis comme ma mere, je n'ai pas grande foi à ces eaux miraculeuses, je serai peut-être puni quelque jour de mon incrédulité. Que diriez-vous, chere Cousine, si vous m'alliez voir passer à Moulins appuyé sur une béquille & vous demandant vos commissions pour le Mont-d'Or? car nous allons avoir la guerre; je lis quelquefois la gazette: je vois un orage se former dans le Nord, il ne tardera pas à crever, je le gagerois. Apprêtez donc un sopha pour votre pauvre Cousin, que vous ne reverrez peut-être plus qu'avec une jambe de bois. En attendant je profite des deux que j'ai encore, je suis en chenille, je cours aux François.

*P. S.* A propos, Madame, on m'apprend que le Comte de N.... est aux eaux avec vous. Il a promis pour moi à ma mere une Compagnie dans son régiment. De grace, rappellez-lui sa promesse, pressez-le, il me tarde de porter l'uniforme. Cette vie de Paris est charmante, mais elle m'ennuie quelquefois à mourir, je

fuis déja las de tout ce train-là. C'eſt de bonne heure, me direz-vous, j'en conviens, mais c'eſt qu'auſſi j'ai un germe de philoſophie, j'ai des principes qui ne s'accommodent guere de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends ; je les ſentois s'ébranler depuis pluſieurs jours. Il me faut une retraite de quelques mois à Clerfontaine, j'emporterai Télémaque & Montaigne, & j'en reviendrai meilleur ou du moins plus raiſonnable.

## LETTRE V.

*Madame de SAINT-JUST à la Marquiſe de LUZIGNI.*

Au Mont-d'Or, le 8 Mai.

ENFIN, graces à vos ſoins, ma chere Hortenſe m'eſt rendue ! vous la gardez, vous la conſolez, vous l'inſtruiſez, vous vous chargez d'accoutumer inſenſiblement ſes yeux délicats à ce grand jour qui d'abord a dû les éblouir. Que nous allons toutes deux vous avoir d'obligations ! Vous pourriez bien en effet être remontée à la vraie ſource de ſa prétendue vocation ;

je n'en veux pas de mal à Madame de Montalbin, elle a appris à ma fille qu'elle avoit un cœur, elle a partagé le sien avec moi, mais je ne crains pas que ce partage m'ait fait tort. Il n'y a qu'un sentiment qui veuille occuper l'ame toute entiere; puisque Hortense peut avoir une amie, elle le connoîtra tôt ou tard. C'est un moment bien important dans sa vie, mais près de vous je ne crains pas qu'il soit fatal pour elle, sur-tout, si le petit Cousin doit le faire naître un jour.

Plus j'y songe, moins j'appréhende que cette premiere entrevue de nos enfans soit dangereuse pour leur repos; en tout cas, la retraite de Clerfontaine y mettroit bon ordre: si elle a lieu, je ne veux pas qu'on m'y oublie; je prétends recevoir de ce château une lettre bien philosophique, bien sombre, un supplément aux Nuits d'Young.

J'augure à merveille de mon séjour ici, je commence à sentir du mieux dans ma situation, je suis à la vérité entourée d'objets peu agréables; une multitude de vieillards courbés par des rhumatismes, des Militaires criblés de blessures, de jeunes femmes languissantes à la suite de leurs couches: tel est le spectacle que m'offre ce lieu-ci, je n'y suis pas gaie, mais une

Mélancolie douce eſt un état qui convient à mon ame. Adieu, continuez de charmer par vos lettres les rêveries de ma ſolitude.

## LETTRE VI.

*La Marquiſe à Madame de* SAINT-JUST.

Du 12 Mai.

NOTRE voyage dans Paris, ma chere Couſine, eſt bien près de ſa fin; l'Abbé de Réville nous accompagne dans toutes nos courſes, ſon excellente mémoire nous eſt du plus grand ſecours; il a ſur les moindres curioſités de cette ville une multitude d'anecdotes. J'habite la capitale depuis bien des années, & la moitié des lieux que nous avons viſités m'étoit inconnue; j'ai pour moi beaucoup d'exemples pareils, mais ils ne me juſtifient pas: que de gens vous entretiennent des raretés de Rome qu'ils ont vue & ne vous parleroient que par ouï dire des monumens de leur patrie.

Votre Hortenſe m'enchante, rien de plus aimable que ſon eſprit; les réflexions

qu'elle fait sur tout ce qu'elle voit, m'étonnent souvent & m'intéressent toujours. Je remarque avec le plus grand plaisir combien elle est sensible, tout ce qui n'est que beau ne l'arrête pas long-tems, mais les moindres objets qui portent l'empreinte du sentiment attirent & fixent ses regards. Qu'elle a sur-tout été attendrie à la vue du magnifique tableau de Madame de la Valliere! Je crus que je ne l'arracherois pas de l'église des Carmélites; elle passa la nuit à lire l'histoire de cette femme intéressante, & dans la matinée, elle écrivit à Madame de Montalbin; j'ai bien desiré voir cette lettre, mais de peur de l'embarrasser je n'ai osé la lui demander. Au reste Hortense commence à prendre en moi la plus entiere confiance, elle m'a communiqué une partie de sa correspondance avec sa charmante Religieuse. La maniere dont elles se peignent leur amitié est tout-à-fait touchante, mais je crois que Madame de Mantalbin l'emporte encore sur votre fille; ah! c'est que les amies sont bien cheres, lorsque le cœur n'ose admettre d'autre sentiment que l'amitié.

J'ai remarqué que dans leurs lettres il est moins question de retraite depuis quelque tems. Voici comme Hortense s'ex-

primoit dans sa derniere : „ Si Madame la „ Prieure a deviné juste en vous assurant „ que dans peu je perdrois l'envie de me „ faire Religieuse, croyez du moins, ma „ tendre amie, que rien ne diminuera la „ sincere amitié que vous m'avez inspi- „ rée ; je puis en venir à regarder le cloître „ avec *indifférence*; *mais quelqu'état que* „ j'embrasse, vous serez toujours présente „ à mon cœur. Ceci ne vous semble-t'il „ pas du meilleur augure?

Ce soir nous avons été au Colisée. Hortense a été toute confuse d'y fixer les regards. C'est bien autant à sa modestie qu'aux agrémens de sa figure qu'elle a dû cet hommage. Les femmes modestes piquent beaucoup la curiosité dans ce pays-ci. Vous en devinez la raison, elle ne fait pas l'éloge de notre sexe. Vous connoissez assez la tournure d'esprit de votre fille, pour imaginer l'effet qu'a produit sur elle le temple de la frivolité françoise. Mon fils nous y accompagnoit, il étoit à côté d'Hortense & lui parloit avec beaucoup de vivacité, lorsque M. de Lorme est venu nous aborder, & s'est adressé au Marquis. Celui-ci, tout occupé de sa Cousine, & peut-être un peu fâché de trouver son Gouverneur dans un lieu public, lui a répondu

d'un air qui m'a déplu. Je le lui ai fait ſentir. Ma remontrance l'a vivement affecté, & ce n'a pas été en pure perte. Après quelques momens, il a reconnu ſon tort; nous a quittés; a été chercher M. de Lorme & a cauſé avec lui toute la ſoirée. Pendant le ſouper, il étoit placé à ſes côtés & lui a fait mille politeſſes. Cette conduite a infiniment attendri Hortenſe. Elle l'avoit excuſé lorſque nous étions au Coliſée; mais ce qu'il a fait pour réparer ſa faute lui a mérité des éloges. Ah! s'il avoit entendu de qu'elle me diſoit de lui à ce ſujet! Nous aurions ſans doute abjuré le goût que nous avons pour la Comteſſe de ***. Au reſte, il s'en défend plus que jamais. Il ſeroit même tenté de ne pas entendre raillerie là-deſſus, ſurtout quand c'eſt devant ſa Couſine que je le plaiſante. Il n'y a point encore d'amour dans ces deux ames-là, mais il y regne bien la meilleure amitié. Mon Dieu, ma chere Couſine, qu'il me ſeroit doux de les voir tendrement unis. Ils me ſemblent ſi bien faits l'un pour l'autre! Je ne crains pas que M. de Saint-Juſt mette obſtacle à leur bonheur. Ce ſeroit détruire le nôtre. Aſſurez-le, ce cher Couſin, des ſentimens de ſa bonne parente & aimez-la toujours un peu.

LETTRE

## LETTRE VII.

*Madame de SAINT-JUST au Marquis.*

Au Mont-d'Or, le 8 Mai.

QUELLE pétulance ! quelle vivacité d'imagination pour un apprentif philoſophe ! Ah ! vous êtes encore bien jeune, mon ami ; n'importe, je vous aime comme cela. Les paſſions ne ſont pas à craindre quand on a, ainſi que vous, de la raiſon & une mere éclairée pour la conduire. Ma lettre va ſans doute vous trouver dans votre retraite. Me pardonnerez-vous de venir vous y troubler ? Suis-je auſſi enveloppée dans l'arrêt de proſcription que vous avez prononcé contre le genre humain ? Exceptez-moi par pitié, votre arrêt me porteroit malheur ; les eaux me feroient inutiles, & j'ai envie de guérir bientôt pour aller trouver Hortenſe & ma Couſine. Si vous teniez encore au monde, vous auriez quelque part à mon empreſſement ; mais je vois bien qu'il faut ſe détacher de vous. Cependant, Monſieur, qu'allons-nous devenir ; ſi vous interrompez toute relation avec vos amis,

dans un moment sur-tout où votre correspondance sera si intéressante? Ah! de grace, ne nous laissez pas ignorer vos progrès dans ces connoissances sublimes qu'on ne peut acquérir que par la retraite & la méditation. Dépeignez-nous de tems en tems les avantages de votre situation, que nous soyons du moins heureux de votre bonheur.

Pour moi, sans chérir comme vous la retraite, je vois ici plus de monde que je ne voudrois. La société des vrais amis est une grande consolation quand on souffre. Celle des simples connoissances est à charge; l'intérêt qu'on semble prendre à votre sort est si léger, si suspect! On n'a pas la douceur de se plaindre, parce qu'on a la crainte d'ennuyer. Oh! je tiens bien encore à la foible humanité par ma sensibilité à la douleur. Il me faudroit les secours de votre rare philosophie pour m'apprivoiser avec cet ennemi. Dès qu'il me laisse respirer, je retrouve ma gaieté; mais le grand secret seroit de la conserver au milieu de la crise, & c'est celui que vous me donneriez sans doute.

Je n'ai fait qu'à regret votre commission auprès de votre futur Colonel. Je crains qu'il n'ait acquiescé à votre demande plu-

tôt que vous n'auriez desiré. Il veut vous procurer la premiere compagnie vacante & seroit bien aise qu'en attendant, vous vous missiez en devoir de joindre son corps au plutôt pour y prendre une sous-lieutenance. Troubler ainsi ce cher Cousin dans son désert! Cela est horrible! Je prends *vraiment* part à votre situation. Adieu, Monsieur le Philosophe; savez-vous qu'avec ce titre-là vous aurez bientôt des droits à mes respects? Bon soir, mon ami.

## LETTRE VIII.

*Le Marquis à Madame de Sauvi-Just.*

Le 12 Mai.

Vous plaisantez de mon projet, rien n'est pourtant plus sérieux. Oui, Madame, le monde m'ennuie. Je ne dis pas que ce soit sans retour, mais je dois le fuir jusqu'à ce que le goût m'en revienne. Ah! ne croyez pas que les liens qui m'y attachent soient bien difficiles à rompre. Il en est d'autres que je redoute.... C'en est fait, l'illusion cesse, le masque est tombé; le tourbillon m'excede. Par exemple, je

viens du Colisée, j'en apporte plus que de l'ennui. C'est du dégoût, c'est de l'horreur. Quel air contagieux on y respire! Si je m'y exposois plus long-tems, je ne répondrois pas de moi; je me sens trop foible pour conserver mes principes au milieu d'un monde corrompu qui se fait gloire de les méconnoître tous. Ces hommes insensés que leurs passions aveuglent s'énorgueillissent des chaînes les plus honteuses; & moi, Madame, mon esprit s'effraie des nœuds les plus honnêtes... Je veux être libre... Je ne dois connoître d'autre sentiment que l'amour de l'humanité, la tendresse filiale, l'amitié. Tout autre amollit l'ame, ébranle les principes... Hélas! que de tourmens je me préparerois!... Fuyons, il en est tems encore... Je monte en voiture & ne prends avec moi ni l'amour ni l'ennui, la philosophie seule m'accompagne, avec elle on ne connoît ni l'un ni l'autre.

Je pars sans voir personne. Je devois souper demain chez cette Comtesse dont je vous ai parlé. Qu'elle s'arrange. Toutes ces femmes à grands airs vous fatiguent à la longue. Oh! ma Cousine, la simplicité, la douceur, voilà ce qui convient à votre sexe. Je suis pourtant fâché de quit-

ter Mademoiſelle de Saint-Juſt, & ſur-tout ma mere; mais je les reverrai avec d'autant plus de plaiſir dans quelques mois. Adieu, Paris, adieu.

## LETTRE IX.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

Le Clerfontaine, le 19 Mai.

Oh! la plus tendre des meres, partagez mon raviſſement; pourquoi donc me laiſſiez-vous ignorer juſqu'ici un ſéjour ſi charmant? Comme ſa ſituation eſt pittoreſque! Comme ſon air eſt pur! comme ſes habitans ſont bons! Les ruiſſeaux y ſont plus clairs qu'autre part; Les oiſeaux ne chantent pas ſi bien ailleurs. Tous les êtres ſenſibles ou non, paroiſſent ſe plaire dans ce climat. Tout y attache juſqu'à ce rocher qui ſemble menacer le château. Un méchant n'y verroit qu'une énorme maſſe prête à l'écraſer. Pour nous, Maman, c'eſt un abri élevé par la nature contre les ardeurs du Midi. Jamais la nuit ne m'avoit paru ſi majeſtueuſe qu'à Clerfontaine. Ici mes regards ceſſent d'être éblouis

par des objets frivoles; ils se portent naturellement vers le Ciel. Que j'aime à contempler en silence ces globes qui roulent sur nos têtes; la lune sur-tout... Vous riez.... Eh bien! oui, la lune, non pas comme l'astre des amans, je ne lui connois point encore ce charme; mais elle en a tant d'autres; sa douce lumiere invite à cette mélancolie si tendre qui fait le plaisir de l'ame, lors même qu'elle est indifférente. Que d'attraits elle prête à la nature pendant le calme de la nuit! & ce calme, qu'il est délicieux quand il en regne un pareil dans la conscience! Enfin, j'éprouve ici des sensations dont je n'avois pas d'idées. Oh! Paris, je puis désormais braver tes poisons, j'ai trouvé l'antidote.

Ce dont je ne puis trop me louer, ma mere, c'est de l'accueil de ces bonnes gens: dès qu'ils ont su que j'étois votre fils ils se sont rendus en foule au château; c'étoit bien plus que la curiosité qui les y amenoit: le plus vif attendrissement se peignoit dans tous les yeux. Comme j'ai été pénétré de les voir se presser autour de moi! C'étoit à qui obtiendroit une parole, à qui me rendroit un léger service ou répondroit à quelqu'une de mes de-

mandes. Comme ils parlent de vous! Leur ſimplicité ignore cette fauſſeté de convention que nous appellons politeſſe. Ils vous aiment, ils vous deſirent, & vous les négligez! Il me ſemble que je préférerois les marques groſſieres de leur attachement à tout ce que l'affabilité pariſienne a de plus raffiné. *Vous pourriez être reine ici.* Vos courtiſans ne ſeroient pas brillans, je l'avoue, mais du moins leurs hommages ne ſeroient point ſuſpects. Ah! venez donc plus ſouvent regner au milieu d'eux. Votre terre de Limeuil eſt trop près de Paris. On y a déja des manieres, & à travers ce maſque, on a peine à démêler la vérité. On aime bien autrement ici.

Le Concierge ne tarit pas ſur votre compte. Il eſt un peu verbeux, le bon homme. Eh bien! je me ſuis plu à ſon bavardage. Il m'a conté mille anecdotes ſur mon grand-pere & mon biſaïeul. Les traits de bienfaiſance & d'humanité qu'il leur attribue, valent bien des titres de nobleſſe. Si ces Gentilshommes avoient été plus illuſtres, ils n'euſſent peut-être pas été ſi bons. Il m'a montré leurs portraits; à cet aſpect mon cœur a friſſonné. J'ai cru un inſtant qu'il avoit évoqué leurs manes; je leur ai trouvé un air de can-

deur, de vertu qui me rend croyable tout ce qu'il m'en a dit.

Que je me plais dans ce ſéjour; ah! ma mère, que n'y êtes-vous avec Mademoiſelle de Saint-Juſt, & rien ne m'y manqueroit; mais je m'occupe de vous; vous m'êtes préſentes. Tant que cette charmante illuſion durera, Clerfontaine ſera pour moi l'univers. Si vous n'habitiez pas Paris, je n'y penſerois jamais. J'ai ici tout ce qu'il peut m'offrir de ſéduiſant. A ſes ſpectacles, j'oppoſe le payſage qui m'environne; à ſes concerts, celui des roſſignols qui ſemblent avoir affectionné l'allée ſombre où je vais rêver; au lieu de ſes ballets, j'ai les danſes de nos jeunes payſannes; au lieu de ſes feſtins ſomptueux, j'ai les productions ſimples, mais ſaines, de la nature. Paris m'avoit gâté. Clerfontaine me rend à moi-même. J'y trouve un cœur & des ſens nouveaux.

Mon régime ſe reſſent de la ſimplicité des mœurs que j'ai ſous les yeux. Depuis trois jours que je ſuis ici, aucune viande n'a ſouillé ma bouche. Des légumes, du lait, des œufs ſont les ſeuls mets qu'on ſerve ſur ma table. Plutarque & Rouſſeau ont bien raiſon, ma mere. Comment l'homme s'eſt-il dépravé au point de

ſe nourrir de chair! Dieu l'en a puni en lui faiſant trouver du plaiſir au carnage; c'eſt depuis qu'il a pu ſe réſoudre à boire le ſang des animaux qu'il a vu couler ſans répugnance celui de ſes ſemblables. Je veux déſormais conjurer ſa malédiction en me bornant aux végétaux. Oui, ma mere, permettez-moi de continuer près de vous cet innocent régime. Depuis que je m'y ſoumets, il me ſemble que je ſuis plus ſage; mes ſens ſont plus calmes, déja la nature me récompenſe de me ranger ſous ſes loix.

*Le lendemain à ſept heures du matin.*

Tout contribue à mon bonheur; je ne croyois pas le plaiſir ſi facile à trouver. On le paie ſi cher à Paris, & on le goûte ſi rarement! A la campagne on l'a ſous la main & il ne coûte rien. Au milieu de ces réflexions, je me ſuis égaré dans la prairie qui eſt au bout du jardin. J'avois mon Télémaque à la main, c'eſt avec Montaigne, le ſeul livre que j'aie emporté; je veux oublier tous les autres. Le payſage enchanteur qui s'eſt offert à mes yeux, m'a rappellé l'iſle de Calipſo; mais je n'ai point craint d'y rencontrer une autre Eucharis. Je ſuis loin de celle que je pour-

rois redouter.... Mon aimable Couſine ſommeille à l'heure qu'il eſt.... Ah! n'allez pas lire ce paſſage à Mademoiſelle de Saint-Juſt, elle pourroit croire que l'amitié n'eſt pas le ſeul ſentiment.... Il eſt vrai que c'eſt une amitié bien vive; mais il y a encore loin de-là aux tranſports de l'amour. Oh! je ne l'aime pas; ſi je l'aimois, aurois-je le courage de m'éloigner d'elle, & auſſi long-tems? Car, ma mere, je veux reſter ici pendant quelques ſemaines; j'en ai beſoin, pour me remettre de l'impreſſion que Paris m'avoit faite, & pour effacer celle que mon cœur commençoit à reſſentir à mon départ.... Ne vous alarmez point, ce n'eſt pas de la Comteſſe de*** que je veux parler.

J'allois cacheter ma lettre, lorſque le Concierge & ſa femme ſont entrés. Nous étions en peine de vous, m'ont-ils dit, nous vous cherchions par-tout; à qui écrivez-vous donc là? A ma mere, ai-je répondu. — A Madame la Marquiſe? Oh! dites-lui combien nous l'aimons, combien nous la deſirons. Tenez, mon jeune Monſieur, vous êtes ſon héritier. Un jour nous vous appartiendrons. Vous ferez un excellent maître, nous le gagerions. Eh bien!! malgré cela, nous faiſons des vœux pour

que vous le deveniez le plus tard qu'il ſera poſſible. Cette phraſe naïve m'a attendri juſqu'aux larmes. Ils ont ſerré mes mains, les ont couvertes de baiſers & de pleurs, & nous n'avons pu, dans ce moment de tranſport, prononcer que votre nom, le nom de leur bonne maîtreſſe, de la meilleure des meres.

## LETTRE X.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

22 Mai.

Je ne puis, Monſieur, qu'applaudir à votre réſolution. Quitter Paris pour aller vivre dans les forêts du Berry! Préférer à nos brillans plaiſirs ceux d'une ſolitude auſſi champêtre que Clerfontaine! On ne l'imaginera jamais. Je ne m'expoſerai point à en parler, non que je penſe que dans ce ſiecle de raiſon un parti auſſi ſenſé fût traité de folie; mais à votre âge avoir autant de force dans l'eſprit! Vivre en Démocrite & ſupérieur même à ce Philoſophe; n'avoir pas une Chriſéïs pour embellir ſon déſert! A dix-huit ans, mon fils! Une telle conduite ſembleroit un prodige, & l'on n'y croit plus.

La Comteſſe vous eſt indifférente! Si cela eſt, il y a peu de tems, & je vous dirois bien l'époque de cette révolution. *Vous n'aimez pas votre Couſine.* Oh! je le crois. Tous les traits de l'amour ſont ſans force contre un ſage. Je ne vous rappellerai point à cette occaſion le vers d'Hyppolite :

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.

j'aurois l'air de ne me point fier à vos proteſtations, & je ſuis loin de vouloir vous faire cette injure.

Que n'ai-je l'avantage de connoître M. Rouſſeau; je lui dirois avec quelle exactitude vous vous conformez à ſes principes : il ſeroit fier d'un diſciple tel que vous.

J'oublios de vous mander que nous avons été paſſer deux jours à la campagne chez M. le Préſident de Priville. Son fils nous a accompagnées à Chantilly, dont j'ai parcouru toutes les curioſités avec le plus grand plaiſir. Je ne ſuis point encore aſſez philoſophe, moi, pour ne pas préférer ce magnifique ſéjour aux rochers que vous habitez. Cela viendra peut-être. Le jeune M. de Priville eſt d'une douceur & d'une complaiſance! Il nous a promis de nous venir voir quand il ſeroit à Paris. Sa

ſociété nous convient fort à toutes les deux, quoiqu'il aime aſſez le monde & qu'il n'en ſoit pas encore réduit aux *végétaux*. Il ſemble auſſi ſe plaire avec nous; mais je me doute bien que je n'y entre pas pour beaucoup.... Votre Couſine vous fait mille complimens.

Je ne m'attends point à vous revoir de ſi-tôt, *je ſens que nous ſommes vraiment* trop peu dignes de vous poſſéder. Mais, je vous en conjure, ne vous ſéqueſtrez pas pour toujours. Eh! que deviendroit le monde, Monſieur, ſi tous les ſages l'abandonnoient?

## LETTRE XI.

*La Marquiſe à Madame de* SAINT-JUST.

22 Mai.

Eh bien! Madame, mon fils eſt à Clerfontaine. Quel motif donner à ce voyage! Il m'aſſure que la Comteſſe eſt entiérement oubliée. Vous devinez celle qui en a pris la place. Mais pourquoi fuir? Oh! cela eſt dans les grands principes. Un Philoſophe amoureux! quelle honte!

Ne riez-vous pas, Madame, en me voyant donner à cet enfant le nom de Philo-

ſophe ? Il ne mérite point ſans doute ce titre tour-à-tour ſi dénigré & ſi exalté ; il en convient lui-même. De notre tems on eût trouvé ridicule un jeune homme qui eût cité les grands perſonnages que mon fils veut prendre pour modele ; mais à préſent, Madame, les lumieres ſont tellement répandues, l'éducation eſt ſi différente de ce qu'elle étoit il y a trente ans ; les jeunes gens reçoivent ſur-tout de ſi bonne heure celle du monde, qu'il n'eſt pas étonnant d'en trouver quelques-unes qui raiſonnent. Les ſujets heureuſement nés parviennent bien plutôt à développer leurs talens. Mon fils eſt à quelques égards dans ce cas ; mais que cette philoſophie précoce fournit de foibles armes à un cœur auſſi ſenſible que le ſien... Je relis la lettre qu'il m'écrit de ſa ſolitude. Oh ! il eſt très-certain qu'il eſt amoureux de ſa Couſine, car il cherche à me perſuader le contraire. Je lui fais dans ma réponſe entrevoir un rival. Si j'ai deviné juſte, il en faut moins pour l'alarmer. Je gagerois que ſa diſcrétion ne tiendra pas à ce piege. Il n'eſt de ſon âge ni de ſon caractere de ſe déguiſer longtems. Je voudrois pouvoir vous copier ſa lettre. Son enthouſiaſme me divertit infiniment. Quelle tête ! Mais il eſt cinq

heures, nous allons aux François; c'eſt le ſpectacle que préfére Hortenſe, quoiqu'elle aime beaucoup la muſique.

## LETTRE XII.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

De Clerfontaine, le 26 Mai.

Vous rirez peut-être de mon inconſtance apparente. Je vais repartir pour Paris, non que je ſois à beaucoup près las de Clerfontaine; mais j'ai pour ſyſtême de n'épuiſer mes goûts ſur rien. D'ailleurs une plus longue abſence produiroit un mauvais effet ſur les perſonnes de notre ſociété. Si on alloit m'y faire l'honneur de me croire un ours! Il faut une apparition pour les déſabuſer; elle ſera courte, je vous en préviens. Comme je revolerai promptement à ma chere ſolitude!

Ce que vous me dites du jeune M. de Priville, m'inſpire l'envie de le connoître. Il trouve donc Hortenſe à ſon gré? Croit-il être le ſeul? Il faudra que je l'emmene avec moi pour arrêter les progrès d'un goût qui troubleroit ſon repos. Le ſéjour de Clerfontaine y eſt très-propre; il peut

s'en rapporter à moi... Que mon cœur eſt libre! Qu'il eſt loin de l'amour! Adieu, ma mere; je ne ſerai pas long-tems ſans vous embraſſer. Peut-être arriverai-je auſſitôt que ma lettre. Je ſuis parti avec empreſſement. Je reviens de même.

## LETTRE XIII.

*La Marquiſe à Madame de SAINT-JUST.*

29 Mai.

JE l'avois bien prévu, Madame. Hier en rentrant on me remet une lettre de mon fils qui m'annonce ſon retour; & une heure après, il eſt dans mes bras. Il devoit reſter à Clerfontaine quelques mois. Huit jours ont ſuffi pour le dégoûter de cette fantaiſie. Je n'ai plus de doutes. Il eſt éperduement amoureux de ſa Couſine. Le prétendu rival lui donne de l'ombrage. C'eſt le jeune M. de Priville, qu'il a trouvé chez moi. Si vous ſaviez quel accueil il lui a fait, après m'avoir mandé qu'il étoit fort empreſſé de le connoître! J'ai pris un malin plaiſir à exciter ſa jalouſie. M. de Priville a été placé auprès d'Hortenſe, & le Marquis rélégué au bout de la table. Quels regards il a lancés ſur le pau-

vre Conſeiller! Ah! l'homme ſenſé, que vous êtes encore loin de regner ſur vous-même. Que vos paſſions ſont vives! Avec quelle vérité elles ſe peignent dans tous vos traits!

Vous penſez bien, Madame, que je ne lui ai point laiſſé faire le voyage de Clerfontaine, ſans lui donner un domeſtique de confiance qui pût me répondre de lui. Cet honnête garçon m'a aſſuré que pendant ſon ſéjour, il a gagné l'amitié de tous mes payſans, & leur a fait le bien qu'il a pu avec une affabilité qui ne laiſſe aucun ſoupçon ſur la bonté de ſon ame. Son régime a été des plus ſinguliers; il n'a vécu que de lait, d'œufs & de légumes, & il faudroit voir les raiſons qu'il m'en donnoit dans ſa lettre. Au reſte, ce beau ſyſtême s'eſt écoulé à l'aſpect du ſouper d'hier, & mon cuiſinier en a eu l'honneur. Qu'il eſt fou ce cher enfant! Mais au moins, il eſt honnête, il aime la vertu. Tant qu'il ſe conduira comme il l'a fait juſqu'ici, je ne le gênerai point dans ſes goûts; ni lui, ni moi n'avons à en rougir.

Je veux cauſer demain avec lui. Je veux qu'il me dévoile ſon cœur. Je ne doute pas de ſa confiance. Que ne ſuis-je auſſi

sûre du cœur de sa Cousine! Je vous le répéte, ils me semblent faits l'un pour l'autre. A mon fils qui est bouillant, même un peu entêté, il faut une femme telle qu'Hortense, douce, spirituelle, bonne, pleine de raison. Elle me rappelle en tout sa mere, que j'embrasse tendrément.

Nous avons eu mon Chevalier pendant quelques jours. Il n'a pas oublié sa Cousine de Saint-Just. Voici une lettre qu'il m'a laissée, en me la recommandant beaucoup. Cette épître lui semble un petit chef-d'œuvre. C'est la premiere qu'il ait écrite tout seul*.

*Une heure après celle qu'on vient de lire.*

Je ne puis cacheter ma lettre sans vous faire part de l'entretien fort animé que je viens d'avoir avec mon fils. J'allois me coucher. Il est entré chez moi; son air embarrassé m'annonçoit qu'il avoit quelque chose à me dire. Je l'ai d'abord grondé très-vivement. Il s'étoit passé entre lui & M. de Priville la scene la plus extravagante. De la jalousie, des fureurs, des propos, que sais-je! l'affaire auroit pu

* On a retranché cette lettre.

aller loin, fille Conseiller eût été aussi peu modéré que lui, & si leur démêlé n'eût pas eu des Dames pour témoins. Votre Hortense a fait à mon fils une excellente leçon. Je ne l'aurois pas crue capable d'une pareille fermeté. Elle boude Luzigni. Il est au désespoir, & vient de m'avouer que lorsque sa Cousine, à la suite de cette scene, a refusé sa main pour monter à son appartement, les larmes lui en sont venues aux yeux. Cette confidence l'a conduit à me parler de son amour, mais dans des termes que j'essaierois en vain de vous rendre. Quelle éloquence! quelle chaleur! C'est un brasier que le cœur de cet enfant.

Je l'ai contrarié le moins qu'il m'a été possible. Je lui ai représenté avec douceur que son extrême jeunesse devoit éloigner pour quelque tems toute idée de mariage; que d'ailleurs votre fille n'étoit point encore revenue de son goût pour le Couvent, & que quand même elle y renonceroit il étoit fort douteux qu'elle en eût pour un jeune homme aussi peu formé que lui. Si vous aviez entendu tout ce qu'il m'a dit, ses instances, ses protestations. Il n'étoit pas nécessaire d'être sa mere pour en être attendrie. Il m'a conjurée de ne point m'opposer à son bonheur. Je

croyois m'être munie de beaucoup de courage; je ne me suis trouvé que de la foiblesse. En finissant notre long entretien, j'ai voulu savoir s'il avoit confié à sa Cousine la vive impression qu'elle faisoit sur son cœur. — Moi, s'écrie-t'il, moi, faire un tel aveu à Hortense! L'oserois-je! D'ailleurs ne lit-elle pas dans mes yeux? Mon embarras ne l'annonce-t'il pas? Un langage moins timide la déconcerteroit, l'offenseroit peut-être. Si j'allois le hazarder, & qu'il déplût, que deviendrois-je? J'en mourrois, ma mere, j'en mourrois. Je ne vis plus que dans l'espoir de l'attendrir à force de constance, de respects, de sacrifices. Je sens bien que je ne suis pas digne d'Hortense; mais je puis le devenir. C'est l'objet de tous mes vœux; c'est le but de tous mes efforts. O! ma mere, parlez pour moi, ne m'abandonnez point, je n'eus jamais autant besoin de votre secours. — Si vous aviez entendu le ton dont tout cela a été prononcé! Comme sa voix étoit altérée! Si vous aviez vu quel feu brilloit dans ses yeux pleins de larmes! ah! sans doute vous auriez fini, ainsi que moi, par pleurer avec lui. Je l'ai embrassé, mais sans lui donner aucune assurance. Il vient de

me quitter en me priant de vous cacher encore quelque tems l'état de son ame. Je suis bien fidellement ses intentions, n'est-ce pas? Mais ne m'imitez point en me trahissant. Adieu, ma chere Cousine. Ne plaindriez-vous pas mon fils, si Hortense étoit insensible à tant d'amour?

## LETTRE XIV.

*Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.*

A deux heures du matin, le 30 Mai.

QUE la date ne vous étonne pas, on ne dort point en l'état où je suis. Mon cœur palpite avec violence. Mes yeux sont baignés de larmes, tous mes sens agités. Est-ce le moment de prétendre aux douceurs du repos. Ah! Madame, ayez compassion de moi. Mon état peut paroître ridicule aux ames dures qui n'ont jamais éprouvé l'émotion d'aucun sentiment. Vous connoissez si bien celui de la tendresse maternelle! je puis craindre vos conseils, vos reproches, mais non vos railleries.

J'aime, Madame, j'aime éperduement, on n'a jamais aimé davantage, & je n'ai presqu'is d'autre consolation que de l'écrire.

On ne veut pas que je prononce ce mot qui pourroit soulager mon cœur. Me voilà bien puni du dédain que j'affectois pour le plus naturel des penchans; bien déchu de l'ascendant que je me promettois sur la plus impérieuse des passions. Hélas! j'éprouve toute son impétuosité sans pouvoir espérer aucune de ses douceurs. Ne rejettez pas mes plaintes. Recevez-les dans votre sein, ô ma mere!... Pardonnez, ce mot m'est échappé, il contient mon secret... O! vous qui avez fait à l'humanité un si beau présent, serois-je le seul pour qui il seroit funeste? l'objet que j'idolâtre, a-t'il puisé dans votre sein toutes les vertus & toutes les graces pour en faire l'instrument de mon supplice?... Je suis contraint de m'arrêter... ma main tremblante ne pourroit tracer ces lignes de suite... Mon agitation me donne l'air d'un homme en délire; en est-il un plus violent que celui de l'amour?... L'amour, qui l'eût pu croire qu'il me fît un jour haïr l'existence? lui que le ciel nous donna pour la faire aimer; mais hélas, c'est quand il est partagé, & le mien est bien loin d'être payé de retour.

Ma mere s'est armée contre moi de toute la sévérité dont elle est capable. Jamais la raison ne fut plus austère, plus accablante,

que dans ſa bouche. Et quand je parviendrois à triompher de ſa réſiſtance (& j'y parviendrai; je connois ſon cœur), de quoi me ſerviroit ſon aveu ſans le vôtre, ſans celui d'Hortenſe? — Je ſuis ſi jeune... Eh quoi! eſt-on jamais trop jeune pour le bonheur? La vie eſt-elle ſi longue pour qu'on puiſſe le laiſſer échapper quand il ſe préſente? Et ſi j'étois deſtiné à faire celui d'Hortenſe, puis-je commencer trop tôt? — Mon amour n'eſt peut-être qu'une fantaiſie..... Quel ſoupçon injurieux! Hortenſe l'objet d'une fantaiſie! ſi j'oſois le croire un inſtant, je la fuirois; je fuirois le jour. Je ſerois indigne d'elle & de la vie. Oh! non, jamais ſentiment ne fut plus profond, plus motivé que celui que j'éprouve. Il ne tient pas uniquement aux attraits extérieurs dont Mademoiſelle de S. Juſt eſt pourvue. Si je l'adore, c'eſt que ſa figure toute ſéduiſante qu'elle eſt, n'eſt encore qu'une foible expreſſion des beautés de ſon ame. Un caprice amoureux eſt l'effet d'un coup d'œil. Il diſparoît comme il eſt né. Mais ſe plaire à la ſociété d'un jeune objet: céder involontairement à un charme nouveau qui fait négliger tout le reſte: chercher à ſe diſſimuler ce feu naiſſant: s'en-

fuir pour l'étouffer dans ſes commencemens, ſentir ſes progrès s'étendre avec une rapidité, une violence que l'abſence ne fait qu'accroître : revoler malgré ſoi, aux pieds de celle qui l'alluma ; en être dévoré, brûlé, conſumé, pleurer, en perdre le ſommeil. Si ce n'eſt pas là de l'amour il n'exiſta jamais. Et voilà, Madame, trait pour trait, l'hiſtoire du mien. Hélas! ſa peinture ne vous attendrira-t'elle pas ? c'eſt de vous ſur-tout que dépend mon ſort. Vous avez ſur Hortenſe un droit que lui rend ſacré votre tendreſſe ; celui de commander à ſon cœur ſans le contraindre. C'eſt vous qui l'avez formé. C'eſt par vous qu'il reſpire. Permettez à Mademoiſelle de S. Juſt de m'y accorder une place & je la tiens pour aſſurée.

Je ſuis bien loin de croire la mériter ; la vivacité, la pétulance de mon caractere me rendent indigne de la douceur, de la bonté du ſien : comme elle me l'a fait ſentir hier. Elle a lancé ſur moi un regard dans lequel j'ai preſque remarqué de l'indignation. Jugez combien je ſuis coupable : c'eſt moi qui trouble pour la premiere fois la ſérénité de cette ame paiſible & céleſte, & je prétendrois l'intéreſſer ! Mais je vais la calmer, réparer mes torts, implorer

plorer ma grace: il faut que je l'obtienne; dussai-je mourir à ses pieds. Téméraire que je suis! j'ai osé me plaindre qu'elle marquât de l'estime à un jeune homme honnête que ma mere reçoit avec plaisir. J'ai osé le brusquer. J'ai conçu de l'ombrage de ses assiduités. Et de quel droit puis-je être jaloux? *Hélas! loin d'être l'amant préféré*, je doute encore si l'on ne me déteste pas... Me détester! en seroit-elle capable? La haine est-elle faite pour son cœur! non, il lui seroit aussi difficile de haïr, qu'à moi de ne pas l'aimer.... Ayez donc pitié de moi, je vous en conjure de nouveau, ma seconde mere. (Permettez-moi ce titre) Il soulage ma douleur. Il me fait voir le bonheur dans une perspective moins éloignée. Ah! n'allez pas me désespérer par un refus cruel. Ma tête est aussi ardente que mon cœur est tendre. Elle supporte tout ce qu'elle est capable de supporter. Elle succomberoit à une situation plus violente. Un rayon d'espoir va encore me faire tenir à la vie jusqu'à votre réponse. Le dissiper c'est commander ma perte. Vous aimez tant ma mere! voudriez-vous la priver d'un fils? si vous n'avez pitié de moi, ayez du moins pitié d'elle.

## LETTRE XV.

*La Marquiſe à Madame de* SAINT-JUST.

30 Mai.

LA paix eſt faite entre nos deux enfans, & le moment de la réconciliation m'a bien attendrie. J'étois avec Hortenſe dans mon cabinet de toilette, nous parlions du Marquis. Je diſois à la petite coûſine combien il avoit été touché de ce qui s'étoit paſſé la veille, combien il m'avoit priée de lui obtenir ſon pardon, & vous devinez les réponſes modeſtes & honnêtes de votre aimable fille... Les portes de l'Hôtel s'ouvrent; mon fils entre, ayant à côté de lui dans ſon cabriolet un homme âgé dont l'habit annonçoit un ſimple artiſan. Luzigny ſaute à terre, offre la main au vieillard qui paroiſſoit avoir peine à marcher. Un laquais le ſoutient à droite, mon fils à gauche, & ils le conduiſent dans une ſalle baſſe. Ce ſpectacle me cauſe la plus vive inquiétude. Je ſonne; on ne vient point aſſez vîte; je deſcends avec Hortenſe. Impatientes de nous éclaircir, nous entrons précipitamment; nous trouvons le vieillard ſeul avec un de mes gens, auquel il diſoit: que vous

devez aimer votre jeune maître ! comme il eſt bon. — Dès qu'il nous apperçoit il veut ſe lever. — Reſtez mon ami, reſtez. Eh qu'avez-vous ? Pourquoi mon fils vous a-t'il conduit ici ? — Monſieur votre fils, Madame : ah le digne Seigneur... Ce n'eſt pas la douleur que je reſſens qui me fait pleurer.... Mais trouver tant d'humanité : Imaginez, ma chere Dame ; je paſſois au coin de la rue qui conduit chez vous. Le cheval de M. votre fils alloit fort vîte. Le Domeſtique a beau crier *gare*, *gare* : je n'ai pas le tems de me ranger ; je ſuis renverſé. Je ne ſais comment M. votre fils a pu arrêter ſon cheval. C'eſt un miracle que la roue du cabriolet ne m'ait pas écraſé. — Dieu ! s'eſt écriée Hortenſe, vous avez dû vous faire grand mal. — Non, Mademoiſelle : ma tête eſt un peu embarraſſée ; mais ce ne ſera rien ; j'en ſerai quitte pour la peur. Si vous aviez vu comme le jeune Monſieur a ſauté de ſa voiture. Il fondoit en larmes. Je ne me le pardonnerai jamais, s'écrioit-il, je ne me le pardonnerai jamais. Il me croyoit dangereuſement bleſſé ſans doute. Je l'ai raſſuré. Il m'a ſauté au cou. Il m'a embraſſé ; oui, Madame il m'a embraſſé. Mon ami, m'a-t'il dit, ne me croyez pas inhumain...

Ah! de la vie je ne monterai en cabriolet. M'exposer à tuer un homme, un bon citoyen, un pere de famille!.... Et puis, il a ajouté: Pourriez-vous soutenir le mouvement de la voiture? Nous irons doucement. Vous êtes logé loin d'ici. Je vous menerai d'abord chez moi. Je vous ferai soigner. J'ai eu beau lui représenter que mon accident étoit peu de chose. J'ai voulu en vain m'excuser; il m'a placé auprès de lui. Le Domestique a pris le cheval par la bride & nous sommes venus au pas. Si vous saviez ce qu'il m'a dit pendant le trajet. Il veut avoir soin de moi, de mes enfans.... Ah! le bon jeune-homme. — Son récit m'avoit émue. L'attendrissement d'Hortense étoit extrême. Mon fils revient apportant quelques vulnéraires. — Oh! Luzigny, s'écrie-t'elle en le voyant paroître! Dans un moment de sensibilité & de trouble involontaire, elle lui tend la main. Il tombe à ses genoux, couvre cette main de baisers, se releve, court au vieillard, revole à Hortense. — Vous m'avez pardonné, dit-il, d'un ton si reconnoissant... Puis s'adressant à moi, — croyez-vous la blessure de cet homme dangereuse? Il revient à votre fille. Répétez-moi, que vous m'avez pardon-

né. Dieu ! ah Dieu ! quelle nuit j'ai passée ! Combien j'ai souffert. Je me rappellois toujours l'air que vous aviez lorsque vous m'avez quitté. Je suis si malheureux depuis que vous ne m'aimez plus. Vous voyez, en lui montrant le vieillard. — Cher Luzigny, a interrompu vivement Hortense, la bonté de votre cœur m'arrache des larmes. Le Marquis a volé dans ses bras. Deux tendres baisers ont été le prix de son humanité & le gage de leur réconciliation.

Je vous laisse faire vos réflexions sur cette scene ; & finis en vous assurant que j'ai pour vous autant d'amitié que nos enfans semblent avoir d'amour l'un pour l'autre.

## LETTRE XVI.

*Madame de* SAINT-JUST *à la Marquise.*

A Moulins, le 10 Juin.

Vos Lettres, aimable cousine, m'ont été d'une grande ressource pendant l'exil auquel je viens heureusement de mettre fin. Elles m'ont sauvé de la langueur que

doit inſpirer un ſéjour où la caducité paroît ſous toutes les formes; où l'image de la mort qui s'offre ici ſans ceſſe, empoiſonne les plaiſirs par leſquels on tente de s'y diſtraire. La peinture que vous me faites de vos courſes m'a tranſportée auprès de vous *. Je vous ai ſuivi par-tout; j'ai ſurpris avec attendriſſement des larmes dans les yeux de mon Hortenſe à l'aſpect de quelque malheureux. La grandeur ne l'éblouit pas! Précieuſe découverte: hélas! ce dangereux goût pour tout ce qui brille égare la plupart de nos jeunes femmes, dérange la plupart de nos familles. Je n'entends rien en politique; mais j'oſe ſoutenir qu'en morale le luxe ne peut avoir que des ſuites pernicieuſes. L'envie de briller augmente la foibleſſe d'un ſexe & les moyens de ſéduction dans les mains de l'autre. J'en ſuis fâchée pour nos manufactures; mais je ne crois point que les mœurs gagnent à leur proſpérité. Hortenſe ne contribuera donc pas à les enrichir par ſes caprices diſpendieux. Son entretien ne ſera pas un fardeau pour l'époux que le Ciel lui deſtine. Je ſuis enchantée qu'elle

* On a ſupprimé les lettres où cette relation étoit contenue.

ait naturellement ce goût pour la simplicité. Il en coûte souvent à une mere de réprimer dans sa fille le penchant contraire.

L'escapade du Marquis m'a amusée. J'en avois prévu le dénouement. O! qu'il est jeune, le cher enfant. Et il veut qu'on croie bien sérieusement à son amour.... Il m'en a fait une peinture qui m'a réellement attendrie.... Ne le lui dites pas, j'en ai pleuré... M. le Comte de N. vient de le nommer à un emploi & lui promet une compagnie qui ne tardera point à vaquer. Je le lui mande. Je m'attends à des combats, au désespoir le plus violent; mais il faudra partir. Je ne suis même pas fâchée de cette circonstance. Elle servira à nous éclairer sur la durée de ses sentimens.

Vous sentez mieux que moi les épreuves douces auxquelles il faut le soumettre. Il seroit aussi dangereux de se rendre tout de suite à ses instances, que de les rejetter avec trop de rigueur. L'alliance dont nous avons conçu l'espoir m'enchanteroit; mais je ne balancerois point à en faire le sacrifice, si le cœur d'Hortense se décidoit pour un autre, ou si elle ne devoit pas fixer celui de Luzigny. Il y a déja trop d'enfans victimes de la vanité ou des conve-

nances étrangeres à ce qui rend un ménage heureux. Je crois que ma fille n'auroit point à ſe plaindre du Marquis ; mais ce n'eſt pas aſſez. Son cœur honnête & ſenſible veut aimer & être aimé ; & le mariage ſeroit pour elle un ſupplice ſi elle n'y inſpiroit que de l'indifférence. Peſons bien ces réflexions, ma chere couſine, & ne nous décidons qu'en conſéquence. Je compterois plus ſur la paſſion de votre fils ſi elle étoit moins violente ; mais vous ſavez la fin que prennent toutes les choſes extrêmes. Je connois des femmes malheureuſes, délaiſſées, reléguées loin de leurs maris après en avoir été adorées comme il paroît qu'Hortenſe l'eſt de Luzigny. Vous trouverez peut-être mes craintes exceſſives ; une mere eſt excuſable de s'exagérer le danger en pareil cas. Si le Marquis perſévére ; s'il parvient à intéreſſer Hortenſe, je n'ai pas beſoin de vous prévenir ſur mes ſentimens. Nos intérêts ſont communs. Votre aveu ſera le mien, & un ſoupir de votre niece doit entraîner l'un & l'autre.

Je ſuis de retour à Moulins depuis hier. M. de S. Juſt n'eſt pas reſté oiſif pendant mon abſence. Il a recouvré l'uſage de ſes mains & en a profité pour parcourir des

*paperaſſes* dont je ne ſoupçonnois pas même l'exiſtence. J'admire ſon courage, il a retrouvé quelques actes qui nous mettent à même de pourſuivre notre triſte procès; à peine arrivée, il faut que je parte pour T... Il le veut abſolument. Ma préſence, dit-il, accélérera la déciſion : en effet le dangereux aſcendant que doit prendre ſur des Juges une ſolliciteuſe de cinquante ans! Maudit procès qui va encore reculer l'heureux moment de revoir ma couſine, ma meilleure amie, & d'embraſſer ma fille ma chere Hortenſe.

Votre Chevalier eſt charmant, ſa lettre eſt à merveille. Il ſera, je crois, moins ſenſible que ſon aîné. Tant mieux pour lui; & peut-être pour vous auſſi : car je parie que le Marquis vous inquiéte. Je vais lui répondre & de ſang-froid s'il m'eſt poſſible.

## LETTRE XVII.

*Madame de* SAINT-JUST *au Marquis.*

A Moulins, le 10 Juin.

Je ne ſuis ni auſſi dure, ni auſſi auſtere que vous paroiſſez le craindre, mon cher ami, je ne ſuis que raiſonnable; mais dans

l'état où vous êtes, ce ſera peut-être à vos yeux la même choſe. Vous dire que vos ſentimens pour Hortenſe nous flattent, nous honorent l'une & l'autre, ce ſeroit poliment vous éconduire. Vous dire que je n'y crois pas, & qu'elle ne doit pas y croire, ce ſeroit vous déſeſpérer; & je vous aime trop, pour que je puiſſe vous traiter d'aucune de ces deux manieres.

Votre amour eſt violent. Il faudroit être incrédule & cruelle pour en douter; mais s'il durera, c'eſt ce que vous ſavez auſſi peu que moi. Vous ne commanderez pas plus à votre cœur quand l'indifférence viendra le refroidir, que vous avez eu d'empire ſur lui pour en éloigner cet amour contre lequel vous ſembliez ſi bien armé à Clerfontaine. Le tems ſeul peut donc décider du degré d'importance que nous devons attacher à vos diſpoſitions actuelles. Les objections de Madame votre mere ſont fondées, quoique vous en diſiez. Ce premier feu des paſſions n'eſt pas propre à faire former des liens auſſi ſolides que ceux du mariage. Il faut apporter dans cette union une ame plus calme. D'ailleurs vous n'avez pas encore d'état. S'établir en commençant la carriere de la gloire, c'eſt renoncer à la pouſſer

bien loin. M. le Comte de N. m'a chargée la veille de mon départ de vous mander que vous pouviez aller joindre son Régiment qui est à Strasbourg. Ce seroit mal débuter que de montrer peu d'empressement à profiter de ses offres. Je présume donc que votre départ suivra de près la réception de ma lettre; vous aurez de la peine à vous y résoudre; *je le prévois*; mais un *philosophe* doit savoir faire des sacrifices..... Ceux que l'honneur vous impose en cette circonstance, peuvent n'être pas irréparables; vous avez une mere tendre, je suis son amie, Hortense est ma fille: en faut-il davantage pour vous rassurer?

## LETTRE XVIII.

*La Marquise à Madame de* SAINT-JUST.

Le 18 Juin.

Je conviens, Madame, de tout ce que vous m'écrivez sur mon fils. Si je crois son amour sincere, je sais que l'inconstance est ordinaire à son âge; & j'ai aussi peu d'envie que vous, d'exposer le bonheur d'Hortense: d'ailleurs je ne voudrois

pas voir Luzigny marié à dix-huit ans, mais je ſerai enchantée qu'il conſerve une paſſion dont la vertu n'a point à rougir, que l'image de ſon aimable couſine l'accompagne loin de moi, ce ſera un préſervatif ſûr contre les perfides Circées qui vont s'offrir à ſes yeux. Hortenſe ſera la *dame de ſes penſées* (pour me ſervir des expreſſions de notre ancienne chevalerie). Ah! puiſſe mon fils en imiter la franchiſe, la loyauté & le reſpect à l'égard du ſexe! je ne parle pas de la valeur qui diſtinguoit nos preux Chevaliers, j'aime à croire qu'ils l'ont avec leur ſang tranſmiſe à leur poſtérité; auſſi, ſuis-je bien ſûre que l'amour eſt la ſeule cauſe de ſon peu d'empreſſement à rejoindre ſon corps. Quelque excuſable qu'elle ſoit, j'eſpére qu'elle n'empêchera pas notre jeune ſage, après quelques combats, d'aller où l'honneur & ſon devoir l'appellent.

Il partiroit ſans doute avec moins de répugnance, s'il partoit ſûr de l'attachement de ſon aimable couſine. Cette certitude me paroît peu facile à acquérir, Hortenſe pourroit-elle s'expliquer avant d'avoir votre aveu? Il eſt vrai que votre lettre le contient aſſez formellement; mais encore faut-il trouver le moment d'en faire uſage.

Le goût du cloître m'effraie moins. Notre amitié pour Madame de Montalbin eſt toujours la même. On lui écrit deux fois par ſemaine, & l'on ne lui parle plus de s'unir à elle par des nœuds indiſſolubles. J'ai vu quelques-unes de ſes lettres où il étoit queſtion de Luzigny ; mais avec quelle réſerve ! la prudence & la modeſtie avoient choiſi toutes les expreſſions. Ce ſoin extrême décele peut-être les ſentimens qu'on veut cacher. Je puis pourtant me tromper ; car, Hortenſe parloit auſſi à ſon amie du jeune Conſeiller de Priville ; & ſa plume étoit également circonſpecte. Que n'ai-je vos yeux pour lire dans ce cœur que la décence rend impénétrable ! J'ai ſa confiance à bien des égards ; mais ſur le chapitre délicat de l'amour, une maman ſeule peut y prétendre.

Le Comte de N... preſſe le départ de mon fils. L'emploi qu'il lui deſtine eſt brigué par pluſieurs perſonnes. Pour peu que nous différions il pourroit lui échapper. Je vais tout mettre en uſage pour le décider à partir. J'écris ce ſoir à M. de Lanſal, un des Capitaines du Régiment dont le Marquis devroit déja porter l'uniforme. C'eſt un ancien ami de mon mari, un homme d'un certain âge, un Officier

de mérite ; je ne puis remettre mon fils en de meilleures mains. Adieu, ma chere cousine.

## LETTRE XIX.

*Le Marquis à Madame de SAINT-JUST.*

Le 18 Juin.

QUOI! l'homme est-il donc né pour être le jouet des contrariétés? Le bonheur n'en approche-t'il un moment, que pour lui préparer d'éternels regrets? J'y touchois. Ces alarmes, auxquelles j'étois en proie; Hortense d'un coup d'œil les avoit dissipées. Je concevois le doux espoir de ne plus exister que pour elle. J'étois au comble de la joie. Vains projets d'ambition, vaine fumée de gloire, vous vous étiez dissipés à l'aspect d'une félicité plus vraie! L'ivresse de mes sens ne permettoit plus à mon imagination de s'élancer vers une perspective brillante qui m'avoit ébloui avant que je connusse l'amour. J'étois tout à lui, tout à Hortense. Un coup de foudre vient m'arracher à cet état délicieux. Une nouvelle, qui m'eût transporté en d'autres circonstances, m'ac-

cable aujourd'hui. Le Comte de N... me nomme à un emploi dans ſon régiment, il m'ordonne de partir; mais je débuterai dans le métier de la ſubordination par une déſobéiſſance. Eſt-il en mon pouvoir d'obéir? Suis-je à moi pour diſpoſer de mes actions? Oh! non, je ne partirai point. La Patrie n'a-t'elle pas ſans moi des défenſeurs? Mon cœur depuis que l'amour le remplit, ne reſpire que la paix, l'humanité; & il faudroit qu'il s'occupât des moyens de détruire ſes ſemblables, qu'il s'apprivoiſât avec le carnage! à Dieu ne plaiſe que je balance dans mon choix. Eh! je n'aurois pas le pouvoir d'héſiter: Un aſcendant invincible m'entraîne. Je viens d'écrire * ſous la dictée de l'amour déſeſpéré à M. de N. C'eſt lui qui ſans le ſavoir demande mon trépas. Je le ſupplie d'en ſuſpendre l'arrêt pour quelques mois. S'il me refuſe ce délai;... Dieu que deviendrai-je?... Je m'attends à bien des obſtacles; mais je n'ai plus de force que pour en triompher. Ma mere fera valoir ſon autorité. J'aurai recours à ſa tendreſſe. Tout ce que je redoute ce ſont les prieres d'Hortenſe. Sa plus foible volonté ſera pour moi un ordre ſuprême. Si elle com-

* Cette lettre n'a pu ſe trouver.

mande le fatal départ, j'obéirai; mais quelle obéiſſance cruelle!... Ah! Madame, venez à mon ſecours & encore une fois ne mettez pas le comble à mes chagrins. Je ſuis, &c.

## LETTRE XX.

*La Marquiſe à M. de* LANSAL, *Capitaine au Régiment de***.*

Le 18 Juin.

MONSIEUR le Comte de N... votre Colonel, vient, Monſieur, de permettre à mon fils aîné de rejoindre ſon Régiment; & quoi qu'il en coûte à mon cœur, je vais preſſer ſon départ. J'aurois dû peut-être avoir ce courage plutôt, il eſt près d'entrer dans ſa dix-neuvième année. Je crois cependant qu'il n'aura pas de grands reproches à me faire, & que ma tendreſſe ne lui nuira point, puiſqu'il eſt inscrit aux Mouſquetaires depuis quatre ans. Je vous conjure de prendre ſous vos auſpices le fils de votre ancien ami, de le conduire à travers les écueils qui vont déſormais naître ſous ſes pas. Veillez, Monſieur, veillez ſur ce dépôt. Je ne pourrois

vous en confier de plus précieux. Je vous abandonne mes droits de mere. Mon époux vous remit à votre derniere entrevue tous ceux que la mort alloit lui enlever; & je vous assure que si quelque chose adoucit en ces tristes momens la douleur qu'il ressentoit de laisser ses enfans orphelins, ce fut l'espoir qu'un jour vous daigneriez leur servir de guide dans la carriere qu'il avoit parcourue avec vous, Monsieur, pendant tant d'années... Mais à quoi bon solliciter un appui que vous êtes disposé à nous accorder. Douterois-je donc de votre sincérité? Ne m'assuriez-vous pas encore cet hiver, que la priere de mon époux mourant seroit toujours présente à votre souvenir.

Mon fils partira dans les premiers jours du mois prochain. Il compte de son côté vous écrire incessamment & réclamer cette tendre amitié qui vous lioit à son pere! Oh puisse-t'il la mériter toujours! Ce vœu seul renferme tous ceux que je pourrois former.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XXI.

### *M. de Lansal à la Marquise.*

De Strasbourg, le 27 Juin.

MADAME,

Je mérite la confiance dont vous m'honorez, par le tendre intérêt que je prendrai toujours à tout ce qui appartient au digne ami que je pleure encore. Je ne la trahirai point, Madame. J'ai juré à M. de Luzigny que mon amitié l'accompagneroit au-delà du tombeau; ce serment est sacré : je le remplirai envers son fils. Le jeune Marquis me parut, il y a deux ans, digne à tous égards d'un pere si respectable; mais cette heureuse prévention ne m'aveuglera point. Je sais combien, dans l'âge où je l'ai vu, il faut peu de chose pour renverser les plus belles espérances; combien l'influence des sociétés du dehors peut contribuer à étouffer les heureux germes qu'on a fait éclorre, qu'on a secondés dans la maison paternelle. Vous n'avez sans doute rien à craindre de pareil pour M. votre fils;

mais en agiſſant comme ſi je croyois le contraire, je réuſſirai mieux à conſerver dans ſon ame les principes d'honnêteté qu'il a puiſés dans la vôtre. Si M. de Luzigny entre un peu tard au ſervice, n'en ayez point de regrets, Madame. Je vois ſous mes yeux une foule de jeunes gentilshommes empreſſés de ſecouer la pouſſiere des bancs pour venir prendre place parmi nous, ils regardent comme le plus beau moment de leur vie celui où ils vêtiſſent l'habit militaire; ils auroient raiſon s'ils ne ſe trompoient pas ſur les avantages qu'ils en eſpérent: mais ils rencontrent de nouvelles chaînes au lieu de la liberté qu'ils cherchoient, & de dépit ſe livrent au libertinage. L'intérêt naturel qu'inſpirent la jeuneſſe & l'inexpérience, diſparoît bientôt. On les abandonne à eux-mêmes. Alors, ils ne cherchent plus que la ſociété des perſonnes de leur âge; ſociétés contagieuſes qui infectent juſqu'aux membres les plus ſains. De-là les plus belles eſpérances étouffées, le jeune homme honnête & vertueux, mais dans un âge trop tendre pour réſiſter à la ſéduction, rougit d'une différence qui lui fait honneur & ſe corrompt par eſprit de corps. Telle eſt, Madame, la ſuite ordinaire de

cet empreſſement mal entendu à courir la carriere de la gloire. Vous avez ſu vous en défendre. Je vous en félicite, ainſi que M. votre fils.

Qu'il me tarde de l'embraſſer, de lui tenir lieu de ſon pere, de continuer l'ouvrage de ſa mere & de juſtifier la confiance de tous les deux; je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

## LETTRE XXII.

### *M. de SAINT-JUST à la Marquiſe.*

De Moulins, le 30 Juin.

MA femme vient de partir pour T. L'affaire étoit preſſante. Je ne lui ai point laiſſé le tems de vous répondre. Je m'en ſuis chargé. Ce ne ſera pas auſſi longuement qu'elle l'eût fait; mais bien auſſi volontiers.

Il faut donc que le Marquis s'éloigne & dans quel moment! Oh! je conçois ſon déſeſpoir. Je me rappelle que de pareilles ſéparations me coûtoient beaucoup autrefois; mais dans notre état on en fait ſi ſouvent qu'on s'y habitue. Auſſi ne com-

pte-t'on guere ſur nous ; & ma foi l'on a raiſon.

A ſon petit chagrin près, je ſuis enchanté que Luzigny parte. Il y a même trois ou quatre ans que cela devroit être fait. Vous vouliez, me diſiez-vous, ſoigner ſon éducation, ſoit ; mais on en a toujours aſſez quand on a de l'honneur & qu'on porte bien ſon épée. Le grand point eſt de commencer de bonne heure à prendre l'eſprit militaire. Je voudrois que les jeunes Officiers fuſſent élevés dans les camps ou dans les garniſons. Ce genre de vie les accoutumeroit à la fatigue & leur épargneroit bien des peines pour la ſuite. Vous n'en jugez pas ainſi. Mais ne vous en déplaiſe, Meſdames, c'eſt aux vieux militaires qu'on doit s'en rapporter pour l'éducation de leurs ſucceſſeurs. Nous vous abandonnons celle des filles ; j'avoue, par exemple, que mon Hortenſe eſt bien mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; à préſent ſur-tout que ſa mere eſt abſente. J'aurois pourtant grand beſoin de la préſence de ce cher enfant ; mais j'en fais le ſacrifice à ſon plaiſir & à ſon intérêt. Je l'embraſſe & j'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XXIII.

*La Marquiſe à Madame de* SAINT-JUST.

Le 6 Juillet.

LE Comte de N.... vient de m'écrire qu'il vouloit bien accorder à mon fils le délai qu'il lui demande, ſi je le juge à propos, qu'il vaudroit cependant mieux le faire rejoindre plus tôt que plus tard, à moins que des affaires très-preſſées ne le retiennent près de moi. „ J'imagine, ajoute-„ t'il, qu'une paſſion dont vous ne devez „ pas être inſtruite, eſt tout ce qui l'ar-„ rête. Son ſtyle ſe reſſentoit du délire „ qui tourmente ſon cœur. C'eſt à coup „ ſûr un amant déſeſpéré qui m'a écrit la „ lettre à laquelle je réponds, &c.

J'ai fait chercher mon fils pour lui communiquer cette lettre. On ne l'a point trouvé. Je ne crois pas que les nœuds qui le retiennent ici me ſoient inconnus. Si cependant il avoit pu feindre & qu'un autre amour.... Non, rejettons cette idée: elle eſt indigne de mon fils. Il n'a pas voulu me tromper. C'eſt votre fille qu'il aime. Eh! quelle autre pourroit-il aimer?

mais écrire à mon insu! je suis outrée de cette fausse démarche.... Hortense entre dans mon cabinet. Je vous quitte pour m'entretenir avec elle.

*Le lendemain.*

J'avois à la main la lettre du Comte, lorsque votre fille est venue me trouver. Vous me voyez, lui ai-je dit, dans la plus vive inquiétude; voici ce qui la cause. Lisez; eh quoi, Madame, a repris Hortense avec trouble, en me rendant la lettre, les conjectures du Comte de N. seroient fondées; *une passion dont vous ne devez pas être instruite!* Puis en rougissant. Luzigny auroit fait un choix qu'il seroit obligé de cacher à sa mere. — Le Comte se trompe, ai-je soudain répondu; je crois être dans la confidence de mon fils. Il n'a point à rougir de son choix. Je l'approuve. Vous l'approuvez? a reparti vivement Hortense, en baissant les yeux; mais.... dès-lors, Madame, qui peut donc vous inquiéter? On vous permet de garder mon cousin tant que vous le jugerez à propos. Si le parti qu'il a en vue, est convenable, je n'imagine pas ce qui peut vous empêcher de faire son bonheur & celui de la

perſonne qu'il aime ! — Vous croyez donc que mon fils feroit le bonheur de cette perſonne qu'il aime ! — Mais, Madame.... Elle s'eſt interrompue ; ſa voix étoit altérée, je me ſuis rapproché d'elle. — Eh bien, aimable enfant, il faut que je vous faſſe connoître la ſituation du Marquis. Il aime éperduement une jeune Demoiſelle, charmante en vérité ; mais il l'aime avec une telle paſſion, que juſqu'ici il n'a pas oſé en faire l'aveu. Sa timidité eſt égale à ſon amour. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que les parens de cette amante adorée deſirent l'alliance de mon fils ; & cependant... Mais cette Demoiſelle — vous la connoiſſez, lui ai-je dit en lui prenant la main. Douce, honnête, ſpirituelle, pleine d'une raiſon & d'une raiſon au-deſſus de ſon âge, quel dommage qu'avec toutes les qualités qu'on eſtime & qu'on aime, elle ait une eſpece d'éloignement pour le mariage. On aſſure même qu'elle a eu le deſir de ſe faire religieuſe. Si jamais elle exécutoit cette cruelle réſolution, mon fils en mourroit. — Il l'aime donc bien, Madame ?... Mais plus je cherche, moins je trouve qui ce peut être. — Je m'en doutois, vous êtes peu modeſte pour vous reconnoître au portrait

portrait que je viens de vous faire. Alors la ſerrant dans mes bras; oui, lui ai-je dit, oui, ma chere Hortenſe, c'eſt vous que mon fils adore, c'eſt vous qui l'avez conduit à Clairfontaine. Il vous fuyoit dans cette eſpece de déſert... Hélas! Il vous y a retrouvée par-tout. Combien de larmes vous lui avez coûté. Mais qu'elles ſont bien payées par celles que je vous vois prête à répandre!... Vous l'aimez donc un peu!— Madame. — Raſſurez-vous. N'eſt-ce pas que Luzigny ne vous eſt pas tout-à-fait indifférent? — Pour toute réponſe elle m'a embraſſée. Je me ſuis enſuite levée pour prendre ſur mon bureau votre lettre du 10 Juin & j'ai continué. — Je ne vous trompois pas, ma chere amie, en vous aſſurant que les parens de cette Demoiſelle approuvoient la paſſion de mon fils. Liſez, aimable enfant, ce que m'écrivoit ma couſine à ce ſujet. „ *Si le Marquis perſévére, s'il parvient à intéreſſer Hortenſe, je n'ai pas beſoin de vous prévenir ſur mes ſentimens. Nos intérêts ſont communs. Votre aveu ſera le mien*, &c. Eh bien! Madame, m'a-t'elle dit alors, je ne m'en défends plus. J'aime Luzigny; mais je ne me diſſimule point que nous ſommes l'un & l'autre bien jeunes. — Ce n'eſt pas votre

âge qui m'effraie..... Liſez entiérement la lettre de Madame de Saint-Juſt. Vous verrez que nous ſommes toutes les trois dans les mêmes diſpoſitions.

Elle a interrompu cette lecture par les réflexions les plus ſenſées; & après l'avoir finie, elle m'a dit: „ à ce que vous mande „ maman, on pourroit ajouter que M. de „ Luzigny n'a point encore d'état; que „ s'établir ſans en avoir choiſi un, c'eſt „ s'expoſer peut-être à n'en point avoir „ de ſa vie & ſe préparer bien des regrets „ pour la ſuite. — Alors je lui ai repréſenté la ſituation de Luzigny, ſes obligations, ce qu'exigeoit l'honneur qui ne devoit pas lui être moins cher que ſon amour. Je lui ai montré une ſeconde fois l'endroit de la lettre du Comte où il faiſoit entendre combien il étoit important que mon fils rejoignît au plutôt. Quelques pleurs coulerent, on n'oſoit répondre..... Mais enfin la raiſon l'emporta. Eh bien! m'écriai-je, avec un attendriſſement extrême. Eh bien! ma chere fille (car je veux d'avance vous donner ce doux nom), déterminez, je vous en conjure, le Marquis à partir. Un mot de votre bouche ſera pour lui un ordre. Vous le direz ce mot, n'eſt-ce pas? — Hélas!

Madame! — Vous me le promettez. — Auſſi-tôt j'ai ſonné & j'ai commandé que tout fût prêt pour le lendemain entre huit & neuf heures.

A l'inſtant même le Marquis rentra. — Vous partirez demain, lui dis-je, il le faut, c'eſt Hortenſe qui l'ordonne. — Elle l'ordonne! elle ſait donc qu'elle ſeule me retient en ces lieux. — Oui, mon fils, elle le ſait. — Il s'eſt jetté à ſes genoux. — Ma mere vous a dit que je vous aime, charmante Hortenſe! Mais vous a-t'elle dit juſqu'où va mon amour? Oh! oui, je vous aime, & mille fois plus qu'on n'a jamais aimé. O! ma mere... Hortenſe; quel moment! Dites donc auſſi que vous m'aimez, dites donc au moins, que vous ne me voyez pas avec indifférence. Votre charmante fille attendrie, troublée, cherchoit dans mes yeux ce qu'elle devoit répondre. Ils lui firent entendre qu'il n'y avoit plus de moyen de ſe taire. — Autoriſé, ſollicité par moi, le tendre aveu lui échappa; mais le départ funeſte étoit la condition qu'on y avoit miſe, & mon malheureux fils n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'obéiſſance. — C'en eſt donc fait... Oui, je partirai, puiſque vous l'ordonnez, s'eſt-il écrié dans un

tranſport digne de nos Paladins. J'emporte votre image, elle me ſuivra par-tout. Ah! que ne ſuis-je à la veille d'une bataille! que ne ferois-je pas pour illuſtrer votre amant? Hortenſe, vous me permettez donc de prendre un titre ſi beau... Je veux m'en rendre digne. Que le ſeul prix de mes travaux ſoit un ſourire de mon Hortenſe; & ſi j'en crois mon cœur, j'égalerai les exploits de nos plus fameux Guerriers. En même tems que je riois de ſon délire, je pleurois de l'idée de m'éloigner de lui. Adieu, ma chere couſine. Je finirai cette lettre demain.

*Le lendemain à onze heures du matin.*

C'eſt une mere éplorée, qui vient dépoſer ſa douleur dans votre ſein. Le Marquis eſt parti depuis une heure, Hortenſe eſt dans ſon appartement; tandis que je vous écris, elle écrit à Madame de Montalbin: la même ſituation nous fait recourir au même ſoulagement.

Je paſſai de très-bonne heure dans la chambre de mon fils. Mon ami, lui dis-je, je ſens qu'en cette circonſtance vous avez beſoin de tout votre courage. Je crains que les adieux d'une mere & ceux d'une amante ne l'affoibliſſent. Je vous

conseillerois de partir sans voir Hortense. Si vous m'en croyez, faites hâter l'arrivée des chevaux de poste & montez en voiture avant que votre cousine soit levée. Moi, partir sans la voir! s'est-il écrié; qu'exigez-vous, ma mere? Oh! non, rassurez-vous. Je suis sûr de moi; je saurai me contenir..... Je ne pleurerai que lorsque je serai seul; je vous le promets, & déja je voyois rouler des larmes dans ses yeux. — Mais, est-il bien vrai qu'elle m'aime? Elle vous en a fait l'aveu! Elle me l'a répété. Si ce n'étoit que pour me tranquilliser, pour me décider au plus affreux sacrifice..... Et mille autres questions auxquelles il a fallu répondre avant de pouvoir sortir de son appartement.

Hortense cependant étoit habillée, & le déjeûner préparé. Mon fils parut, sa contenance étoit grave..... Elle sembloit annoncer de la fermeté. Je crus un instant que la philosophie triompheroit de l'amour, mais lorsqu'un de mes gens vint m'annoncer que le postillon attendoit, le masque tomba; on vit reparoître l'homme & l'amant. Il se leve, s'approche de moi en tremblant, jette un regard sur Hortense, se précipite dans mes bras & d'une voix étouffée. — Ma mere, vous quitter!

quitter Hortenſe ! & ce n'eſt que d'hier que je ſais qu'elle ne me hait pas. — Mon ami, lui dis-je à voix baſſe, vous oubliez vos promeſſes. — Ah ! pardon, j'ai bien la volonté d'obéir ; mais la force, la force me manque.... Les ſanglots lui coupent la parole. Il s'arrache de mes bras & marchant rapidement à l'une des extrêmités de la ſalle, eſſuie ſes larmes, revient à Hortenſe, qui cherchoit vainement à retenir les ſiennes. — Cette ſéparation eſt affreuſe, & c'eſt vous qui m'y condamnez ! au moins dites-moi encore une fois que vous m'aimez. — Oui. — Que vous m'aimerez toujours — toujours.... Sa voix expire & ſes yeux malgré elle ſe couvrent de pleurs. — Vous m'aimerez toujours. Vous n'aurez jamais d'autre époux que moi ? — Ah ! puiſſiez-vous m'être auſſi fidele ! — En douteriez-vous ?... Moi, vous oublier ! jamais, jamais. Quoi vous pourriez croire que loin de vous.... Eh bien ! non : je ne veux plus partir. Il court à l'une des croiſées. Qu'on renvoie les chevaux, s'écrie-t'il, je ne partirai pas. Plus prompt que l'éclair, il revole à Hortenſe. — Je vivrai pour vous ſeule. Que m'importe la gloire ? vous me tenez lieu de tout. Ma mere, elle m'aime. On m'offriroit l'Em-

pire du monde qu'il ne me tenteroit point. J'ai ſon cœur. Mes deſirs ſont comblés... C'en eſt fait. Je ne partirai pas. Un laquais entre dans ce moment pour ſavoir ſi l'on doit exécuter l'ordre de mon fils; je lui fais ſigne que non, & m'approchant d'Hortenſe, je raffermis ſon cœur qui commençoit à m'échapper. Luzigny, reprit-elle alors, je compte ſur vos ſentimens. Je vous réponds des miens. Et puiſque ma mere approuve cet aveu, vous ſeul pouvez prétendre à mon cœur & à ma main. Puis eſſuyant ſes larmes & faiſant un violent effort ſur elle-même, elle continua. Trop jeune encore l'un & l'autre pour nous unir, attendons que notre raiſon perfectionnée nous faſſe mieux connoître l'importance de l'engagement que nous devons former. Adieu, Luzigny: Rappellez-vous quelquefois une parente qui vous aimera toujours. Ses pleurs recommencent à couler, & en lui tendant la main, elle ne peut prononcer que ces mots... Adieu, adieu, Luzigny! Muet, oppreſſé, mais n'étant plus maître de ſes tranſports, il ſe jette à ſon cou en ſanglottant, tente en vain de parler & ne forme que des ſons inarticulés, des cris de douleur & de déſeſpoir... O! mon fils, mon

cher fils, m'écriai-je, presque aussi troublée que lui... Vos promesses... L'honneur... A ce nom sacré pour un François, il tombe aux genoux d'Hortense, tourne ses regards vers moi, presse la main de sa cousine sur son cœur... avec une expression si déchirante... se leve, fait quelques pas, se jette à mes pieds, m'inonde de ses larmes, reste un moment comme anéanti. Puis revenant à lui. — Ma mere, mon Hortense... Il n'en peut dire davantage. Court à la porte, descend, s'élance dans sa chaise & part.

C'est à une mere que j'écris, tous ces détails seront précieux à votre cœur, ils ont soulagé le mien.

## LETTRE XXIV.

### *Hortense de Saint-Just à sa Mere.*

Du 13 Juillet.

Ma très-chere Mere,

Je vous mandois dans ma derniere lettre le peu d'empressement que témoignoit mon cousin pour partir; mais j'étois loin de

m'en croire la cauſe. O ! ma bonne maman, il eût fallu être bien inſenſible pour ne pas pleurer avec lui lorſqu'il nous dit adieu ! Quelle ſcene, que celle de ſon départ ! Il m'a promis de bon cœur de m'être toujours fidele. Tiendra-t'il ſa promeſſe ?... Ah ! je l'avoue, je crains ſon infidélité. J'avois cru ne voir en lui qu'un parent, qu'un ami. Je m'étois trompée. C'eſt au moment de ſon départ que je me ſuis éclairée ſur les véritables diſpoſitions de mon cœur. Heureuſe toutefois de n'avoir point à en rougir devant vous.

Le Marquis nous a écrit en paſſant à Meaux. Sa lettre étoit bien tendre ; mais étoit-elle auſſi ſincere ! Ah ! vous avez raiſon. L'amour donne mille fois plus de peine que de plaiſir. Depuis que j'ai dit à mon couſin que je l'aimois, je ne ſuis plus ſi tranquille. Ce cher Luzigny a emporté avec lui la paix dont je jouiſſois. Je ne m'en plaindrai pas s'il me reſte fidele ; mais..... qu'au moins dans le cas contraire, la tendreſſe conſtante de ma mere me dédommage de l'infidélité de mon couſin. Je n'oſe le nommer *mon amant*. Il dit pourtant qu'il le ſera toute ſa vie.

Je viens d'écrire à Papa, ſous la dictée de Madame de Luzigny, une grande let-

tre remplie de nouvelles qui peut-être l'amuseront. Il y a sur-tout un détail, mais bien long, d'un procès qui occupe ici tout le monde. Si cela lui fait plaisir, je serai bien payée de l'ennui & du mal de tête que ce travail m'a donné.

Je suis avec respect, &c.

## LETTRE XXV.

*La Marquise à Madame de SAINT-JUST.*

15 Juillet.

EH bien! Madame, vous êtes toujours dans les procédures? Je me fais presqu'un scrupule de vous distraire. J'enverrai dans quelques jours à M. de Saint-Just un factum publié par un de nos célebres Avocats, l'affaire qu'on y discute ressemble assez à la vôtre; cette lecture ne lui sera pas indifférente, elle peut même lui être utile: mais vous qui la goûterez beaucoup moins, recevez trois billets que mon fils nous a écrits pendant son voyage. Je ne vous en envoie qu'une copie, je n'ai pas voulu enlever les originaux à Hortense: la chere petite cousine m'a dit de si bonne foi quand je lui ai demandé ces

trois lettres ; mais, Madame, les envoyer à maman ! Ce ſont les premieres qu'il m'ait écrites. Puis en rougiſſant, elle a ajouté : D'ailleurs mon couſin étoit fort preſſé, ſon écriture eſt peu liſible ; on pourroit les copier. J'ai propoſé de l'entreprendre. — Oh ! Madame, a-t'elle repris, vous avez trop d'affaires. Je les copierai moi-même. La pauvre enfant ! ces trois billets ſont pour elle un tréſor. Elle les conſerve dans un des plus beaux porte-feuilles de Madame de Montalbin. Elle a déja été ſuivre plus de vingt fois, ſur ſa carte, la route de Paris à Strasbourg, il n'y a pas de géographe qui ſache mieux qu'elle la ſituation de l'Alſace. Je vous quitte bruſquement. Il faut que j'écrive à M. de Lanſal. J'ai mille affaires.

## LETTRE XXVI.

*Le Marquis à* HORTENSE.

De Meaux, le 6 Juillet.

O ! ma chere Hortenſe ! déja dix lieues entre vous & moi ! mes larmes recommencent à couler ; vingt fois j'ai été ſur le point de faire rebrouſſer chemin aux poſ-

tillons : je me ſuis rappellé vos ordres & j'ai eu le courage de pourſuivre. Sachez-moi donc gré de cet effort ; il me coûte aſſez.

Ma mere, je vous recommande le cœur d'Hortenſe. C'eſt vous recommander mon bonheur. Je vais remonter dans ma chaiſe ; & c'eſt pour m'éloigner d'elle encore davantage ! quelle affreuſe idée. Il y auroit du danger à m'y arrêter plus longtems. Je pars.

## LETTRE XXVII.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

De Châlons, le 7 Juillet.

VOYAGE cruel ! chaque pas ajoute à mon déſeſpoir & à mon amour, je ſouffre tout ce qu'on peut ſouffrir ; mais ſuis-je à plaindre ! c'eſt pour vous que je ſouffre. Je voulois m'arrêter ici, à quoi bon ! pourrois-je dormir en l'état où je ſuis ? Non, partons, conſommons notre ſacrifice. Le clair de lune m'invite d'ailleurs à pourſuivre ma route. Ah ! portez donc vos yeux ſur cet affreux des amans. Que j'aie là con-

ſolation d'imaginer vos regards fixés ſur le même objet, en même tems que les miens. Dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin de me prêter à toutes les illuſions; mais elles redoubleroient mon tourment ſi vous ne les partagiez.

## LETTRE XXVIII.

### *Le même à la même.*

De Nancy.

DISTANCE effrayante qui nous ſépare! Comme mon cœur la franchit avec rapidité, avec tranſport! On prétend que cette ville eſt belle; mais comment pourrois-je la trouver telle? Vous n'y êtes pas. Je me hâte de la quitter; en me rappellant Paris, elle nourrit ma douleur. — Quelle route pour ſa longueur! Strasbourg eſt donc à un bout de l'Univers; hélas! mon Hortenſe eſt à l'autre!

## LETTRE XXIX.

*Monſieur de SAINT-JUST à la Marquiſe.*

23 Juillet.

JE ſuis enchanté, Madame, que vous vous ſoyez enfin déterminée à vous ſéparer du jeune Marquis. Cet effort vous a coûté; mais il étoit néceſſaire. Votre fils perdoit ſon tems, permettez-moi de vous le dire, il n'étoit inſcrit aux Mouſquetaires que pour la forme; ce n'eſt pas là ſervir. Nos premieres années ſont très-précieuſes pour l'avancement, & loin de retarder juſqu'à dix-huit ans ſon entrée dans un Corps, j'aurois voulu que vous euſſiez intéreſſé vos amis, pour lui faire avoir de l'emploi, même avant le tems fixé par les Ordonnances. Avec un peu de protection cela s'obtient facilement; ne négligez pas ce conſeil quand votre Chevalier aura quelques années de plus; vous vous en trouverez bien tous les deux. Moi, Madame, je ne me ſerois jamais retiré Lieutenant-Colonel, ſi mon pere ne m'eût fait entrer au ſervice à treize ans & demi. On ne peut commencer de trop

bonne heure ; mais faites entendre cela aux mamans *. Si j'avois eu des fils, c'eût été un ſujet perpétuel de contradictions entre Madame de Saint-Juſt & moi ; car, elle eſt dans les mêmes principes que vous.

Elle m'a envoyé toutes les lettres que vous lui avez écrites à l'occaſion du départ du jeune Marquis. Ces chers enfans, à ce qu'il paroît, s'aiment de tout leur cœur ; mais combien cela durera-t'il ? Luzigny va dans un pays où le ſexe étoit bien beau de mon tems. Ah ! ma pauvre Hortenſe, la dangereuſe rivale qu'une Strasbourgeoiſe !

Je vous quitte, Madame, pour travailler à un mémoire qui pourroit bien avancer le jugement de mon procès. Si nous le gagnons, & que l'amour de Luzigny dure encore, je veux en faveur d'un tel prodige, lui acheter un guidon de Gendarmerie ; voilà, je l'avoue, un guidon terriblement aventuré. Il dépend de deux divinités auſſi capricieuſes l'une que l'autre, la juſtice & l'amour.

* Tel eſt le préjugé de tous les anciens Militaires ; mais pour ſentir combien il peut être dangereux, il ſuffit de relire la premiere lettre de M. de Lanſal.

Cette lettre eſt un peu longue pour un goutteux, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'y eſt échappé quelques malices. Je n'étois ni plus verbeux ni plus eſpiegle dans ma jeuneſſe ; mais ma foi, ma chere Couſine, c'eſt que je retrouve ma gaieté & j'oublie mon âge quand je m'occupe de vous.

## LETTRE XXX.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

De Strasbourg, le 12 Juillet.

CENT lieues, ma mere, cent lieues ! que j'aurai de peine à me faire à cet éloignement. Le foible oiſeau qui ſort de ſon nid s'effaie, voltige à l'entour, va ſe poſer ſur un arbre voiſin, & moi mon premier vol m'égare loin de vous. Vous ne pouvez plus entendre mes vœux, ni recevoir mes embraſſemens. Ce n'eſt qu'au bout de trois grands jours que les témoignages de ma tendreſſe peuvent vous parvenir, il vous en faut autant pour raſſurer mon cœur ſur les effets que produit quelquefois l'abſence. Eh ! combien cette communication ſeroit encore plus lente, ſans

cet établiſſement inventé, dit-on, par la politique & qui étoit ſi digne de l'être par l'amour. Mais que l'impatience des amans trouve cette reſſource imparfaite. Il n'y a pas pour eux de meſſagers aſſez prompts.

J'ai mis pied à terre au moment de la parade. Ce ſpectacle, plus nombreux à Strasbourg qu'ailleurs, m'en a impoſé. Je me ſuis ſenti un inſtant de fierté de marcher à mon tour parmi les défenſeurs de la Patrie : mais une réflexion plus ſenſée, plus analogue à ma ſituation, a ſuccédé bientôt à ce mouvement. Voilà donc, me ſuis-je dit, des milliers d'êtres, ſoi-diſant raiſonnables, qui font de ſang-froid l'apprentiſſage dans l'horrible métier d'aſſaſſiner leurs freres ! J'allois maudire les hommes, je me ſuis rappellé ma mere & Hortenſe ; l'eſpece humaine a obtenu ſa grace.

M. de Lanſal, prévenu de mon arrivée, m'a reçu avec une cordialité qui m'a enchanté. Quelle différence de ſon accueil à celui de ſes Camarades ! — Bon Dieu ! quelle froideur de la part de tous ceux à qui il m'a préſenté ! Mais je m'en conſole, ils veulent me tenir rigueur ; eh bien ! ſoit : je les verrai venir, je leur montrerai qu'on peut ſe paſſer d'eux. J'ai le goût

de l'occupation & le cœur plein des ſentimens les plus vifs, je ne crains pas l'ennui. Leur ſociété me ſeroit d'une foible reſſource. Je ne me paſſerois pas de même de leur eſtime; mais ils ne pourront me la refuſer.

On ſait ici comme à Paris, cacher ſon inutilité ſous un air important. A les voir courir, ſe preſſer, parler à vingt perſonnes ſans attendre leur réponſe; on croiroit la Patrie en danger; il s'agit ſouvent d'une partie de plaiſir. Un de mes Camarades, le Chevalier de Verſol, connu de la Préſidente de..... m'a parlé de vous aſſez légérement. On eût jugé à l'entendre, que le ſouvenir de ce Monſieur nous devoit honorer. Quelques jeunes gens de mon âge, ont paru plus empreſſés que les autres à faire connoiſſance; M. de Lanſal m'a dit de m'en méfier. J'aurois prévenu ſes avis : ſans avoir beaucoup d'expérience, je ſais que, le moindre inconvénient de ces liaiſons ſi promptes, eſt qu'on n'y ſauroit compter. Je ne deſire que l'amitié du Mentor que vous m'avez choiſi. Pour tout le reſte mon cœur ne ſera pas à Straſbourg, il eſt trop bien ailleurs. Je vous embraſſe, ma chere maman, & je ſuis, &c.

# LETTRE XXXI.

## *Le Marquis à* HORTENSE.

Le 14 Juillet.

L'ABSENSE eſt le plus grand des maux; on l'avoit dit : j'en doutois encore, je n'en doute plus. O! vous ſans qui la vie & le néant ſeroient pour moi la même choſe! éprouvez-vous auſſi ce ſentiment douloureux auquel on eſt en proie loin de l'objet aimé? Hélas! lorſqu'il eſt partagé il a tant de douceurs. Vous occupez toutes les facultés de mon être; vous me conſolez de tous les dégoûts. Je vous ſacrifierois tout, hors l'honneur, parce que ſans lui je ſerois indigne de vous. Loin de vous, mon Hortenſe, les objets les plus agréables me ſont inſipides. On m'a fait voir ces Alſaciennes tant renommées pour la fineſſe de leur taille, la légéreté de leur démarche, les agrémens de leur figure: Je les vois ſans danger. Mon admiration vous appartient excluſivement : où pourrois-je vous trouver une rivale. Que toutes les reſſources de leur coquetterie ſont impuiſſantes ſur moi! Peut-on ſe méprendre

ainſi aux moyens de plaire ? en afficher l'envie c'eſt être ſûr d'échouer. Aimable ſimplicité, rougeur de la décence, délicate timidité, voilà les ſeules armes que la nature vous ait données pour nous vaincre.

M. de Lanſal, témoin de ma triſteſſe, a voulu y faire diverſion en me menant voir les plaiſirs du peuple Strasbourgeois : Il y a de la franchiſe dans ſon enjouement. Il s'amuſe à la maniere des gens heureux. Les grouppes folâtres des jeunes filles, réaliſent les belles chimeres que les Poëtes nous débitent ſur les nymphes, tout, juſqu'à la gravité de quelques-uns des ſpectateurs, contribue à donner de l'agrément à ce ſpectacle : il m'eût égayé ſi j'avois été capable de l'être ; & je l'aime mieux que celui des Tuilleries. Dans celui-ci, je trouve que l'œil eſt fatigué de l'élégance ſoutenue qui regne de toutes parts. Des allées tirées au cordeau, des baſſins, des ſtatues, une ſuperbe façade, la recherche du luxe ſur tous les habits : je retrouve l'art par-tout ; mais la variété qui regne dans le tableau que j'eſſaie de vous eſquiſſer, rappelle celle qui préſide aux ouvrages de la nature. Je ne déſeſpére pas de m'enthouſiaſmer quelque jour les guinguettes de la *Waſſerzoll*, pour les boſquets

de la *Ruprechtſau*. Que ces mots ne vous effarouchent pas, vous vous y accoutumeriez, ſi vous connoiſſiez les lieux qu'ils déſignent. Il faut convenir que le langage de ces chers Allemands n'eſt pas délicat. J'aime déja cette Nation, nous ne la connoiſſons point à Paris; c'eſt ſa langue ſeule qui lui a valu de notre part l'épithete de groſſiere. Elle eſt bonne, elle eſt franche, & nous avons déguiſé ces qualités par une imputation mal-fondée *. Je l'aurois peut-être adoptée en d'autres circonſtances; mais l'amour diſpoſe à l'indulgence. Il n'admet que des ſentimens doux. Je lui devrai mon bonheur & ma vertu. Que ceux qui le maudiſſent le connoiſſent mal! Je le ſoutiens, on ne ſauroit être à-la-fois amoureux & méchant; le vice peut s'allier avec le délire des ſens que l'on prend pour l'amour, mais non avec l'amour même, ou du moins avec celui qu'inſpire mon Hortenſe. Oui, je ſerai bon, honnête, compatiſſant, j'échapperai aux écueils de la jeuneſſe, je ſerai raiſonnable avant l'âge & ce ſera votre ouvrage.

* A ce que dit M. de Luzigny, on peut ajouter que les progrès des Allemands dans la littérature, promettent les plus heureux ſuccès.

## LETTRE XXXII.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 14 Juillet.

MADAME,

Monſieur votre fils vient de faire une démarche bien intéreſſante: c'eſt ſon entrée dans la carriere de l'honneur. Il a peine, dans ces premiers momens, à vaincre ſa timidité; mais elle eſt une ſuite naturelle de ſon aptitude à la réflexion, & je la regarde comme un garant de ſa réuſſite. J'ai vu bien des jeunes gens attacher moins d'importance à leur début & n'être pas long-tems à s'en repentir. Dans la maiſon paternelle un enfant profite de l'opulence, du rang, du mérite de ſes parens. Sans qu'il ait des titres perſonnels à l'eſtime & à l'amitié, on lui en accorde les témoignages. Arrive le moment où il faut qu'il les mérite lui-même. Il n'avoit pas juſques-là ſenti la néceſſité de faire des efforts pour plaire à ceux qui l'entourent, il ſe doutoit à peine des ſacrifices ſans leſquels la ſociété ne

ſauroit ſubſiſter; il ne s'étoit point familiariſé avec les contrariétés; & voilà le dur apprentiſſage qu'il vient faire dans nos corps. On s'y informe peu de qui il eſt fils, quels ſont ſes titres, quelle eſt ſa fortune. C'eſt peut-être la ſeule circonſtance dans la vie où l'homme, dépouillé des qualités qui lui ſont étrangeres, eſt jugé d'après ce qu'il eſt en lui-même. La hauteur eſt encore plus déplacée qu'ailleurs, dans une ſociété dont l'égalité eſt la baſe, parmi des membres qui revêtus des mêmes habits, courant les mêmes dangers, ont droit aux mêmes honneurs. L'affectation d'opulence ſeroit inſultante pour des militaires parmi leſquels les gens peu aiſés abondent & ne ſont pas les moins honnêtes. Il eſt tout ſimple que dans un état, où l'argent n'a qu'un prix ſubalterne, l'indigence ne rougiſſe point impunément, & ce n'eſt que par beaucoup d'aménité qu'on peut la déſarmer. Voilà deux écueils contre leſquels il ſeroit à craindre que M. votre fils ne vînt heurter, s'il n'étoit déja préparé contr'eux, par l'éducation qu'il a reçue. Pardonnez ma franchiſe, Madame. Je l'ai crue un des moyens de juſtifier votre confiance. M. de Luzigny a dans ſon port,

dans ſa démarche quelque choſe qui annonce d'abord ce qu'il eſt ; j'aimerois bien autant, je vous l'avoue, qu'on ne s'en apperçût qu'à la longue. Une lumiere éclatante éblouit, fatigue la vue quand elle paroît tout-à-coup ; on la ſupporte, elle plaît même quand elle ne ſe montre que par degrés. La fierté ſied à merveille ſous l'uniforme ; elle eſt l'enſeigne du courage ; mais il eſt prudent de la tempérer par un air de douceur qui annonce que nous la réſervons pour les ennemis de l'état. Le jeune Marquis peut mieux qu'un autre faire cet agréable mêlange. La figure vive, animée, ne ſe prête pas moins à rendre les affections douces que les mouvemens les plus vigoureux de ſon ame. Il eſt pétulant. Je me ſuis apperçu qu'un rien le choque. Je l'ai vu déja deux fois ſur le point de ſe piquer d'une raillerie. Il ſe ſeroit peut-être emporté, ſi ma préſence ne lui en eût impoſé. J'attribue cette délicateſſe exceſſive à la contrainte où il eſt encore. Il ſent qu'un débutant eſt expoſé à bien des contrariétés, à bien des plaiſanteries. Je l'ai prévenu que c'étoit ainſi qu'on éprouveroit ſon caractere. Il a trop d'eſprit, pour ne pas ſaiſir les moyens d'abréger cette épreuve ; mais il eſt continuellement

nuellement ſur ſes gardes. Il aime beaucoup mieux qu'on ſuſpecte ſa docilité que ſa valeur ; & dès qu'il eſſuie une raillerie, il ſemble me demander des yeux ſi elle ne paſſe point les bornes que des militaires doivent ſe preſcrire. Cependant, ſi j'ai quelqu'inquiétude ſur ſon compte, je ſuis loin encore d'être alarmé de tout ce que je vois. Quand il ſera plus connu, il ſera plus à ſon aiſe & plus traitable. D'ailleurs s'il y a quelque roideur dans ſon caractere, la bonté s'y fait encore remarquer davantage. La raiſon, la ſenſibilité trouveront toujours le chemin de ſon cœur. Au reſte ſi l'on ſe montroit rebelle à mes inſtances, je ſais deux noms bien chers qui me feront tout obtenir. Je ſuis, &c.

## LETTRE XXXIII.

### *La Marquiſe à M. de* LANSAL.

18 Juillet.

QUE vous m'enchantez par votre franchiſe. Que je croirai aveuglément le bien que vous me direz de mon fils, puiſque vous ne me déguiſez pas ce que vous y appercevez de défectueux. Une choſe m'a-

larme cependant ; c'eſt ſa vivacité. Ah ! Monſieur, modérez-la. C'eſt les larmes aux yeux, qu'une mere vous en conjure. Il n'eſt pas de jour que je ne frémiſſe en me rappellant ce préjugé fatal qui peut me priver d'un fils, qui peut vouer à la déſolation le reſte de mes jours.

Employez, je vous en ſupplie, tout l'aſcendant que vous avez ſur Luzigny & qu'il ſe plaît déja à reconnoître. Je vais de mon côté joindre mes inſtances aux vôtres. Servez-vous avec lui du langage de la raiſon. Il doit être triomphant dans votre bouche. Je me réſerve celui de la tendreſſe. Continuez-lui vos ſoins, Monſieur, je n'ai d'autre prix à vous offrir, que celui d'une vive reconnoiſſance ; mais il vous ſuffira, ou je vous ai mal jugé. Je ſuis, &c.

## LETTRE XXXIV.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

18 Juillet.

Vous me l'avez promis, mon fils ; vous n'oublierez jamais les avis que ma tendreſſe m'a dictés ; & vous écouterez M. de Lanſal avec la même docilité que ſi

votre pere vous parloit par la bouche de cet Officier respectable. Songez, mon ami, que vous n'êtes encore qu'aux premiers élémens de la science du monde. J'ai donné tous mes soins à votre éducation : ils n'ont point été infructueux ; mais fussiez-vous aussi instruit que vos maîtres : combien de connoissances vous restent encore à acquérir ! il s'agit à présent beaucoup moins d'enrichir votre mémoire, que de former votre caractere. Vos moindres mouvemens d'humeur, une parole, un geste, tout peut avoir des suites & quelquefois des suites terribles. L'enfance, la premiere jeunesse même ont des droits à l'indulgence ; mais à l'époque de la vie où vous entrez & sur-tout dans votre état, on ne pardonne plus rien. Mettez-vous dans l'esprit, mon cher enfant, qu'il n'est point de honte à faire le sacrifice de ses opinions. Si vous croyez devoir les défendre, que ce soit toujours avec la plus grande honnêteté. Je me souviens du bel éloge que je vous ai entendu faire de la douceur d'Hortense, travaillez à l'imiter.

N'oubliez jamais, c'est une mere qui vous en conjure, que vous marchez toujours muni d'une arme offensive & qu'un préjugé cruel vous en permet, vous en

ordonne même l'uſage en certaines circonſtances. Ne frémiſſez-vous pas à la ſeule idée des maux dans leſquels votre vivacité pourroit plonger tous ceux qui s'intéreſſent à vous ? La lecture des Ecrivains philoſophes a orné votre eſprit des maximes que je vous remets ſous les yeux ; mais ce n'eſt point aſſez, qu'elles pénétrent juſqu'à votre cœur ; qu'elles ſoient la regle de votre conduite. Dans ces momens où vous vous ſentirez près de les perdre de vue, rappellez-vous l'image d'Hortenſe, rappellez-vous que vous avez une mere.

Je viens de recevoir des nouvelles de votre frere. On eſt toujours content de lui ; mais il ne l'eſt pas de vous. Il vous a écrit & vous ne lui répondez point ! Ah ! c'eſt un crime bien grave. Mettez-vous à ſa place. Vous auriez été enchanté à ſon âge, de recevoir des lettres venant de cent lieues ? Un écolier de Nanterre croit que Strasbourg eſt au bout du monde. Le Commandeur d'Oiſemont me demanda hier de vos nouvelles. Il m'a promis de vous envoyer une lettre de recommandation pour une Dame de ſa connoiſſance.

## LETTRE XXXV.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

29 Juillet.

MADAME,

Vos alarmes ont été pour moi une nouvelle preuve de la ſenſibilité de votre ame; mais il ne faut pas connoître beaucoup M. votre fils pour vous aſſurer qu'elles ne ſont pas fondées. L'objet ſur lequel elles portent, eſt à la vérité bien propre à les excuſer. Nous pardonnons aux femmes, & aux meres ſur-tout, de s'indigner contre un préjugé duquel nous gémiſſons nous-mêmes. Il n'en eſt point de plus cruels, il ſeroit même ridicule, ſi les choſes atroces pouvoient l'être. Tous les braves gens en conviennent au fond de leur cœur; mais nous plions ſous ſon joug, comme ſous celui de la néceſſité. Raſſurez-vous cependant, Madame, les duels deviennent plus rares chaque jour. Autrefois on ſe piquoit de conſerver dans nos Corps ces eſprits brouillons avec leſquels il falloit toujours être ſur la défen-

ſive, & qui ſe faiſoient un jeu cruel de ſoumettre les débutans à des épreuves ſouvent funeſtes. La mode en eſt heureuſement paſſée. Nous ne ſouffrons plus parmi nous ces fléaux qui rendoient ſi épineuſe l'entrée de notre carriere. La véritable bravoure y eſt toujours honorée; mais nous avons proſcrit ces vaines rodomontades qui n'en ſont pas à beaucoup près l'indice certain.

Raſſurez-vous donc, Madame, je vous le répéte, M. votre fils ne vous donnera point les chagrins que votre tendreſſe prévoit en frémiſſant. Il ſera fidele aux loix de l'honneur, j'en ſuis garant; mais il n'en ſera jamais la victime, parce qu'il ſuivra toujours celles de l'honnêteté qu'il a puiſées dans votre ame & qu'il chérit comme tout ce qu'il tient de vous. Je ſuis, &c.

## LETTRE XXXVI.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

De Strasbourg, le 4 Août.

O! ma mere, ouvrez-moi votre ſein. Que j'y trouve encore un aſyle pour la vertu. On n'y croit donc plus dès qu'on

porte l'uniforme ? Ou bien eſt-il du bon ton d'en afficher le dédain ! quelle ſingularité dans les individus qui m'entourent ! leurs cerveaux allient les choſes les plus inconciliables. Une obole injuſtement acquiſe peſeroit à leur conſcience ; ils étouffent ſa voix quand il s'agit de ſéduire l'innocence. Ils ſe laiſſeroient plutôt égorger que de toucher à un dépôt qui leur ſeroit confié, & ils ne reſpectent pas la fille d'un honnête citoyen qui les accueille avec affection. Quelques-uns même ne rougiſſent point d'avouer que la femme de leur meilleur ami ne ſeroit pas en ſûreté auprès d'eux. Quelle morale ! Il me prend quelquefois envie de fuir dans un déſert une ſociété ſi contagieuſe.

Je ſuis, comme vous le penſez, indigné de ces propos, & je ne cache point l'impreſſion qu'ils me cauſent. Eh bien ! ils ne daignent pas ſeulement prendre la choſe au grave. C'eſt avec un ſourire qu'ils paient ce qu'ils appellent ma bonhomie ; ou bien, ils me diſent avec un air d'indulgence inſultant. *Cela ſe formera, c'eſt bien jeune : il a encore la tête pleine de ces principes gothiques qu'on apporte du college.* Il faut toute ma patience pour ſoutenir ces mauvaiſes plaiſanteries. Elle a

été aujourd'hui sur le point de m'échapper. On a parlé de votre sexe. Je n'ose me rappeller les propos indécens dont il a été le sujet. Je me disois tout bas : ils n'ont donc point une mere comme la mienne. Il n'y a donc qu'une Hortense dans le monde ! Que je les plains. Je me suis contenu pour leur dire que le nombre des femmes honnêtes étoit plus considérable qu'ils ne pensoient. Ils m'ont encore objecté ma jeunesse d'un ton railleur. *Il est permis*, m'ont-ils dit, *de croire à 18 ans à leur vertu. Où est la femme assez imprudente pour s'exposer à l'indiscrétion d'un étourdi, qui d'ailleurs ne sent pas tout le prix des faveurs qu'il obtient ! Mais attendez notre âge & vous verrez que les exceptions sont rares, mais bien rares ; à moins toutefois que vous n'alliez faire l'enfant.* Or, ce qu'ils appellent *faire l'enfant*, c'est de ne pas être impudent envers une femme honnête dont la décence impose du respect ; c'est de ne point trahir la confiance d'un galant homme qui a le malheur de ne pas soupçonner la vertu si rare ; c'est de croire qu'il y a encore quelque chose de sacré sur la terre. Je frémis d'indignation quand j'entends faire un pareil abus des termes. Il est encore heureux que ces êtres perver-

tis ſoient inconſéquens dans leurs principes. Sans cela quelle ſûreté y auroit-il contr'eux ? O ! pour moi, je le ſens, ſi j'en venois à ce degré de corruption, je ne répondrois plus de rien.

Mais d'où peuvent donc provenir des idées auſſi fauſſes ! Eſt-ce la ſuite d'une eſpece de ſort attaché à l'habit que nous portons ? car je le vois, il y a des vices, comme des vertus d'état. Ces jeunes militaires raſſemblés au hazard des différentes parties du Royaume, ſont tous braves & généreux. C'eſt l'influence de l'uniforme & de cet eſprit de corps ſi précieux, mais ſouvent ſi funeſte ; oui, ma mere, ſi funeſte. S'il produit mille bons effets, combien de mauvais n'en réſultent-t'ils pas ? C'eſt lui, par exemple, qui cauſe notre dédain pour tout ce qui n'eſt point attaché à notre profeſſion. Vous n'avez pas d'idée des excès qu'entraîne l'eſpoir d'être ſoutenu par ſes compagnons d'armes, ou celui d'échapper aux perquiſitions, par la difficulté d'être reconnu. La qualité de *BOURGEOIS* eſt dans notre bouche l'équivalent des termes les plus injurieux. N'avoir ni cocarde, ni revers, c'eſt n'avoir aucun droit aux premiers devoirs de l'honnêteté. C'eſt être expoſé à des

procédés révoltans & souvent impunis. J'en vis avant-hier une preuve bien frappante. Un jeune homme simplement vétu, conduisoit vers le soir une Demoiselle fort jolie & fort décente. Quelques étourdis de notre Corps accostent lestement ce couple & le voilà l'objet des railleries outrageantes. Ils font l'éloge des charmes de la Demoiselle aux dépens de sa vertu; trouvent l'amant prétendu, peu digne d'une pareille conquête, la lui envient, la lui enlevent de force. Le généreux conducteur défend le dépôt dont il est chargé & attaque l'un des ravisseurs. L'adresse donne à celui-ci de l'avantage sur le jeune inconnu qu'un coup d'épée renverse. On accourt au bruit; on éclaire cette scene sanglante; & l'on voit s'enfuir à travers les flambeaux & les armes une jeune Demoiselle éplorée, s'écriant: *Malheureuse que je suis! ils ont tué mon frere. Que va devenir mon pere.... mon pauvre pere!....* Ce pere est un des premiers Magistrats de la ville. Le jeune homme a été porté chez lui. Ses blessures ne sont heureusement pas dangereuses; & quoique les coupables aient eu le courage de se dénoncer eux-mêmes, ils seront avec justice punis très-sévérement. Quelques personnes les

blâment, mais la plupart les plaignent d'avoir fait une mépriſe ; c'eſt-à-dire que ſi cette Demoiſelle eût été conduite par tout autre que par ſon frere, ils euſſent été excuſables. Le moyen de tenir à des propos qui bleſſent à-la-fois la raiſon & l'humanité ! Si ces trois inſolens avoient porté un habit gris, & le conducteur l'uniforme, Mademoiſelle de *** fût rentrée paiſiblement chez elle, & le repos public n'eût pas été troublé d'une maniere auſſi atroce. Je vous cite ce trait, pour juſtifier à vos yeux mon indignation. On en apprend tous les jours qui ſont moins forts à la vérité, mais qui caractériſent de même le relâchement de nos mœurs, & la funeſte audace que l'uniforme inſpire. Nous ne ſommes dans nos garniſons que pour veiller à la tranquillité des Citoyens, & ſouvent on nous y ſuppoſeroit une deſtination tout-à-fait oppoſée.

## LETTRE XXXVII.

*Le Marquis à* HORTENSE.

4 Août.

QUELS propos révoltans on tient contre un ſexe dont Hortenſe fait partie ! J'en ſuis indigné ; je ſouffrirois plutôt des injures qui me ſeroient perſonnelles, oui, des injures ; car quoique j'aie, à ce que prétend ma mere & même M. de Lanſal, beaucoup d'amour-propre, je vous aime cependant encore plus que moi-même. Eſt-il donc bien vrai que j'en ai tant de ce vilain amour-propre ? Oh ! j'en conviens, ſur-tout depuis l'aveu charmant que j'ai obtenu de vous ; aveu arraché à votre délicateſſe & qui fait palpiter mon cœur toutes les fois que je me le rappelle. L'amour dont il eſt pour moi le gage, fait tout mon bonheur. Il me tient lieu de tous les plaiſirs, il me conſole de toutes les peines. Sans vous, mon adorable Hortenſe, les diſcours des Militaires ſur votre ſexe, me déſeſpéreroient, me feroient prendre mon état en averſion : mais je triomphe ſecrétement en me rappellant

vos vertus. Je ne vous ai pourtant pas encore nommée pour les confondre. Les pervers ne croient à celles d'aucune femme ; ils ne méritent point d'être détrompés : ils sont indignes de vous connoître. Que dis-je, je n'oserois vous nommer ; ils vous envelopperoient dans la proscription générale ; ils rejetteroient mon exception, & je verrois un nom sacré pour moi, l'objet de leurs indécentes railleries. Je ne le souffrirois pas. Je ne veux point exposer ce nom à un outrage, ni moi à une extrémité qui vous affligeroit. Je ne veux m'occuper que de votre bonheur. Charmante tâche, que vous êtes précieuse à mon cœur ! Oui, mon unique amie, puisque ma mere & vous l'ordonnez, je sacrifierai tout à votre repos, jusqu'à mon indignation, quelque fondée qu'elle soit.

## LETTRE XXXVIII.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

6 Août.

MADAME,

Je pourrois, en trahiſſant votre confiance, flatter votre tendreſſe & vous épargner quelques légeres alarmes; mais être vrai, voilà la premiere des loix que je me ſuis preſcrites à votre égard. Je vous parlerai donc ſans déguiſement de M. votre fils, & avec d'autant plus d'aſſurance, que chez lui le bon l'emporte infiniment ſur le mauvais; que le bon tient au fonds de ſon caractere, & le mauvais à la vivacité de ſon âge, aux circonſtances, à l'excès même des qualités que j'admire en lui: ſes principes purs & ſains ſont ſouvent déplacés au milieu du relâchement qui regne parmi nous. La vertu, pour faire impreſſion, a beſoin d'un interprete plus impoſant; il eſt trop jeune encore pour la défendre avec ſuccès; & vous le ſavez, Madame, quelquefois le ridicule qu'on donne à l'avocat retombe ſur la

cauſe. Le Marquis s'irrite de l'impuiſſance de ſes efforts, & ſon dépit reſpectable en lui-même, ne paroît que plaiſant; on ne ſe fait point à un Caton de dix-huit ans, on le regarde comme l'écho fidele de ſon profeſſeur de morale, & une malheureuſe prévention eſt cauſe qu'on n'ajoute pas grande foi à tout ce qui vient du college. Je lui ai fait ſentir l'inconvénient de l'opiniâtreté avec laquelle il ſoutient ſes auſteres maximes; mais il prétend qu'il faut l'attribuer à ſon reſpect pour la vérité, & en effet, Madame, elle eſt ſon idole. En ſa faveur, il pouſſe même la franchiſe à l'excès; mais auſſi cette rare qualité lui vaut des hommages bien flatteurs. Je l'ai déja vu pluſieurs fois pris pour arbitre dans de légers démêlés. Différe-t'on ſur le récit d'un fait, ſon témoignage n'eſt jamais récuſé. C'eſt, ſelon moi, la marque d'eſtime la moins équivoque, & il eſt beau à M. votre fils d'en être venu à ce point en ſi peu de tems.

Je ne vous diſſimulerai cependant pas, Madame, que quelquefois ſon entêtement tint encore plus à la vanité qu'à l'amour du vrai. On voit que, perſuadé de ſa ſupériorité ſur la plupart de ſes camarades, il ſeroit tenté de s'en prévaloir. Il aime

à être écouté, fait un certain choix dans ſes auditeurs, & ſe met rarement en frais pour ceux qui ne pourroient l'apprécier. Ceux qui n'ont rien à lui envier du côté des lumieres & ont par-deſſus lui la maturité, écoutent avec intérêt un jeune-homme ſi précoce, il ne peut être pour eux un rival à redouter; mais ceux dont il excite la jalouſie ſans qu'ils puiſſent eſpérer de réveiller la ſienne, ne ſont pas ſi traitables. Les ignorans ont à l'égard des perſonnes inſtruites une marche aſſez ſinguliere : je la crois la même pour tout ce qui forme un corps dans les différens états; mais elle eſt plus ſaillante parmi les Militaires, où le ſavoir eſt peu commun. Je voudrois que mon aimable pupille la connût. Il régleroit la ſienne en conſéquence.

Un ſujet diſtingué débute-t'il parmi nous, il effarouche les hommes ſans talens; chacun d'eux, loin de prendre part à la gloire d'un de leurs membres, s'iſole pour le juger & ne le regarde que comme un ennemi qui va redoubler l'obſcurité à laquelle il eſt condamné. Ils ſe roidiſſent contre ſes premiers efforts. Il ſemble qu'ils veuillent, en le rabaiſſant à leur niveau, *groſſir pour ſe ſauver le nombre des coupa-*

*bles*. Cependant les yeux s'accoutument peu à peu à cet éclat importun. La perſévérance ſubjugue la jalouſie, & cet individu qu'on n'aimoit pas, devient un membre qui nous honore. L'amour-propre avoit commencé par dénigrer ſon mérite. Ce même amour-propre reproduit ſous une autre forme, finit par l'exalter, par l'exagérer même. On s'attribue une partie de cette gloire qui d'abord nous offuſquoit; il ſemble que ce ſoit un héritage à partager, & qu'on cherche à l'augmenter pour rendre d'autant plus forte la portion de chacun des partageans. Mais ce n'eſt pas l'affaire d'un jour, que de conduire ainſi l'amour-propre d'une extrêmité à l'autre.

Vous ſavez, Madame, combien d'eſprit & de connoiſſances le Chevalier du Thieuloi avoit apporté dans ſon corps. Il y débuta avec un jeune-homme qui ne lui cédoit en rien que du côté de la modeſtie & de l'adreſſe. Celui-ci révolta tout le monde par ſa préſomption. Son mérite étoit d'ailleurs ſi évident, qu'il força l'envie même à le connoître; mais il ne put étouffer la juſte averſion qu'avoient inſpiré ſes manieres hautaines. Le Chevalier du Thieuloi au contraire, finit par réunir ce même degré l'eſtime & l'amitié

de ſes admirateurs. Jamais le moindre étalage de ce qu'il ſavoit; jamais un trait qui pût humilier perſonne. Au ton ſimple dont il parloit de ſes connoiſſances, on les auroit cru communes à tous ſes auditeurs. Il trouvoit le moyen de les conſoler tous, de la ſupériorité qu'ils étoient forcés de reconnoître en lui. Ce vieux Militaire ne ſavoit nous entretenir que de ſes batailles; le Chevalier alloit audevant de ſes récits, les écoutoit avec un air d'intérêt, ſe les faiſoit même répéter, & par quelques momens d'ennui, achetoit ſon amitié. Il ouvroit des yeux étonnés aux termes de vénérie prononcés par un chaſſeur, & paroiſſoit honteux de ſon ignorance; le chaſſeur en s'applaudiſſant, pardonnoit au Chevalier d'être meilleur mathématicien & plus grand politique; enfin, le deſſinateur, le muſicien trouvoient de même en lui un admirateur; lui expliquoient quelques parties de leur art, & le quittoient tout fiers d'avoir endoctriné un ſavant.

Voilà, Madame, le modele que je voudrois que le Marquis eût toujours ſous les yeux. Sa grande jeuneſſe lui fera trouver les jaloux moins traitables. Des procédés doux & honnêtes, marqués au coin de la

modeſtie, peuvent ſeuls les déſarmer. Ce ſont pour ainſi dire des gâteaux de miel qu'il doit jetter dans la gueule de l'envie, pour aſſoupir ce monſtre dont les yeux ſont ſi vigilans, & les dents ſi envenimées; & je vous avouerai qu'il eſt preſque ſur la voie oppoſée. Il ſent un peu trop ſes avantages : c'eſt comme je le remarquois plus haut, un aveu que les ignorans & les oiſifs ſont tout bas en enrageant, mais qu'ils ne peuvent ſouffrir qu'on leur arrache. N'eſt-ce pas aſſez de l'ennui auquel ils ſont voués, ſans y ajouter encore l'humiliation ? J'en connois qui gémiſſent tous les jours, du déſœuvrement auquel une éducation négligée les condamne. En vain dans un accès momentané de zele, veulent-ils réparer le tems perdu. Leurs yeux ſe ferment bientôt ſur le livre qu'ils ont ouvert, ou bien quelque fade roman vient encore augmenter le vuide de leurs idées. Et puis la rencontre de tant de confreres qui promenent dans un café, ou ſur une place leur inutilité, a quelque choſe d'épidémique, dont on a peine à ſe défendre : heureux ceux qui, comme M. votre fils, peuvent échapper à la contagion d'un ſi fatal exemple; ils ſavent à peine le nom de l'ennui & l'inſ-

pirent auſſi peu qu'ils l'éprouvent. Les heures, les jours s'écoulent utilement pour eux, & quand ils le veulent, pour ceux qui les fréquentent. Il vaudroit cependant encore mieux être privé de ces avantages, que de s'en prévaloir, comme on pourroit le craindre de M. de Luzigny. Je le lui ai fait ſentir. Il vous aime trop, Madame, pour ne pas être docile au Mentor que vous lui avez choiſi; mais cette déférence lui coûte; il voudroit ſe conduire comme il raiſonne, c'eſt-à-dire d'après ſes propres lumieres. Peu s'en faut qu'il ne rougiſſe devant ſes camarades d'être encore gouverné, c'eſt une mauvaiſe honte; mais je lui ſuis trop attaché pour ne pas la lui pardonner: je vous ſupplie même de paroître ignorer ce petit grief. Je tâcherai de conſerver au reſſort de l'amitié, aſſez d'activité pour que celui de l'autorité ſoit toujours inutile.

Je ſuis avec reſpect, &c.

# LETTRE XXXIX.

## *La Marquiſe à ſon Fils.*

11 Août.

RIEN de plus intéreſſant pour le cœur d'une mere, que le ton énergique avec lequel vous défendez les intérêts de la vertu. Cependant, convenez que votre tête eſt trop vive, que vous avez trop peu d'expérience pour connoître les bornes où le zele doit s'arrêter, & le zele le plus vrai manque ſon but dès qu'il eſt outré. Au ſtyle de votre lettre, j'ai cru reconnoître celui du *Miſantrope*; il eſt l'expreſſion de ces *haines vigoureuſes* que le vice inſpiroit à Alceſte; mais ſongez qu'un homme tel que le héros de Moliere, ne corrigeroit perſonne. Ses actions prouveroient en vain qu'il eſt paſſionné pour la vertu: ſon humeur intraitable, ſes manieres rebutantes éloigneroient tout le monde.

Jeune amant de la ſageſſe, voulez-vous que je vous indique un modele? C'eſt Socrate. Je viens de relire ſa vie dans M. Rollin; j'en ſuis enchantée. Le Prince des Philoſophes porta les armes pour ſa

patrie; il se distingua même dans cette carriere où l'on est si étonné de voir marcher un sage; & ne croyez pas que ce grave personnage fût déplacé au milieu des camps. Sa présence en imposoit au vice, contenoit la licence; mais il savoit prêter des graces plus décentes à la joie de ces compagnons d'armes; il faisoit par son esprit & sa gaieté, les charmes d'un repas: il étoit de toutes les parties de ses jeunes compatriotes, & dans ces momens de plaisir où le vice a tant de moyens pour vaincre les cœurs les plus honnêtes, Socrate savoit assurer le triomphe de la vertu. Il passa sa vie à instruire ses concitoyens; & jamais il ne prit le ton dogmatique, qui réussit si rarement; je vous ai souvent entendu citer la leçon qu'il fit à Alcibiade énorgueilli de ces richesses. Eh bien! il n'avoit pas d'autre maniere d'instruire; aussi tous ses disciples devinrent ses intimes amis.

Vous êtes trop jeune, mon fils, pour faire des leçons à personne; évitez de disputer, sur-tout avec les gens peu instruits. Il vous seroit trop facile & peu glorieux de les vaincre; & cependant vous auriez de la peine à ne pas tirer vanité de votre victoire. L'exemple est la

ſeule maniere de prêcher qui convienne à votre âge. Pour triompher du vice, il faut que vos diſcours, vos manieres, que tout en vous, force les méchans à regretter de n'être pas vertueux. Je vous rappellerai encore Socrate, pour vous recommander ſa modeſtie & ſon extrême indulgence. *Mettez-vous bien dans l'eſprit* que, de même que les plus vertueux ne ſont pas ſans défauts, de même, auſſi les plus pervers ne ſont jamais abſolument dépourvus de vertus; accoutumez-vous à regarder les gens ſous leur côté favorable; tous les hommes en ont un. Ils ſont en général plus foibles que méchans; & les vicieux doivent plutôt vous inſpirer la pitié que la haine. Mais prenez bien garde que cette pitié ne ſoit point dédaigneuſe, elle ſeroit plus offenſante encore que de graves reproches. Pénétrez-vous de l'amour de l'humanité; c'eſt cet amour ſeul qui fait le véritable ſage, & vous aſpirez toujours à mériter ce beau titre.

J'ai voulu m'élever juſqu'à vous, mon enfant; je vous ai cité Socrate, j'ai pris un ton qui ne m'eſt pas familier : il me va mal ſans doute; mais la tendreſſe ne voit de rôle ni au-deſſus, ni au-deſſous d'elle. Ne montrez cependant point ma

TAYLOR INST. OXFORD

lettre à M. de Lanſal; je redouterois un pareil lecteur. Votre Couſine va vous écrire, & ſa réponſe vous rendra plus ſupportable mon ſermon philoſophique. Adieu, mon fils.

Savez-vous que Madame de Montalbin pourroit avoir ſous peu une Abbaye ? Hortenſe vous mandera ſi cette nouvelle ſe confirme ; elle vous parlera ſûrement auſſi de la jeune Demoiſelle dont vous nous rapportez la triſte aventure. Votre récit lui a fait verſer bien des larmes.

## LETTRE XL.

*Le Marquis à ſa Mere.*

Le 8 Septembre.

OH ! ma mere, quel tableau ! qu'il m'a inſpiré d'horreur ? Comment eſt-il poſſible que l'homme ſoit aſſez ennemi de lui-même pour faire du plaiſir un inſtrument de ſon malheur ?

Je me promenois hier au ſoir avec M. de Lanſal. Nous paſſions devant un de ces rendez-vous où la cupidité établit ſon champ de bataille, où le hazard peut en un inſtant renverſer ou doubler la fortune d'un

d'un jeune insensé. M. de Lansal me dit, montons, mon ami, je veux vous faire jouir de ce spectacle; il vous intéressera. Je ne savois ce qu'il avoit en vue. Je monte avec lui. Que vois-je? Une cinquantaine de malheureux rangés autour d'une table de jeu, dans le plus grand désordre. J'eus de la peine à reconnoître quelques-uns de mes camarades, tant la passion les avoit défigurés. Je fus tout interdit de remarquer un air féroce à l'un d'eux, dont la figure est naturellement douce, & je n'osai l'aborder quoique je fois lié avec lui. C'est le Baron de Flincourt, recommandé comme moi à M. de Lansal. Ce jeune homme, qui à d'excellentes qualités, joint la funeste passion du jeu, ne s'attendoit pas à nous rencontrer dans un tel lieu; aussi en fut-il tout interdit, & se hâta de sortir dès qu'il nous eut apperçut. En quelle société il se trouvoit! L'avidité se peignoit sur tous les visages. Les uns y joignoient l'expression de la rage. Les autres le sourire de la cruauté. Pâles & tremblans, ils tenoient leurs regards attachés sur les cartes qui alloient décider de leur sort. Le moment où il s'expliquoit, étoit celui d'une explosion générale. Ici des blasphêmes à faire frémir.

Là le déſeſpoir muet, ne s'exprimant que par des contorſions de forcenés. L'urbanité françoiſe diſparoiſſoit devant l'avidité qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La table retentiſſoit des coups redoublés des perdans. Le plancher étoit jonché de cartes déchirées. A chaque inſtant je voyois deux adverſaires prêts d'aller s'égorger. Une diſpute s'éleva entre deux intimes amis, on eut beaucoup de peine à les ſéparer. „ Funeſte paſſion, dis-„ je à M. de Lanſal, qui anéantit tous „ les autres ſentimens. Quoi, mon ami! „ ſi j'en étois poſſédé. Je pourrois donc „ oublier ma mere & mon Hortenſe „. —Un regard plein de la plus touchante expreſſion fut ſa réponſe. „ Je pourrois „ donc déchirer leurs cœurs ſenſibles en „ expoſant ici ma fortune & peut-être „ ma vie „. Je n'en répondrois pas, me dit-il, en me ſerrant affectueuſement la main. —Nous faiſions nos réflexions ſur les fatales ſuites du jeu, quand nous vîmes approcher un homme d'environ trente ans, dont l'air ſerein annonçoit le calme des paſſions & le contentement de l'ame. Il s'étoit apperçu à mon maintien que la ſeule curioſité m'avoit amené. „ Vous „ voyez, Monſieur, en s'adreſſant à moi,

„ un tableau nouveau. Quelle impreſſion
„ produit-il ſur vous? Je gagerois que
„ c'en eſt une d'horreur. Ah! vous avez
„ raiſon; un joueur eſt bien fait pour
„ l'inſpirer. Avec une ame, comme vous
„ paroiſſez en avoir une, on y joint le
„ ſentiment de la pitié, il ne le mérite
„ pas moins. Tôt ou tard victime de ſon
„ aveugle fureur, qu'il paie bien cher
„ les profits précaires auxquels il ſacrifie
„ ſa ſanté & ſon repos! figurez-vous,
„ Monſieur, l'homme le plus fortuné &
„ donnez-lui la paſſion du jeu; voilà
„ toutes ſes jouiſſances empoiſonnées.
„ Elle prendra tous ſes momens. Elle
„ remplira ſon cœur tout entier. Il ou-
„ bliera ſa femme, ſes enfans, ſes amis.
„ Sa probité même déviendra ſuſpecte &
„ chancelante. Il eſt ſi rare de concilier
„ ce fatal penchant avec la délicateſſe.
„ Ah! Monſieur, que ce dont vous êtes
„ témoin aujourd'hui, pour la premiere
„ fois, puiſſe à jamais vous en préſer-
„ ver „. A ces mots il nous quitta en nous laiſſant de ſa ſageſſe l'idée la plus favorable... Mais quel fut mon étonnement de le voir quelques momens après, figurer parmi ces inſenſés dont il venoit de plaindre ſi énergiquement la deſtinée.

Son visage qui nous avoit paru si calme, se prêta bientôt à toutes les expressions de la fureur. En moins d'une heure il perdit trois ou quatre cens louis, & en s'en allant, la rage dans le cœur, il passa près de nous sans nous appercevoir. Nous nous retirâmes bientôt M. de Lansal & moi, en gémissant sur l'inconséquence des hommes dont nous venions de voir un si terrible exemple. Quelle leçon! .... Présenter la morale comme le fait M. de Lansal, c'est lui ôter sa sécheresse, & assurer son succès. Cette maniere d'instruire est digne du sage que vous me proposez pour modele dans votre derniere lettre.

Ce tableau sera long-tems présent à mon esprit. Que ma mere, qu'Hortense ne redoutent donc pas en moi la funeste passion du jeu. La seule idée des alarmes qu'elle leur causeroit me fait frémir. Je voyois l'autre jour Beverley *. J'essayai de supposer Hortense à la place de sa femme. Ah! mon cœur ne put soutenir long-tems cette cruelle supposition. Je suis avec respect, &c.

* Tragédie de M. Saurain.

## LETTRE XLI.

*La Marquiſe à M. de* LANSAL.

26 Septembre.

QUE j'ai de graces à vous rendre, Monſieur! Ah! je le vois, mon cœur tout ſenſible qu'il eſt, ne pourra éprouver aſſez de reconnoiſſance pour payer les bontés que vous avez pour mon fils. Non, vous n'avez pas trompé la confiance de votre ami mourant & vous rempliſſez la mienne au-delà de ce que j'oſois eſpérer. Que Luzigny eſt heureux!

Il ſent vivement, Monſieur, les dangers que vous m'avez ſi bien dépeints: & à la maniere dont il m'en parle, je me flatte qu'il les évitera. Il paroît que juſqu'ici le ſouvenir d'Hortenſe conſerve tout ſon pouvoir ſur lui. Tant mieux, tant mieux! Qu'une paſſion honnête maîtriſe ce cœur ſi prompt à s'enflammer, & je n'aurai point à craindre pour les mœurs de ce cher enfant. C'eſt un âge ſi difficile à paſſer que celui où il eſt! qu'il me tarde de l'en voir ſortir! qu'il me tarde de le voir uni à l'aimable perſonne dont il a fait

choix! Mais il faut attendre quelques années avant de ſerrer ces nœuds. Je ne me diſſimule même pas, que dans quatre ou cinq ans il ſera encore bien jeune. J'entends dire à tout le monde, que les militaires ne doivent ſe marier que très-tard, ou renoncer au ſervice. On veut que leur zele diminue dès qu'ils ont pris le nom d'époux. Un Colonel me diſoit hier, que quand un Officier ſe marioit, il le regardoit comme perdu pour l'état militaire; qu'en tems de guerre, il comptoit beaucoup moins ſur la valeur d'un pere de famille, que ſur celle d'un être iſolé dont la mort ne doit faire le malheur de perſonne. Penſez-vous de même, Monſieur? Ce Colonel ne m'a pas paru un oracle dans pluſieurs points qu'on diſcuta devant lui. En ſeroit-il un dans celui-ci? J'attends de votre amitié, que vous réſoudrez cette queſtion, avec l'énergique franchiſe que j'aime tant en vous.

Je retombe encore dans mon défaut ordinaire. Je ne vous parle que de mon fils & j'oublie de vous mander que l'on vous attendoit cette automne à Dr.... L'Abbé de Réville me l'écrivoit derniérement. L'eſpérance de Madame de Sainte-Alme ſera trompée, puiſque vous n'aurez

pas de ſémeſtre. Il m'a auſſi appris que celui de vos neveux que l'on deſtinoit à l'état Eccléſiaſtique a obtenu un canonicat à Sens. Voilà le ſujet d'un compliment. Mais, Monſieur, quand vous en ferai-je donc qui vous ſoient perſonnels! Je dînai hier avec quelqu'un qui a bien le même deſir, & qui, plus heureux que moi, vient d'avoir l'occaſion de vous appuyer de ſon crédit.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XLII.

### *Réponſe à la précédente.*

Le 1er. Octobre.

MADAME,

On reconnoît une bonne mere juſques dans ſes erreurs. Votre derniere lettre en contient une; mais la ſource dont elle part ne vous excuſe pas ſeulement, elle vous fait honneur; oui, Madame, livrez-vous ſans larmes au plaiſir ſi naturel de voir M. votre fils uniſſant ſon ſort à celui d'une femme honnête. Son ame eſt vive & ſenſible. On en auroit tout à craindre, ſi elle ref-

toit abandonnée à elle-même & ſans frein. Qu'elle en trouve un, dans l'amour délicat que lui inſpire une jeune compagne digne en même tems de ſon eſtime. Qu'il s'uniſſe à elle ſans s'effrayer des inconvéniens que votre tendreſſe redoute.

Il regne parmi les militaires un préjugé que j'ai ſouvent combattu, avec d'autant plus d'impartialité, qu'à en juger par les apparences, j'y étois moi-même aſſervi. On regarde l'engagement du mariage comme étouffant l'honnête ambition qui doit animer un gentilhomme. On le croit plus propre à refroidir qu'à réchauffer la valeur. Mais quoi, la perſpective de faire participer à ma gloire une femme adorée & les tendres fruits de notre amour, n'eſt-elle pas un nouvel aiguillon pour la gloire & pour le courage? Quoi? végétant célibataire, dans la triſte certitude qu'avec moi s'éteindront & mon nom & la trace de mon exiſtence, je vole aux combats, je cueille des lauriers aux dépens de mon ſang, & je n'aurai plus cette noble ardeur quand je ſongerai que ces lauriers ombrageront le berceau de mes enfans; qu'un jour ils pourront faire valoir les titres que je leur achete par le ſacrifice de ma vie! Mais, m'objecteront vos froids calculateurs, le

courage ne doit-il pas chanceler, quand le jour d'une bataille, la mort qui vole à vos côtés, vous menace à chaque instant de vous enlever à une femme éplorée, à des enfans en bas âge dont vous êtes le seul appui? Non, sans doute; parce que si cette considération pouvoit un moment glacer mon courage, j'en aurois une toute prête pour le ranimer. Oui, me dirois-je, ils seront à plaindre ceux que je vais abandonner; mais le seroient-ils moins, si je manquois à mon devoir? Et quand un jour ils seront à même d'apprécier l'honneur, hésiteront-ils pour décider lequel vaut le mieux, d'avoir perdu son pere, mourant les armes à la main pour sa patrie, ou de l'avoir conservé déshonoré. D'ailleurs, qu'ai-je tant à craindre pour eux? L'Etat, par les soins d'un Monarque bienfaisant, n'a-t'il pas pourvu à leur subsistance, à leur éducation? En perdant leur véritable pere, ils vont devenir ses fils adoptifs. Mais pourquoi mettre les choses au pis? Si comme je puis m'en flatter, j'échappe aux dangers, si je parviens glorieusement au bout de ma carriere, quel plaisir de former moi-même ces enfans que je destine à suivre mes traces! Car, c'est sur-tout cette espece d'éduca-

tion qui manque rarement son but. J'en apporte en preuve ma propre expérience. Fils d'un pere qui avoit servi quarante ans l'Etat, avec quel transport j'écoutois le récit de ses faits d'armes! Avec quel intérêt il me développoit les élémens de cet art auquel on a particuliérement attaché la gloire, les principes de cet honneur si vanté, dont les Militaires sont à-la-fois les législateurs, les juges, les esclaves & les victimes! Que ses leçons se gravoient profondément dans mon cœur! Que je me promettois bien de les suivre! Dans toute autre bouche que celle d'un pere, peut-être les aurois-je regardées comme de vaines déclamations. Car c'est ainsi que la jeunesse reçoit les exhortations de la sagesse & de l'expérience; mais le sceau de l'autorité paternelle dont elles étoient revêtues, leur donnoit une force à laquelle il m'eût été impossible de résister; la tendresse qui les dictoit en a garanti l'effet, & je puis dire, que si quelque considération est le prix de mes longs services, c'est à elles sur-tout que je la dois. Mes regrets les plus vifs sont de n'avoir pas d'enfans à qui transmettre cet héritage précieux. Ah!! de grace, épargnez-les à Mr. votre fils. C'est au sang des héros à

en perpétuer la race. Qu'il ait un jour cette consolation que les circonstances m'ont refusée, & qu'un mariage tardif ne lui prépare point le chagrin de laisser ses enfans à l'entrée de leur carriere. Donnez-lui, Madame, ce motif de plus, pour travailler à son avancement, à l'augmentation de la gloire de sa famille. Donnez, en un mot, ce frein à ses passions, & ce nouvel aiguillon à son courage.

Je prévois une autre objection, mais elle ne m'effraie pas. Vous marier, me dira-t'on, pour laisser les trois quarts de sa vie votre jeune moitié en proie aux regrets de votre absence & aux dangers de la séduction. D'abord ces regrets sont bien compensés par l'avantage de s'aimer plus long-tems. Une présence trop continue affoiblit le sentiment, amene même le dégoût dans les mariages les mieux assortis. Et quant aux dangers, le libertinage ne les exagére-t'il point, pour ménager un succès à ses vues & une excuse aux victimes qu'il sacrifie ? D'ailleurs, l'inconduite trop ordinaire des Militaires, quoique mariés, ne rend-elle pas encore la vertu plus pénible à leurs compagnes délaissées ? Vous donc, qui suivez à-la-fois les drapeaux de Mars & ceux de l'hyménée, voulez-vous que votre éloignement

n'ôte rien à votre ſécurité; donnez vous-même l'exemple de la fidélité; n'affichez, ni de loin, ni de près, ces maximes qui font ſuſpecter votre reſpect pour des nœuds que vous voulez qu'on révére; vos femmes ne ſe croiront plus en droit de chercher des vengeurs; ceux-ci ſe préſenteront avec moins d'aſſurance, & votre abſence n'aura plus pour vous & pour elles que de médiocres inconvéniens. Ils ſe réduiroient même bientôt à rien, ces inconvéniens, ſi l'on réprimoit le funeſte penchant pour le célibat qui s'étend de plus en plus. Car, comme a dit M. de Monteſquieu, *moins il y a de voleurs, & moins il y a de vols.* Je ne répondrois pas toujours du jeune Marquis tant qu'il tiendra ſa place parmi les voleurs: mais je ſerois garant de ſa probité dès qu'il ſera lui-même intéreſſé à ce qu'il n'y en ait plus.

Je pars dans peu de jours, Madame, & j'emmene mon pupile à la campagne d'un de mes amis. C'eſt plus par tendreſſe que par prudence, que je n'ai pu me réſoudre à l'abandonner.

## LETTRE XLIII.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

De Flincourt en Lorraine, le 12 Octobre.

Je me crois depuis huit jours à Clerfontaine, mais à Clerfontaine animé par la préſence des maîtres les plus reſpectables & les plus bienfaiſans, il ne tiendroit qu'à vous d'y tranſporter les ſcenes charmantes dont je ſuis témoin; quelle agréable diverſion à l'ennui des villes! Comme je vois approcher avec chagrin le terme fixé à notre abſence! Ici, je reſpire en liberté, point de ſurveillans qui gênent ou critiquent mes démarches; point d'originaux décorés qui exigent des hommages. Ah! que j'ai d'obligations à M. de Lanſal de m'avoir fait connoître ce ſéjour!

Nous y arrivâmes Vendredi dernier, avec le fils de nos Hôtes, ce jeune Baron de Flincourt dont je vous ai déja parlé quelquefois. Le pere, vieux Militaire en qui la vie guerriere & celle des champs, n'ont rien laiſſé de leur rudeſſe, nous attendoit & vint à notre rencontre avec ſa femme & ſes deux filles. Dès que ſon fils les apperçut, il s'élança hors de la

voiture, & le voilà dans leurs bras. Oh! ma mere, qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimé ainſi; je le ſais par expérience. Quel empreſſement ingénu dans toute cette famille! Eh bien! ce n'eſt, je crois, qu'à la campagne qu'on éprouve, qu'on exprime ſi naïvement les ſentimens de la nature. Que cet enfant chéri reçut de careſſes! On ne pouvoit s'en ſéparer. Le pere, la mere, les deux ſœurs ſe le diſputoient, l'embraſſoient à l'envi, ſans rien prononcer dans ces phraſes entrecoupées qui peignent ſi bien le trouble délicieux de l'ame; j'en fus attendri juſqu'aux larmes.

Je ne pouvois me laſſer d'admirer l'air vénérable du vieux Baron, que la joie ſembloit rajeunir. Meſdemoiſelles de Flincourt me rappellerent ma ſœur & Hortenſe; leur âge eſt le même, & ſans doute Mademoiſelle de Saint-Juſt & Julie* ſe ſeroient tendrement aimées. Nous prîmes tous les ſept la route du Château; le jeune Baron marchoit entre ſes ſœurs, & leur donnoit le bras. Elles n'ont point cette démarche compoſée qu'on acquiert à la ville: mais de la légéreté, des graces;

* C'étoit le nom de la ſœur de M. de Luzigny, elle mourut au ſortir de la premiere jeuneſſe, & fut toujours vivement regrettée par ſon frere.

point de recherche dans leur parure ; mais cette élégance naturelle aux femmes, à laquelle l'art ne sauroit suppléer. Leur teint a le coloris vif de la santé, un peu bruni par le soleil, on remarque en elles un agréable mêlange de la délicateſſe de leur ſexe, & de la vigueur du nôtre. Elles s'aiment de bonne-foi, ſans rivalité, ſans paroître ſoupçonner que quelques agrémens de plus, ou de moins, puiſſent éveiller la jalouſie. Elles s'entendent ſur-tout à merveille dans leur amitié pour leur frere. Qu'il eſt heureux, me diſois-je tout bas ; & ma pauvre Julie a eu un ſoupir ! Pendant que mon jeune camarade répondoit à mille queſtions, on s'occupoit de lui ſans qu'il s'en apperçût. Chaque ſœur lui préſenta un petit ouvrage travaillé de leurs propres mains : l'ainée un nœud d'épée, la cadette une jolie bourſe. — Vous voyez, mon bon ami, que nous ſongeons à vous. Flincourt, de ſon côté, ne les avoit pas oubliées. Il leur apportoit quelques curioſités de Strasbourg, & fut très-piqué d'avoir été prévenu. Deux tendres baiſers en furent le prix ou la punition ; il leur en laiſſa le choix, & leurs bons parens ſouriojent les larmes aux yeux.

Cependant nous approchions du Château. On questionna M. de Lansal sur son pupile. Il répondit avec la franchise que vous lui connoissez, elle étoit à-peu-près sans conséquence. Le jeune Baron a tant de bonnes qualités ! Doux, humain, plein d'esprit & de délicatesse ; il seroit parfait, sans la cruelle passion du jeu qui le tourmente, ainsi que ceux qui lui sont attachés. M. de Lansal ne dissimula point ce grief, qui malheureusement n'étoit pas nouveau..... Pouvoit-on gronder dans un pareil moment ! On lui fit donc quelques reproches, mais des reproches si tendres, que des éloges eussent été moins flatteurs. Ils eurent leur effet. Flincourt se proposa de renoncer à ce funeste penchant. Il le promit à son pere, à sa mere, à ses sœurs sur-tout, qui l'en conjuroient, en pressant chacune de ses mains contre leur cœur : il nous le promit à tous, & cela d'un air si pénétré, d'un ton si persuasif, qu'il se corrigera certainement, ou jamais joueur ne s'est corrigé.

Nous arrivâmes enfin au Château, qui n'a rien de magnifique. Il est meublé avec goût, mais avec simplicité. Que ces dignes hôtes sont aimés de leurs payſans ! Ils vinrent en foule visiter le jeune Baron,

abſent depuis dix-huit mois; c'étoit un plaiſir de les voir balancés entre l'envie de s'en approcher, & la crainte de ſalir l'appartement en y entrant. Ils ſe preſſoient à la porte, les derniers s'élevoient ſur la pointe des pieds, tous marquoient le plus grand deſir d'avancer : on leva leurs petits ſcrupules; ils entrerent, & leur futur Seigneur répondit à leurs marques d'amitié de la meilleure grace du monde. Comme il eſt beau, notre jeune Monſieur; diſoient entr'elles les femmes! Comme il agrandi, diſoient les garçons! mais tous, hommes & femmes, jeunes & vieux, ſembloient dire de concert, comme il eſt aimable! Cette ſcene intéreſſante me rappella ma premiere apparition à Clerfontaine. Les Payſans de Flincourt valent bien les nôtres. Ils ſeroient par-tout les mêmes, ſi tous les Seigneurs reſſembloient au leur. Il a avec les ſiens une honnête familiarité, non celle qui, dit-on, *engendre le mépris*; mais celle qui appelle l'amitié & la confiance. Auſſi, quel empreſſement ils témoignent à le ſervir; ils n'attendent pas ſes demandes, ils les devinent; il eſt le juge de leurs petits débats, prévient bien des procès, & paie leurs ſoins par des marques d'intérêt que leur ſimplicité ne les empêche point d'apprécier. Je

fus témoin hier d'un ſpectacle qui vaut tous ceux des grandes villes. Voici quel en étoit le ſujet.

Quand la moiſſon & les vendanges ſont finies, le Baron de Flincourt donne une petite fête à ſes laboureurs & à ſes vignerons. C'eſt pour cette fête qu'il attendoit ſon fils. Il y a dans l'avant-cour du Château, des ormeaux à l'ombre deſquels on dreſſe une tente; c'eſt celle qui ſervit autrefois au vieux Baron pour un uſage bien différent. On y donna un grand dîner. Nous y trouvâmes place tous les ſept au milieu de ces bons villageois; & notre Hôte préſuma aſſez bien du cœur de M. de Lanſal & du mien, pour ne pas s'excuſer de nous avoir aſſociés à de pareils convives. Le repas fut abondant, mais ſimple. Après un peu d'embarras nos commençaux y firent honneur, avec cet appétit qui eſt la récompenſe du travail & qu'on ne connoît guere au milieu de l'abondance & de l'oiſiveté. Au deſſert on apporta une taſſe d'argent, le Seigneur y but à la ſanté du Roi, & puis en fit préſent à celui des villageois que ſes confreres reconnurent pour avoir donné cette année le plus de ſoins à la culture. Il partagea enſuite une certaine ſomme entre les deux qui avoient fait les plus mauvaiſes récoltes ſans

qu'il y eût de leur faute. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt doux, ô ! ma mere, de faire un tel emploi de ſon ſuperflu ! Ces trois payſans, les larmes aux yeux, ſe réunirent pour nous porter la ſanté de leur bienfaiteur. Elle fut reçue des autres avec un air d'intérêt qui n'étoit pas ſuſpect & qui nous attendrit tous. Le jeune Flincourt ne fut point oublié, ſon nom excita une acclamation univerſelle. Que l'expreſſion naïve de leur joieme parut préférable aux hommages d'une civilité étudiée !

Après le dîner on vit arriver les jeunes filles & les garçons du village. On deſſert, la tente diſparoît, & l'on entend le ſon des muſettes. Le fils du Baron ouvrit ce bal champêtre, que la gaieté ſoûtint long-tems. Il ſe fit enſuite apporter des rubans & des colliers, des bagues & autres petits meubles qui peuvent convenir aux filles. Le gros lot étoit une jolie piece d'indienne. Les billets ſont diſtribués aux garçons ; & c'eſt à la fille qui lui plaît le plus, que chacun des gagnans doit faire hommage de ſon lot. C'étoit un plaiſir de voir leur empreſſement, leur inquiétude pendant ce tirage. Que de vœux formés ! que de regards portés vers celles qui en étoient l'objet : ſi le gros

lot tomboit à Lucas, disoit Babet, je sais bien qui l'auroit. Et moi aussi, si c'étoit Pierrot, lui répondoit Hélene. Le sort ne l'adjugea ni à Lucas, ni à Pierrot; mais à un gros garçon de bonne mine qui m'avoit encore paru plus intrigué que les autres. Il parcourut d'un œil inquiet tout le grouppe des jeunes filles & n'y trouvoit pas Lucette; son embarras excita les éclats de ses camarades, & nous amusa beaucoup. Au défaut de Lucette quelle sera l'heureuse? se disoient-ils entr'eux; & les rivales de Lucette sourioient & baissoient les yeux, de peur de rencontrer les siens. Arrive enfin Lucette, son amant perce la foule, vole à sa rencontre, & le gros lot est à ses pieds. Lucette rougit, l'accepte & de nouveaux éclats augmentent son trouble & son triomphe. Ensuite le jeune Baron alla la prendre par la main, lui mit sur la tête un chapeau couronné de fleurs, & dansa avec elle. Ce fut la clôture de cette petite fête. Tant qu'elle dura, les payfans plus âgés, cantonnés dans un coin de la cour, se livroient à une gaieté moins folâtre : ils buvoient, supputoient le produit des métairies voisines, prévoyoient la cherté des grains pour l'année suivante & sur-tout, louoient

leur bon Seigneur, quoiqu'il ne fût pas à portée de les entendre. Juſqu'ici M. de Flincourt s'étoit toujours réſervé le plaiſir de préſider à cette cérémonie. Il le céde actuellement à ſon fils. Il ne veut point que l'amitié de ſes villageois ſoit ſéparée de l'héritage qu'il doit lui laiſſer un jour. Qu'il eſt loin de reſſembler à ces vieillards chagrins qui voient avec humeur leurs ſucceſſeurs dans leurs enfans. Ah! ce ſont de tels peres qu'on tremble de remplacer!

M. de Lanſal vous préſente ſes reſpects, il vient me chercher; voici l'heure de la promenade, nous y allons avec Madame de Flincourt & ſes aimables filles. Après-demain je pars pour Strasbourg; ce n'eſt qu'à mon retour dans cette ville que je pourrai finir ma lettre.

*De Strasbourg, le 14 Octobre.*

Nous ſommes revenus ici, depuis hier. Que nous avons eu de regrets en quittant nos reſpectables Hôtes! Il les ont bien partagés. La veille de notre départ, ils étoient inconſolables : nous venir voir pour dix jours! diſoient les Demoiſelles de Flincourt à leur frere en ſoupirant. Quoi le terme a-t'il donc été bien fixé! Si vous demandiez une prolongation!

Mais Monſieur de Lanſal leur ôta toute eſpoir en alléguant des ordres poſitifs; il fallut ſe réſigner. Les adieux furent des plus attendriſſans. Le pere & la mere du jeune Baron vouloient en vain cacher leurs larmes. On lui fit renouveller ſa promeſſe de ne plus jouer. Vous manque-t'il quelque choſe, mon ami, dites-nous le? nous ſommes prêts à faire tous les ſacrifices pour qu'il ne vous reſte rien à deſirer; attendez-vous du jeu des reſſources plus ſûres! on ſupplia enſuite M. de Lanſal de lui rappeller quelquefois ſes engagemens. Nous vous recommandons, Monſieur, lui diſoient Meſdemoiſelles de Flincourt, nous vous recommandons ce frere chéri. Ce n'eſt pas que nous craignions la diminution de notre fortune; elle eſt toute à lui, il le ſait bien; mais qu'il ſonge à un pere & à une mere dont ſon inconduite pourroit abréger les jours. Et puis s'adreſſant à leur frere; — mais tu ne joueras plus, tu nous l'a promis, nous comptons ſur ta parole. Ecoute, quand tu te ſentiras prêt à oublier tes promeſſes, penſe à tes ſœurs; va leur écrire, nous y gagnerons; & ſi tu nous aimes un peu, tu n'y perdras pas. Il eût fallu avoir un cœur de roche pour réſiſter à de pareilles inſtances; & le jeune Baron

eſt ſi ſenſible! O non, il ne jouera plus. J'en ſerois garant.

Nous ſommes enfin partis tous les trois fort émus. Ce dont j'ai été témoin a fait ſur moi une impreſſion délicieuſe qui durera long-tems. Il faut qu'un jour Hortenſe & moi ſoyons chéris à Clerfontaine, comme les Seigneurs de Flincourt le ſont chez eux. J'ai pour cela des projets que ſon cœur ne contredira certainement point.

## LETTRE XLIV.

### *Hortense au Marquis.*

17 Octobre.

Nous ſommes, Monſieur, dans les embarras d'un prochain départ; nous allons paſſer quelque tems à Limeuil: ma tante me charge de répondre à vos deux lettres. Ce que vous nous dites du jeu la fait frémir, ainſi que moi; & vos réflexions rendent inutiles celles que ſa tendreſſe pourroit lui dicter à ce ſujet. Je ne conçois pas comment on s'abandonne à une telle paſſion: elle doit donner tant de chagrin! & ſes jouiſſances, outre qu'elles ſont rares, ne doivent jamais être pu-

res. Je ſuppoſe qu'on faſſe des gains conſidérables, peut-on, ſans remords, ſe voir enrichi aux dépens de pluſieurs malheureux qu'on a, peut-être, réduits au déſeſpoir.

Le détail de votre fête champêtre nous a fort intéreſſées. Nous avions d'abord conçu le projet d'en établir une pareille cette année à Limeuil; mais Madame votre mere veut attendre que vous y ſoyez. Elle dit que ce ſeroit vous priver d'un trop grand plaiſir, & je le crois auſſi.

Vous avez bien raiſon d'envier le ſort de Meſſieurs de Flincourt, être aimé & ſur-tout mériter de l'être, eſt-il un ſort plus heureux! Votre jeune camarade en a la douce eſpérance. Quel dommage qu'il ne ſe corrigeât pas d'un défaut, qui peut empoiſonner ſes plaiſirs & affliger ſes dignes parens. J'augurois comme vous de ſes proteſtations: mais ma tante, qui a, dit-elle, connu beaucoup de joueurs, prétend qu'on ne doit guere compter ſur toutes celles qu'ils font, que ce malheureux penchant une fois enraciné, l'emporte ſur les motifs les plus preſſans, même dans les plus belles ames. Prenez donc bien garde, mon cher couſin, de vous y livrer. Vous ſavez que vous ne

ſeriez

ſeriez pas le ſeul à en gémir. On aſſure que l'exemple peut le faire naître. Cela doit vous mettre en garde contre la ſociété du jeune Flincourt, quelqu'attrayante qu'elle ſoit d'ailleurs. C'eſt toujours Madame de Luzigny qui parle ; car je ne m'aviſerois pas de vous donner des leçons. Vous connoiſſez les droits que vous avez à l'amitié de votre couſine.

HORTENSE DE SAINT-JUST.

## LETTRE XLV.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

De Limeuil, le 19 Octobre.

JE me rends, comme vous voyez, mon fils, plus tard cette année à la campagne qu'à mon ordinaire ; je n'en ſuis pas fâchée, il ne reſte plus dans le voiſinage que très-peu de perſonnes de ma ſociété. Je fus hier à T*** chez Madame la Préſidente de*** : j'eſpérois y rencontrer un Officier de votre Corps que l'on m'aſſuroit y être, vous m'avez déja parlé de lui, à ce que je crois, on le nomme le Chevalier de Verſol. Mon eſpérance fut trompée, il en étoit reparti la veille. Je le ver-

rai à mon retour à Paris, du moins la Préſidente a promis de me l'amener.

Nous dînâmes avec le fils du Marquis de ***, que des dettes contractées au jeu forcent de quitter le ſervice. Cet Officier me rappella le Baron de Flincourt, & je vous aſſure que ce ſouvenir fut des plus douloureux. Vous m'avez infiniment intéreſſée pour toute ſa famille, & je voudrois bien me perſuader qu'un joueur peut ſe corriger : hélas ! j'ai tant d'exemples contraires, que je ne ſuis point tranquille ſur le compte de cet aimable, mais infortuné jeune-homme. Que je le plains !.... Je plains encore plus ſes reſpectables parens. Mon Dieu ! mon ami, craignez de vous lier trop intimement avec ce Monſieur de Flincourt !

En revenant ici, je fus témoin de la ſcene la plus attendriſſante. A l'entrée du village de Limeuil nous trouvâmes un grand concours de peuple raſſemblé auprès de la maiſon du bon Fribourg, cet ancien invalide dont, ſans doute, vous vous ſouvenez encore. L'honnête vieillard ſerroit d'une main contre ſa poitrine un homme d'une quarantaine d'années, & de l'autre tenoit un parchemin qu'il montroit au peuple dont il étoit entouré. Oui,

mes amis, leur disoit-il, le voilà, ce cher fils, l'unique appui de ma vieillesse. C'est le seul des quatre garçons que j'ai élevés qui ne soit pas mort pour son Roi ; mais il l'a servi avec honneur comme ses freres, comme moi. Vous voyez, ajoutoit-il en leur montrant son brevet de vétérance, vous voyez le glorieux témoignage de sa bonne conduite & de sa bravoure ; puis regardant la médaille dont l'habit de son fils étoit décoré : ah ! que n'ai-je pu servir assez long-tems pour mériter une si belle récompense : & les levres se colloient sur cette médaille respectable. O ! mon fils, poursuivoit-il d'une voix étouffée, mon cher fils, Dieu me l'a conservé, qu'il en soit mille fois béni ! je mourrai content à cette heure ; mon fils m'est rendu.

Hortense, aussi vivement attendrie que moi, avoit reconnu sur le corps de ce Cavalier l'uniforme de votre Régiment ; ce fut un nouveau motif pour nous engager à descendre de voiture ; je ne puis vous exprimer avec quel transport le bon vieillard nous accueillit. Il ne put suffire à sa joie, quand il fut que vous étiez dans le même Régiment que son fils. Je vous assure qu'il m'épargna bien la peine de faire à ce dernier toutes les questions que je

me proposois de lui faire. *Eh bien ! M. de Luzigny aime-t'il le service autant que feu M. le Marquis ? Est-il bon pour ses soldats comme l'étoit son pere ?...* Et mille autres demandes répétées coup-sur-coup.

Pendant ce tems, celle de ses filles chez qui il demeure, avoit préparé une petite collation ; il fallut pour ne pas fâcher ces honnêtes gens, accepter quelques fruits & sur-tout une corbeille de belles poires que le vieillard voulut lui-même placer dans notre voiture. C'est la dépouille d'un de nos meilleurs arbres de son verger, d'un arbre qu'il a hanté ; comment refuser un tel présent ! je vous assure que je l'ai reçu avec grand plaisir. Son fils m'est venu voir ce matin : le trajet est un peu trop long pour le pere, j'en suis bien fâchée. Je lui envoyai le soir même vingt-cinq bouteilles de vin de Bourgogne, j'espére que ce bon vin & la joie qu'il a ressentie du retour de son fils, prolongeront les jours de ce vertueux citoyen : je m'y intéresse vivement.

Qui n'envieroit le sort de cet homme ! il a rempli avec honneur une carriere pénible & glorieuse, il n'y étoit pas soutenu comme ses chefs, par l'assurance d'un avancement flatteur pour l'amour-propre,

& ſouvent avantageux pour la fortune; poſſeſſeur d'un bien médiocre, mais ſuffiſant à ſes beſoins, il n'a ſongé à l'augmenter, que pour le partager à ſes enfans : aſſez heureux pour avoir ſu ſe défendre de ces paſſions violentes qui accélérent notre deſtruction, & rendent notre exiſtence ſouvent ſi douloureuſe, il jouit d'une vieilleſſe exempte d'infirmités, & attend au ſein d'une famille à laquelle il eſt encore utile, la fin d'une vie ſans reproche. Bon Fribourg, tu mourras doucement, comme les autres s'endorment, lorſque leur journée a été heureuſe.

## LETTRE XLVI.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

Du 1er. Novembre.

QUELLE ſcene vient de s'offrir à mes yeux, ô! ma mere, il eſt deux heures du matin; je ne ſaurois fermer l'œil! ce n'eſt que dans votre ſein que je puis trouver du ſoulagement, je l'ai éprouvé tant de fois! mais par où commencer cet affreux récit!

Vous n'avez, hélas! que trop bien tiré l'horoſcope de mon malheureux cama-

rade le jeune Flincourt. Il y a quatre jours qu'il entra de très-bonne heure dans ma chambre, l'air pâle & défait, les cheveux en désordre, dans l'attitude d'un homme au déseſpoir. Qu'avez-vous, m'écriai-je, en le voyant, qu'avez-vous, mon ami? — Ah! mon cher Luzigny, me dit-il, en ſanglottant, je ſuis le plus infortuné des hommes, & ſur-tout le plus criminel. — Que vous eſt-il donc arrivé? — Ce que je cherchois, mon ami, ce que je méritois, mais ce que mon pere ne méritoit pas. Je ſuis ruiné, ô! nuit fatale! ô! monſtre que je ſuis! Vous connoiſſez mes parens, dites, qu'ont-ils donc fait pour avoir un tel fils? Et il me détaille toutes ſes infortunes; ſon récit étoit interrompu par des cris, par des mouvemens de rage; je crus qu'il alloit devant moi attenter à ſa vie, je le déſarmai... Le malheureux! il avoit perdu dix mille francs argent comptant, & ſoixante mille ſur ſa parole. Ses avides adverſaires l'avoient dépouillé de tous ſes meubles. Sa montre, ſa bague, ſa boſte d'or, ſes chevaux étoient devenus leur proie. Au moment où il parloit, on faiſiſſoit ſa chaiſe de poſte; foibles reſſources pour acquitter ſa dette! Le reſte devoit être payé dans quatre jours,

ſon honneur y étoit engagé. Je lui reprochai doucement de ne s'être pas modéré dès qu'il ſe voyoit dans le malheur. — Ah! c'étoit ce malheur même qui cauſoit mon délire, j'en étois comme enivré; ce n'étoit plus moi, c'étoit un démon qui s'étoit emparé de toutes mes facultés. Le ſouvenir de mon pere & de ma mere, l'image de deux ſœurs chéries, tout étoit impuiſſant, tout m'étoit odieux. — Je le plaignois bien ſincérement, quoiqu'il me parût très-coupable. Il me reſtoit cent louis; je les lui offris, & ma mere m'approuvera ſans doute. Je l'engageai à écrire ſur le champ à ſon pere; il n'en avoit pas le courage. Il alloit, diſoit-il, lui donner le coup de la mort. — Cependant où trouver ailleurs des ſecours? Allons, écrivons.... Si je ne reçois point de réponſe le cinquieme jour, je ſuis abandonné, je ſuis perdu. Il écrit enfin; la lettre part, & ces cinq jours ſe paſſent dans des convulſions horribles. M. de Lanſal & moi l'aſſiſtions, le conſolions. Ce n'étoit pas le moment de lui faire des reproches. Arrive la fin du cinquieme jour, & point de lettres. Son déſeſpoir redouble; mais quoique plus violent, il eſt plus concentré. Ce pauvre Flincourt... Trompé par les

apparences, je le croyois rendu à lui-même. Il demande permiſſion de s'abſenter; il l'obtient, & on le penſe parti pour ſon pays. Le lendemain au ſoir, nous voyons arriver ſon pere & nous avons de la peine à le reconnoître, tant la douleur a changé ſes traits. Il apportoit une grande partie de la ſomme néceſſaire; il venoit retirer ſon fils du ſervice pour le conſerver près de lui, pour lui éviter de nouvelles cataſtrophes. C'étoit la ſeule punition qu'il lui réſervoit. Hélas! vains projets! A peine eut-il mis pied à terre, qu'il court éploré chez M. de Lanſal avec qui j'étois. —Mon fils, qu'eſt-il devenu? Où eſt-il?... Où demeure-t'il? — Votre fils, Monſieur, il eſt parti, vous avez dû le rencontrer, nous ne l'avons pas vu de toute la journée.—Il eſt parti! Ah! Monſieur, il eſt mort. Tenez, liſez. — C'étoit une lettre que le laquais de ſon fils étoit chargé de porter chez lui, & qu'il lui avoit remiſe en route. Elle annonçoit le deſſein formel d'attenter ſur ſes jours. Il faiſoit à ſa mere & à ſes ſœurs les adieux les plus touchans; il les délivroit, diſoit-il, d'un monſtre; il ſe rendoit juſtice. Nous fîmes nos efforts pour calmer le reſpectable Vieillard. Un accès de déſeſpoir a dicté cette lettre à votre

fils, lui disions-nous; un moment de réflexion l'aura fait rentrer en lui-même. Mais le cœur d'un pere ne se console pas ainsi. Il veut aller s'assurer tout de suite si son fils est parti. Menez-moi chez lui, Messieurs, je vous en conjure. Il étoit onze heures, & la nuit étoit obscure. Nous sortons sans vouloir nous faire accompagner, & nous nous rendons à l'appartement du jeune Flincourt. Nous frappons, point de réponse. Il dort sans doute, lui disions-nous; ah! Messieurs, il est mort. — Nous l'appellons à très-haute voix; toujours inutilement. — Vous voyez qu'il n'y est pas. Nous vous disions bien qu'il étoit parti.—Il est mort, nous répétoit ce malheureux pere, avec le cri de la douleur. Nous tentions de le ramener: mais non, il veut pénétrer dans cette Chambre funeste! Il veut, par ses propres yeux, s'assurer de son malheur; la porte est enfoncée.... Figurez-vous, ma mere, trois hommes s'avançant, conduits par une lumiere lugubre qui perce à peine la sombre horreur des ténebres; ils tremblent à chaque pas de fouler un cadavre encore sanglant, & ne portent sur chaque objet leur main qu'en frissonnant... Déja nous avions fait la moitié du tour de la

chambre ſans rien trouver ; nous arrivons près du lit : une table étoit auprès. Je pouſſe quelque choſe avec le pied ; nous approchons la lumiere, c'étoit un piſtolet, & bientôt nous découvrons le jeune Flincourt renverſé dans un fauteuil tout trempé de ſon ſang. Sa tête défigurée étoit penchée ſur ſon ſein. Le plafond étoit couvert de la cervelle que le coup de piſtolet y avoit fait voler. Affreux, déchirant ſpectacle! j'en frémirai long-tems. Je ne vous peindrai pas le déſeſpoir du Baron. C'étoit le meilleur des peres, comme vous êtes la meilleure des meres : vous vous le figurerez. Il ſe jette ſur le corps de ſon fils, l'embraſſe, ne peut s'en détacher. Il voit quelle image pour un pere! la paleur de la mort ſur ces levres où il avoit ſurpris le premier ſourire, le déſeſpoir dans ces traits où il n'avoit encore vu empreintes que la douceur & la tendreſſe. Fils cruel! s'écrioit-il ; fils ingrat! non de m'avoir ruiné, mais de s'être méfié du cœur de ſon pere! Je croyois qu'il m'aimoit : que lui avois-je fait! Les ſanglots étouffoient ſa voix. Nous l'arrachons de cet endroit horrible qui nourriſſoit ſa douleur, & nous l'emportons chez Mr. de Lanſal, où il paſſe la nuit.

mais quelle nuit, grands Dieux! Pour moi, je fuis rentré chez moi, pourſuivi par l'image affreuſe d'un camarade, d'un ami que m'enleve le plus funeſte des événemens. Leçon épouvantable, mais leçon ſalutaire... Flincourt! quel prix il réſervoit à la tendreſſe de ſes parens! Mere infortunée!.... Un pere accablé de vieilleſſe!.... Cruel Flincourt! que deviendront tes ſœurs? elles t'aimoient tant! Ils en mourront tous de douleur.

## LETTRE XLVII.

*La Marquiſe à ſon Fils.*

Le 4 Novembre.

QUELLE lettre je viens de lire, mon ami! Nous avions raſſemblé nos vendangeurs devant le Château. Hortenſe & moi nous prenions part à leur gaieté. Nous arrangions d'avance la fête que nous leur donnerons quand vous viendrez à Limeuil. Tout-à-coup un de mes gens paroît. Il tenoit un paquet. Je l'ouvre. J'y trouve une lettre de Strasbourg. Une lettre de mon couſin, s'écrie Hortenſe; elle arrive

fort à propos pour rendre notre joie complette : il eſt bien aimable d'avoir écrit aujourd'hui. Je décachete avec empreſſement, je lis & bientôt ma ſérénité s'altére : Hortenſe s'en apperçoit. — Ah ! ma tante, il n'eſt donc point de plaiſir pur ? Luzigny !.... Quelle fatale nouvelle vous apprend-il ? Je tremble. — Raſſurez-vous, ma chere amie ; ce n'eſt point ſur lui que je gémis : liſez. Mais on ne lui en laiſſe pas le tems. La danſe ceſſe. On nous entoure ; on partage nos alarmes. Je veux en vain cacher mon trouble ; mes larmes me trahiſſent. J'entends dire autour de moi, il eſt arrivé quelque malheur à ſon fils, il eût fallu voir votre pauvre nourrice, elle ſe déſoloit, elle vous pleuroit déja comme mort. Voilà ce que c'eſt, diſoit-elle en ſanglottant, de l'avoir laiſſé aller à la guerre. Je vous l'avois prédit, vous ne vouliez pas me croire. — Conſolez-vous, ma bonne, il vit, votre cher enfant ſe porte bien. — Eſt-il vrai, Madame ? Ne me trompez-vous point ? Pour achever de la raſſurer, je lui ai montré votre lettre. Mais je n'y pouvois plus tenir. Nous avons laiſſé ces braves gens, nous ſommes rentrées, Hortenſe & moi, pour nous livrer aux réflexions que votre

récit fait naître. C'eſt en effet une terrible leçon, mon cher ami. Elle tient lieu de toutes celles que ma tendreſſe pourroit me dicter; mais qu'il eſt affligeant d'en recevoir de pareilles, de devoir ſon expérience au malheur des autres! que je plains ce pere infortuné!... Je ne vous recommande point de faire paſſer votre dette après toutes celles que ſon fils lui a laiſſées, ce ſeroit mal connoître votre cœur. Je vous envoie cent louis; ils me ſeroient aſſez néceſſaires à Limeuil, où j'ai beaucoup d'ouvrage; mais vous avez fait une bonne action avec votre argent, & quoiqu'elle ait été malheureuſement inutile, je ne puis regretter celui dont je me prive pour vous. C'eſt Hortenſe qui d'abord m'en a donné l'idée. Je lui dois cette juſtice, vous me rendrez, ſans doute, celle de croire qu'elle n'a pas eu grande peine à me la faire adopter. Je vous embraſſe, mon cher fils. Parmi les perſonnes qui me demandent de vos nouvelles avec intérêt, je dois vous nommer le jeune M. de Priville, qui nous écrit quelquefois, & qui doit venir nous voir.

## LETTRE XLVIII.

*La Marquise à Madame de SAINT-JUST.*

De Paris, le 15 Novembre.

JE vous adresse cette lettre à T*** où j'imagine que vous êtes rendue; les vacances sont finies, & les affaires qui vous avoient appellée cet automne au fond du Quercy sont terminées.

Eh bien! Madame, votre procès avance-t'il? je n'y pense pas sans humeur. Car c'est à lui que j'attribue votre silence. J'ai écrit plusieurs fois à M. de Saint-Just. Il est aussi taciturne que vous; & je l'excuse plus volontiers. Sa conduite nous inquiéte un peu, mais ne nous décourage point; Hortense continue à lui donner de nos nouvelles toutes les semaines.

La petite cousine étoit hier au comble de sa joie, Madame de Montalbin vient d'être nommée à l'Abbaye de R... Nous avons été sur le champ lui en faire compliment. La nouvelle Abbesse, sans doute instruite des dispositions actuelles d'Hortense, ne lui parla point de l'accompagner; mais nos saintes meres, tout en l'accablant de questions sur les plaisirs

dont elle jouiſſoit, ſur la vie qu'elle menoit (car la curioſité & la dévotion font ſouvent en ſociété). Nos ſaintes meres répétoient à chaque inſtant; eh! bien, quand viendrez-vous parmi nous? Ah! la chere enfant! Madame de Montalbin va nous l'enlever. Mais c'eſt une petite ingrate : elle oublie qu'elle a été élevée dans cette maiſon, qu'elle l'avoit d'abord choiſie pour ſon aſyle. Les bonnes filles! elles étaloient ainſi leurs droits, ſans ſonger à ceux de ſa mere, ſans ſonger à ceux de mon fils. Hortenſe ne répondoit à tout cela que par des monoſyllabes. Son embarras divertiſſoit infiniment Madame de Montalbin, qui me diſoit à demi-voix : Toutes les promeſſes que faiſoit Mademoiſelle de Saint-Juſt il y a ſix mois, ſont bien oubliées, je crois; & je l'en félicite : quand on a une mere & une tante comme elle, il vaut mieux ſans doute faire leur bonheur, que de venir s'enſevelir dans un cloître; dût-on même être quelque jour Abbeſſe! Mais hélas! ſouvent des parens cruels nous rejettent hors de leur ſein, nous ſacrifient..... Hortenſe eſt bien heureuſe..... Puis elle changea tout-à-coup de converſation. Car il y a dans les Couvens comme ailleurs, des ſecrets de corps qu'on ne révele pas impunément.

Cette pauvre Madame de Montalbin m'intéreſſe chaque jour davantage. Son Abbaye n'eſt qu'à dix lieues de Clerfontaine. J'eſpére que ſi mon fils continue à avoir du goût pour ce Château, j'aurai le plaiſir de la voir quelquefois.

Au reſte, juſqu'ici Luzigny eſt aſſez mécontent de ſon nouvel état. M. de Lanſal le regarde comme ſon fils. Que je lui ai d'obligations! Il eſt inutile de vous dire que toutes les lettres de Luzigny parlent d'Hortenſe. Celles que vous recevez de lui peuvent vous donner une idée de celles qu'il nous adreſſe; & vous vous en formerez une du plaiſir que me fait ſa correſpondance. Il a été en Lorraine chez les parens d'un de ſes camarades qui à ſon retour.... Je vous envoie les lettres de mon fils, c'eſt une aventure horrible que je ſouffrirois trop à vous raconter.... Le malheureux jeune homme étoit un de ſes amis, il a pour ainſi dire été témoin de ſa mort. Sa lettre nous a fait frémir.

Adreſſez-moi votre réponſe à *Limeuil par Magny, dans le Vexin-François.* J'y ſuis depuis près d'un mois, & ne ſuis revenue à Paris que pour voir Madame de Montalbin. Je retourne demain à ma Terre, & j'y reſterai juſqu'à la fin de Novembre.

## LETTRE XLIX.

*Madame de SAINT-JUST à la Marquiſe.*

A T..., le 20 Novembre.

C'EST un être bien ennuyeux qu'une femme ſans ceſſe en courſe & toujours occupée d'affaires, de tracaſſeries, & de procès. J'en ſuis ſi convaincue que depuis quelques ſemaines je crains de vous écrire. Je ſuis ici une ſeconde Comteſſe de Pinbeche. S'il allôit m'échapper quelque terme de chicane, prenez que je n'aie rien dit. Je n'ai point envie de vous effrayer, ni de vous faire bâiller : *& c'eſt par l'intention qu'on juge les actions.* Eh bien ! ne voilà-t'il pas une maxime de juriſprudence ! Graces, ma chere couſine, graces. Il n'eſt perſonne qui ſortant de l'Opéra-Comique, ne frédonne ſon ariette. Pardonnez un foible pareil à une pauvre ſolliciteuſe qui eſt plus ſouvent à l'Audience qu'au ſpectacle. Au reſte mes ſoins ne ſont point infructueux ; je vois mon maudit procès s'acheminer vers ſa concluſion. Mes intérêts ont été fortement recommandés à mon Conſeiller-Rapporteur, c'eſt l'oncle de ce jeune Priville dont vous m'avez

parlé : il met dans la pourſuite de mon affaire une chaleur dont je ne peux lui ſavoir trop de gré. Il n'eſt certainement point blâmable de chercher à m'obliger dès que je lui parois avoir le bon droit de mon côté : Mais ſi par ce zele il faiſoit négliger quelque plaideur plus ancien & plus à plaindre, ſeroit-il tout-à-fait excuſable ? Ce n'eſt pas aſſez, ce me ſemble, pour un Juge équitable de ne point commettre d'évidentes injuſtices. Eſt-il à l'abri de tout reproche, ſi, pour favoriſer un ami ou un homme en place, il laiſſe languir un plaideur qu'il n'eſt pas intéreſſé à menager, & qui cependant attend peut-être ſa ſubſiſtance du gain de ſon procès. On a mis un bandeau ſur les yeux de Thémis ; on lui a donné une balance ; mais que ſouvent ſa main eſt mal aſſurée & ſon bandeau tranſparent ! Si j'avois eu un fils, j'aurois eu de la peine à le vouer au barreau ; il eût été le camarade du Marquis.

Il m'oublie, le cher enfant. Je lui écris par cet ordinaire, & j'affecte un peu d'humeur. Au fond je lui pardonne, pourvu cependant qu'il ait plus de mémoire pour Hortenſe. On dit Strasbourg une belle ville, j'ai entendu beaucoup vanter les femmes qui l'habitent. Oh ! voilà ma

pauvre Hortenſe ſupplantée ; faites-lui prendre en tout cas ce petit contre-tems en patience. Un Militaire conſtant ! & ſur-tout un Militaire de dix-huit ans ! On ne voit plus de ces miracles. En maman prudente je lui conſeille de ſonger à un autre parti ; je vois d'ici ſon fait. Le neveu de mon Rapporteur va beaucoup chez vous, ſi j'en crois ſon oncle, il y eſt même aſſez bien reçu pour former quelque eſpoir. Y eſt-il fondé, ou ſeroit-il préſomptueux ? Parlez-moi franchement ; expliquez-moi les droits du neveu, afin que j'éclairciſſe les doutes de l'oncle. Eh ! que ſait-on, cela pourroit accélérer la déciſion de mon affaire, & je vous avoue qu'elle me tient fort à cœur. N'eſt-ce pas là le vrai langage d'une plaideuſe qui immole tout au ſuccès de ſa cauſe ? Hortenſe ne pourroit héſiter à faire en ma faveur le ſacrifice de ſon inclination pour un petit inconſtant ; mais je ſuis bonne mere, je ne l'exigerai point.

*Billet ſecret ajouté à la lettre précédente.*

Raillerie à part, ma chere Couſine, ce M. de Priville ſongeroit-il à devenir mon gendre ? Ce ne ſeroit qu'avec les regrets les plus vifs que je renoncerois à notre premier choix ; mais vous connoiſſez mes

principes sur l'établissement de ma fille. Ils ne varieront jamais. Gardez-vous de lui communiquer mes alarmes à ce sujet ; & mandez-moi comment elle aura pris le conseil ironique que je viens de lui donner.

## LETTRE L.

*Le Marquis à Madame de* SAINT-JUST.

Le 15 Novembre.

MADAME,

Vous auriez pu me soupçonner de vous avoir oubliée ? Moi, oublier ma seconde mere ! celle à qui mon amante doit le jour ! Oh ! non, je ne suis pas un ingrat ; vous avez donné Hortense au monde, vous m'avez permis de prétendre à son cœur, vous avez souffert qu'elle reçût l'hommage du mien, voilà des bienfaits dont le souvenir égalera la durée de mon amour : c'est vous garantir l'éternité de ma reconnoissance. Quelle est donc l'ame froide qui a inventé, que l'absence étoit un *appareil contre l'amour !* Je soutiendrois précisément le contraire, & j'aurois pour

moi un des Philosophes du siecle passé *. Je ne dirai qu'après lui, que *l'absence diminue les médiocres passions*; mais ce sera d'après ma propre expérience, que j'ajouterai, qu'elle *augmente les grandes*. En quittant Paris, je croyois aimer Hortense autant qu'il étoit possible d'aimer. Mais à présent... Ah! si vous étiez témoin, Madame, de mon émotion dès que je songe à elle, de mes alarmes quand je la suppose en quelque danger; si vous voyiez enfin mon indifférence pour tout ce qui n'a pas quelque rapport à Hortense! Avec quel transport mon cœur embrasse tout ce qui peut m'en retracer quelques traits! J'avois trouvé dans un de nos cercles une jeune femme qui avoit le même son de voix; c'étoit pour moi un charme qui me retenoit sans cesse à ses côtés. Je triomphois de ma timidité naturelle pour lui adresser souvent la parole, & ses réponses me sembloient toujours trop courtes. Mes assiduités, mon embarras, dont on ignoroit la cause, ont paru suspects à cette foule d'êtres frivoles qui croient à tout le monde la légéreté dont ils font gloire. Je me suis empressé de

* Le Duc de la Rochefoucauld, livre des Maximes, &c.

détruire leurs conjectures. Les apparences d'une infidélité m'ont effrayé. Ce n'eſt point un ſacrifice que j'ai fait à Hortenſe, je ne prétends pas qu'elle m'en ſache gré ; je veux même qu'elle l'ignore. Ah ! Madame, quand je compare ma ſituation à celle des gens oiſifs & ennuyés qui m'entourent, que je me trouve heureux ! L'exiſtence leur peſe, & comment la chériroient-ils ? Ils ignorent ce qui en fait le prix. Jamais un ſentiment vif n'a fait palpiter leur cœur. Que n'ont-ils, comme moi, une Hortenſe ! Un amour honnête & délicat rempliroit le vuide de leur eſprit ; ils dédaigneroient ces jouiſſances des ſens qui paſſent ſi rarement juſqu'à l'ame, ou qui du moins l'agitent ſans la ſatisfaire. La beauté qu'ils n'aviliroient plus par les outrages du libertinage, conſerveroit à leurs yeux le charme dont la nature l'a revêtue pour notre bonheur, leur imagination reſteroit pure, & ſes illuſions augmenteroient leurs plaiſirs en vivacité, comme en durée.

Si ces réflexions vous ſemblent juſtes, ne m'en attribuez point la gloire ; elle appartient à Hortenſe, tout en moi eſt ſon ouvrage. C'eſt elle qui combat pour moi contre les dangers qui aſſiégent de toutes

parts ma foibleſſe & mon inexpérience; elle eſt la cauſe de ma victoire, comme j'eſpére qu'elle en ſera bientôt le prix.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE LI.

*La Marquiſe à Madame de* SAINT-JUST.

De Paris, le 24 Novembre.

Si le ſuccès de votre affaire dépend de la façon de penſer de votre fille pour le jeune Priville, j'en ſuis déſeſpérée; mais vous ne réuſſirez pas. „ Lui! m'a dit la „ petite Couſine, *concevoir quelque eſpé-* „ *rance!* Et ſur quel fondement s'il vous „ plaît? *Avoir des droits, des préten-* „ *tions:* Mais il eſt bien plaiſant avec ſes „ viſions! *Le jeune homme ſeroit-il pré-* „ *ſomptueux*, demande ma mere? Oh! „ Madame, vous pouvez bien l'aſſurer „ que oui; & je veux auſſi lui écrire à „ ce ſujet. Qu'elle eſt cruelle maman! „ ſuſpecter la fidélité de mon Couſin; & „ qui peut donner lieu à un tel ſoupçon? „ *Un Militaire conſtant! On ne voit plus* „ *de ces miracles.* Ah! ſi Luzigny ſa-

„ voit ce que l'on penſe ſur ſon compte..... „ Elle s'eſt attendrie, des larmes ont roulé dans ſes yeux.... Voilà „ comme eſt ma mere.... Hélas! mon „ Couſin auroit grand tort de ne plus „ m'aimer. Car moi, je l'aime bien ſin„ cérement „. Tel eſt le commentaire qu'a fait Hortenſe ſur votre lettre. M. de-Priville eſt venu quelques jours après nous voir à la campagne; il faut qu'il ait bien du courage, s'il n'eſt pas déchu de ſes eſpérances : elle lui a fait l'accueil le plus glacial, j'ai même été obligée de la gronder; car je ne veux point que par une froideur affectée, elle annonce qu'elle a déja fait un choix; de pareils ſecrets ne peuvent être trop cachés. Hélas! aux yeux d'un monde corrompu, l'amour honnête eſt contraint de ſe voiler, & ne peut, ſans riſque, conſerver ſon aimable ſimplicité.

Vous ſerez étonnée de voir ma lettre datée de Paris, je ne comptois pas y revenir ſi-tôt; mais Hortenſe a eu une légere indiſpoſition, j'ai craint quelque maladie ſérieuſe, & j'ai voulu me rapprocher de mon médecin : il me fait eſpérer que ſon état n'aura point de ſuites; je ne ſuis cependant pas ſans inquiétude.

Il y a ici un certain Chevalier de Verſol,

sol, Officier dans le même régiment que le Marquis. Je le vis ces jours derniers chez la Préſidente, il me parla de Luzigny, qui venoit de lui écrire. Il s'eſt déja préſenté pluſieurs fois à ma porte, ſans me trouver; j'eſpére être plus heureuſe par la fuite, je le reverrai avec plaiſir, il a des droits à m'intéreſſer. Hélas! il en eſt ainſi de tout ce qui a rapport à mon fils.... Il vous néglige le petit pareſſeux; ah! je ſaurai bien l'en punir: je vais lui envoyer votre derniere lettre, vous aurez une belle querelle enſemble.

## LETTRE LII.

### *M. de LANSAL à la Marquiſe.*

De Strasbourg, le 8 Décembre.

PARDONNEZ, Madame, ſi je viens porter l'alarme dans votre cœur; c'eſt un devoir cruel que m'impoſe la confiance dont vous m'honorez.

J'avois vu hier le Marquis fort agité, dès que j'avois paru, il avoit caché promptement une lettre qu'il venoit de recevoir: il ſembloit méditer quelque deſſein qu'il craignoit de me confier: lui qui ne

m'a jamais rien caché ! Je voulus lui dérober ſon ſecret, toutes mes inſtances furent vaines ; je tâchai de me raſſurer, en me perſuadant que ſon état n'auroit pas de ſuites ; cruelle illuſion ! elle vient de ſe diſſiper, Madame. Mon premier preſſentiment n'étoit que trop fondé. Comme il ne paroiſſoit point chez moi ce matin ſelon ſa coutume, j'ai paſſé dans ſon appartement, il en étoit ſorti avant le jour, ſon laquais qu'il a laiſſé ici, n'eſt point dans la confidence ; il eſt parti, Madame.... où eſt-il allé ? Je m'épuiſe en conjectures plus alarmantes les unes que les autres. Son deſſein ne peut être honnête puiſqu'il l'a conçu, puiſqu'il l'a exécuté ſans m'en faire part. Mon cher Luzigny, une démarche mal-honnête, en ſeroit-il capable ? Auroit-il trompé à ce point ma vigilance, mon expérience, mon amitié ; lui, qui eſt ſi droit, ſi vrai ; lui, qui péche peut-être par l'excès contraire. Mais d'un autre côté, ſa tête eſt ſi vive : un coup d'œil l'auroit-il renverſée ? Je lui ai vu rendre des ſoins à une femme abſente depuis quelques jours : elle reſſembloit à Hortenſe, & cette reſſemblance ſeule, lui avoit mérité de ſa part quelques légeres attentions.... Mais il n'a pu ſe

faire illuſion juſqu'au point d'oublier..... Non, non. Hélas! je me ſuis dit tout cela plus de vingt fois, depuis ce matin; je vous le répéte ici, pour vous faire paſſer une tranquillité que je ne puis me donner à moi-même. Les faits détruiſent tous mes raiſonnemens. Le Marquis eſt parti, & il eſt parti à mon inſu. Pourquoi eſt-il parti? Pourquoi m'a-t'il caché ſon départ? Je ne trouve à ces queſtions aucune réponſe qui l'excuſe & qui me rende la paix.

Ses chefs ſont inſtruits de ſon abſence, il en ſera puni. Si elle n'eſt pas longue, le mal n'eſt pas grand; mais il ſeroit irréparable, ſi j'étois pluſieurs jours ſans avoir de ſes nouvelles. Une telle eſcapade feroit le plus mauvais effet; l'imagination n'eſt point indulgente en pareil cas: & que dirois-je pour diſſiper les ſoupçons? Moi, dont la vive inquiétude s'eſt trahie tout ce matin; moi, que l'on ſait être moins le mentor, que l'ami de M. votre fils. J'entends déja murmurer autour de moi ſur ſon compte. Ceux qui l'avoient jugé favorablement, annoncent par leur ſilence qu'ils ſont détrompés; l'envie ſe cache ſous un air d'intérêt & affecte une curioſité au motif, de laquelle je ne me méprends point. On a été juſqu'à inven-

ter qu'il avoit fait au jeu des pertes considérables ; je suis remonté à la source de ces propos, ils n'ont aucun fondement. Il n'a pas même emporté tout son argent ; & c'est une des circonstances qui me rassurent..... Si c'étoit pour me faire prendre le change. Oh ! non, un pareil raffinement est indigne de lui. Il peut être étourdi, inconséquent, que sais-je ! tyrannisé par quelque passion violente, mais il ne peut être faux.

Cachez, de grace, Madame, cet événement à la compagne charmante que vous lui destinez. Si le Marquis n'est plus digne d'elle, elle ne le saura que trop tôt. Je ferois désespéré d'avoir été le premier à lui apprendre une aussi fâcheuse nouvelle. Je le ferois presqu'autant, de lui avoir donné une fausse alarme. Je vous aurois aussi épargné cette triste alternative, Madame, si je n'avois cru l'aveu d'une mere nécessaire pour diriger mes démarches dans la circonstance où je suis. J'attends votre réponse avec une impatience qui ne le cede qu'à l'envie que j'ai de revoir mon cher Luzigny. Qu'il vienne, qu'il vienne ; mon cœur s'ouvre déja pour le recevoir, en vain il m'a fermé le sien ; qu'il revienne effacer par un tendre embrassement tout le chagrin

qu'il me cauſe. Je ne le méritois pas, n'importe; je le lui pardonne.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

*Fin de la premiere Partie.*

# CORRESPONDANCE
## D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
## *MÉMOIRES*
DU
## MARQUIS DE LUZIGNI
ET
## D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

# CORRESPONDANCE
# D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
# *MÉMOIRES*
DU
# MARQUIS DE LUZIGNI
ET
# D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

*Seconde Partie.*

*A PARIS,*
Chez L'Auteur, rue de Tournon.

M. DCC. LXXIX.

# CORRESPONDANCE
## D'UN JEUNE MILITAIRE,
*OU*
# MÉMOIRES
## DU MARQUIS DE LUZIGNI
*ET*
## D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

### LETTRE PREMIERE.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

De Strasbourg, le 10 Décembre.

HIER au ſoir, Madame, on vint me dire qu'un voyageur me demandoit. Mille conjectures ſe préſenterent auſſi-tôt à mon eſprit : c'eſt quelqu'un qui me donnera des nouvelles de M. de Luzigni, me diſois-je; peut-être eſt-il envoyé par lui-même; mais ſi ces nouvelles étoient mauvaiſes; ſi elles m'annonçoient ſa mort, ſon déſ-

honneur ! mon trouble parut dans ma contenance, je crus voler à la porte, & je n'y arrivai qu'en tremblant. Le veſtibule étoit obſcur, je m'approchois avec lenteur lorſque je me ſentis étroitement embraſſé ; c'étoit lui, Madame, c'étoit lui. Imprudent jeune homme, m'écriai-je ! je ne ſavois ſi je devois l'accabler de careſſes ou de reproches. Il ne me laiſſa pas longtems indécis ; il me conjura de lui accorder ſon pardon, il ſentoit, diſoit-il, combien il étoit coupable : je ne parle point des loix de mon état que j'ai violées, des ſoupçons que j'ai fait naître ; je ne ſonge qu'aux inquiétudes que je vous ai données, qu'à la défiance dont j'ai payé vos bontés ; mais voyez mon état, écoutez mes excuſes. Je ſuis menacé de perdre ce que j'aime. Le Chevalier de Verſol me mande que ſes jours ſont en danger. Elle va mourir, & je n'aurois pas fermé ces yeux où j'ai vu pour la premiere fois, que le bonheur eſt ſur la terre ! Hortenſe me ſera ravie, ſans que j'aie recueilli ſes derniers ſoupirs ! A ces mots, ſes pleurs coulent en abondance, il tente en vain de les retenir, & pourſuit en ſanglottant. Elle va mourir !... ſéparés pour toujours... plus d'Hortenſe... Dieu ! qui pourroit ſoutenir une telle

penſée... Je n'aurois pas dû vous cacher ma peine, ô ! mon reſpectable ami ; l'excès de mon malheur m'a égaré, il m'a fait concevoir un projet que vous auriez combattu : vos inſtances auroient été inutiles ; j'ai mieux aimé vous manquer de confiance que de vous déſobéir. Je ſuis parti. L'amour, ma douleur, l'eſpoir dont je me flattois, tout m'aveugloit ſur la démarche inconſidérée que je hazardois, avec quelle impatience je voyageai toute la journée. Il ſembloit que Paris fuyoit devant moi, qu'un génie acharné à me nuire ralentiſſoit les chevaux. J'arrive enfin à Metz, ſeul, ſans ſecours, ſans conſolateur. Alors l'abſence de ce cher mentor vient me déſoler. Je pleure, je gémis, je ſens ma faute & ſon inutilité. Je me diſois, Hortenſe n'eſt plus, & mon imprudence, ſans me la rendre, m'aura fait perdre en un jour mon état, l'amitié du plus digne des hommes, la tendreſſe de la meilleure des meres.

Toute la nuit, mon cœur a été le théatre du combat le plus affreux ; enfin l'amour étoit vainqueur, j'allois pourſuivre ma route : le neveu de M. d'Oiſemont qui commande à Metz, m'a fait prier de paſſer chez lui. Je n'avois pas eu la précaution



TAYLOR INST. OXFORD

de déguiſer mon nom, il l'avoit lu ſur la liſte des étrangers. Je n'ai pu cacher à ce reſpectable Officier le motif de mon voyage; je lui ai avoué que j'étois parti ſans congé. Il a tenté de me faire voir tous les dangers auxquels je m'expoſois. Il m'effrayoit peu, l'image d'Hortenſe toujours préſente à mon eſprit, me rendoit inſenſible. Alors il a pour me vaincre, employé les inſtances les plus touchantes. Hélas! j'ai cédé. La cruelle raiſon a triomphé: c'eſt elle qui m'arrache à la douceur que je m'étois promiſe, c'eſt elle qui me ramene dans vos bras, à vos pieds. Il alloit s'y jetter, Madame, ſi je ne l'avois retenu. Ses larmes ont recommencé à couler. Sentez-vous bien, a-t'il ajouté, toute la violence du ſacrifice que je vous fais? N'efface-t'il pas un peu ma faute? A l'heure qu'il eſt, Hortenſe..... Raſſurez-vous, lui ai-je dit en lui montrant votre lettre que je venois de recevoir *. Raſſurez-

* M. de Luzigny s'empara de cette lettre que M. de Lanſal lui remit. Il y avoit quelques lignes écrites de la main tremblante de ſa Couſine; on juge combien elle lui étoit précieuſe, il la portoit d'ordinaire ſur lui, elle fut perdue lors de l'accident funeſte qui lui arriva le 10 Mai de l'année ſuivante.

vous, ſes jours ſont en ſûreté. Votre mere a voulu vous cacher ſa maladie. Elle vous apprend ſa convaleſcence. Mademoiſelle de Saint-Juſt ſe porte beaucoup mieux; elle demande ſouvent de vos nouvelles.— Elle m'eſt rendue, s'eſt-il écrié avec le tranſport de la joie; elle m'aime toujours! je n'ai plus rien à deſirer, plus rien à craindre. Qu'on me faſſe expier ma faute pendant un an s'il le faut, je n'en murmurerai point. La cauſe en eſt trop belle. Il s'eſt jetté à mon cou, il m'a embraſſé; il a baiſé les caracteres précieux qui, diſoit-il, rappelloient dans ſon cœur le bonheur qui en étoit ſi loin. Il m'a fait les plus tendres proteſtations, il m'a accablé de careſſes. On eût dit que c'étoit moi qui avois rendu à la vie Mademoiſelle de Saint-Juſt. Cette ſcene avoit été un peu longue. On commençoit à être inquiet ſur mon compte, quand je rentrai avec lui. Je remarquai que ſur tous les viſages la joie ſe mêloit à la ſurpriſe; pluſieurs de nos camarades le gronderent; mais amicalement. Le Major, à qui ſa qualité de Chef du Corps impoſoit plus d'auſtérité, fut le ſeul qui ne parut pas attendri. Mais je m'apperçus qu'il lui en coûtoit un effort. Il ordonna ſur le champ

au Marquis de ſe rendre aux arrêts. Il s'y rendit avec une réſignation qui nous toucha tous. Quand il fut ſorti, le Major tout en excuſant la faute de M. de Luzigny par ſon motif, me recommanda de la lui reprocher vivement. Je le lui promis, mais je ne lui tiendrai pas parole. Je n'en aurai point la force. Je ne me ſens que celle de plaindre M. votre fils & de l'aimer.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

## LETTRE II.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

Le 10 Décembre.

UN aveu de ſes fautes dicté par le repentir, déſarme quelquefois le juge le plus ſévere : avec quelle confiance ne dois-je donc pas tomber à vos genoux! M. de Lanſal ne vous a point laiſſé ignorer les circonſtances de la démarche que j'expie. La punition eſt légere ſans doute ; mais fût-elle plus grave, je la redouterois moins que vos juſtes reproches. Oui, ma mere, j'ai commis une haute imprudence.

Mais, quel en fut le motif? C'eſt cet amour que vous avez vu éclorre & croître ſous vos yeux. C'eſt la crainte de perdre ce que j'ai, après vous, de plus cher au monde. Quel eſt l'homme, qui en pareil cas a la force de n'écouter que la raiſon? Que je le plains!

Je devrois bien au reſte, attribuer une partie de ma faute à M. le Chevalier de Verſol. Son empreſſement à me mander une nouvelle affligeante, en a été la ſeconde cauſe, ſi mon amour en fut le principe. Le Baron de Flincourt m'avoit chargé de lui mander du tems, pour le paiement d'une ſomme que lui devoit ſon malheureux fils. Il ne me falloit pas moins que cette raiſon pour lui écrire; car d'ailleurs nous ne ſommes point liés; & je crois que dorénavant nous le ferons moins que jamais. Le cruel! il s'eſt plu à me donner les plus vives alarmes que j'aie éprouvées de ma vie. „ Je viens, dit-il, dans ſa fatale réponſe, „ de me préſenter chez „ Madame votre mere. On n'étoit pas „ viſible. La jeune Demoiſelle qu'elle a „ auprès d'elle & dont, par parentheſe, on „ dit que vous étiez jadis épris, eſt très- „ dangereuſement malade (peut-on s'ex- „ primer ainſi, *jadis épris*). Le Médecin

„ de Madame de Luzigny, que je connois „ beaucoup, m'a dit qu'il eſpéroit peu „ de la ſauver. Sa maladie eſt des plus „ graves. Mourir ſi jeune, & quand on „ a quelque beauté ! Elle eſt aſſez bien „ Mademoiſelle de S. Juſt. (*Elle eſt aſſez „ bien !* L'odieux perſonnage !) C'eſt une „ enfant qui m'a paru intéreſſante. En „ vérité ce ſeroit dommage de la perdre „. J'aurois mérité la froideur cruelle avec laquelle il me déchiroit le cœur, ſi le danger de mon Hortenſe m'avoit permis de faire des réflexions étrangères à mon amour. Eh bien ! mettez-vous à ma place, à mon âge. Repréſentez-vous Hortenſe prête à mourir & ſon amant à cent lieues d'elle. Le premier mouvement n'eſt-il pas de vouloir franchir cet eſpace effrayant ? Je m'y ſuis livré. Voilà mon tort. Vous paroîtra-t'il inexcuſable ?

Cette aventure a produit différentes impreſſions dans le Corps ; mais aucune, je crois, ne m'eſt bien défavorable. Le pis ſera que l'ardeur de ma paſſion me rendra ridicule aux yeux de pluſieurs. Mais je m'en conſole. Que dis-je ? j'en tire vanité. La critique de ces ames arides fait l'éloge de la mienne. Je leur laiſſe leurs plaiſirs honteux & paſſagers où le cœur

n'a jamais de part, que suivent les remords, qu'empoisonne le dégoût: qu'ils me laissent mon amour, même avec ses imprudences, même avec ses tourmens.

Si l'état d'Hortense lui permet de me lire, si ma faute ne m'a pas rendu indigne de son attention, souffrez que je lui demande directement ma grace: je suis sûr de l'obtenir, si vous y donnez votre aveu; & loin de vous redouter comme mon juge, je vous implore comme ma médiatrice.

## LETTRE III.

*Le Marquis à* HORTENSE.

Le 10 Décembre.

QUOI, mon adorable Hortense, vos jours ont été en danger, & des loix cruelles m'enchaînoient loin de vous! j'ai eu le courage imprudent de les violer; & je l'expie sans me plaindre. Qu'est-ce que le sacrifice de quelques jours de liberté pour un objet à qui j'immolerois ma vie. Que ma peine n'est-elle plus grave, je vous l'offrirois avec transport. Loin de me repentir de la démarche qui me l'a méritée,

j'ai regret de n'avoir pas consommé une faute, qui me paroît si légere..... Ne me trahissez point, Hortense, ce n'est qu'à vous que j'ose faire cet aveu. L'autorité d'un mentor, celle de mes Chefs, celle d'une mere le désaprouveroient; mais l'amour se conduit par des loix différentes. Ah! fermant l'oreille à toutes les autres, que n'ai-je jusqu'au bout suivi les siennes? Je tremble encore: je serois rassuré. Que j'ai envié le sort de ma mere. Sa vigilance, ses sollicitudes affectueuses, sa présence ont bien mieux que tous les gens de l'art, mis en fuite l'ennemi qui nous a fait trembler. Que ne lui dois-je pas à cette tendre mere, pour tant de bienfaits! Elle m'a donné la vie; elle m'a conservé celle d'Hortense: Ah! c'est m'avoir fait naître une seconde fois, & m'assurer de nouveaux droits à la félicité. Puissent-ils vous être aussi chers, que mon amour m'est précieux.

## LETTRE IV.

### *La Marquise à son Fils.*

16 Décembre.

OUI, Monsieur, vous avez commis une *très-haute imprudence*. L'aveu que vous en faites diminue, à la vérité, vos torts; cependant l'amour qui en est la cause, ne sauroit en être l'excuse. Pensez donc à quoi vous vous exposiez en blessant ainsi la discipline militaire. Une femme ne peut vous faire sentir toutes les conséquences de cette fausse démarche; mais M. de Lansal n'y aura pas manqué. Il vous aura dit sur-tout, combien il est important de maîtriser la fougue de ses desirs. La passion la plus honnête, lorsqu'on s'abandonne à toute sa vivacité, peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes, dans le crime même. Si nous eussions été en tems de guerre? mon cher ami!.... Combien de jeunes gens ont déshonoré leur famille, pour avoir fait des absences bien moins longues que celle que vous expiez.

Ce seroit vous punir trop cruellement,

que de ne pas vous parler d'Hortenſe. Sa ſanté ſe raffermit de plus en plus. Elle ſortira dans quelques jours, nous irons voir Madame de Montalbin, qui part inceſſamment pour ſon Abbaye.

Adieu, mon fils. J'eſpére que ma lettre vous trouvera en liberté; mais ſi vous étiez encore détenu, je vous exhorterois à ne pas vous laiſſer aller à la triſteſſe. Malgré votre faute, Hortenſe vous aime encore. M'en croirez-vous bien ſur ma parole? Je pourrois même vous dire quelque choſe qui vous conſoleroit entiérement, mais..... Adieu; ma plume me trahiroit peut-être, & du repentir vous paſſeriez trop promptement à la joie. Je vous embraſſe tendrement, mon aimable priſonnier.

## LETTRE V.

### *La Marquiſe à M. de* LANSAL.

16 Décembre.

QUE vous réparez bien, Monſieur, le prétendu tort dont vous vous accuſez ſi généreuſement, celui de m'avoir alarmée, ſans raiſon. Si c'en eſt un, il prouve ſi

parfaitement votre amitié pour mon fils, que je vous en ſais gré comme d'un ſervice eſſentiel. Je viens d'écrire à votre pupile. J'ai voulu le gronder ; en vérité, je n'en ai pas eu la force. La démarche qu'il a faite eſt ſans doute imprudente ; mais j'y trouve ſi bien la ſenſibilité de ſon cœur, que j'ai été attendrie juſqu'aux larmes en liſant le récit de votre entrevue. Vous ne lui direz pas cela : une telle confidence détruiroit l'effet de vos ſages repréſentations ; mais ne lui cachez point qu'Hortenſe a voulu lui écrire. Elle m'a même remis le billet qu'elle avoit tracé avec bien de la peine ; cet écrit eût trop fait de plaiſir à notre priſonnier, & j'ai la cruauté de l'en priver. N'admirez-vous pas mon courage ; il m'en a fallu beaucoup, vous le croirez facilement. Soyez, je vous prie, auſſi convaincu de la reconnoiſſance & de l'eſtime ſinguliere avec leſquelles, &c.

## LETTRE VI.

*La Marquise à Madame de SAINT-JUST.*

18 Décembre

DEPUIS ma dernière lettre, j'ai passé quinze jours bien cruels. La santé de votre charmante fille, qui n'étoit que dérangée pour lors, a toujours été de mal en pis jusqu'au 26 du mois passé, qu'elle fut attaquée d'une fievre maligne; j'ai plus d'une fois tremblé pour ses jours. Elle est enfin absolument hors d'affaire : elle se ménage beaucoup & j'ai tout lieu d'espérer que sous peu elle sera entiérement rétablie.

J'avois voulu cacher à mon fils l'état d'Hortense. Je me flattois que vous & lui, n'en seriez instruits que pour apprendre sa convalescence; mais cet Officier dont je vous ai parlé, le Chevalier de Versol, lui a imprudemment découvert mon secret. Vous vous figurez l'effet de cette nouvelle sur Luzigny, avec une tête aussi vive, aussi ardente que la sienne. Sans consulter personne, sans demander un congé qu'on lui eût peut-être accordé,

notre jeune fou monte en voiture, & le voilà en route pour Paris. Jugez de l'inquiétude qu'il a causée à M. de Lansal. Heureusement qu'arrivé à Metz, M. de M***, Commandant de cette ville, l'a empêché de poursuivre son voyage : il est revenu sur ses pas fort repentant & surtout fort affligé. Mais une lettre de moi que M. de Lansal avoit reçue le matin, n'a pas peu servi à le calmer. Il étoit aux arrêts, lorsque son Mentor m'a mandé son retour.

Je n'ai point laissé ignorer à M. de Versol, combien j'étois mécontente de son indiscrétion. Il m'a répondu sur ce ton léger d'un homme qui croit qu'un bon mot répare toutes les sottises. Je vois quelquefois cet Officier ; mais je suis loin de trouver à sa société le plaisir que je m'étois promis. M. le Chevalier de Versol a le défaut commun à presque tous nos jeunes gens doués de quelques avantages extérieurs ; celui d'être fort content de lui-même, & de n'avoir pas l'adresse de le déguiser. Il a de l'esprit, mais de cet esprit que tout le monde craint, qui amuse les mauvais cœurs & qui afflige ceux qui ont quelque sensibilité. Son ton, quand il est en bonne compagnie, prouve que ce

n'eſt point celle qu'il voit le plus ; il cache ſon embarras ſous un air d'aiſance affectée qui approche de l'impudence, & l'on croiroit qu'il cherche à s'étourdir en parlant beaucoup ; il réuſſit aſſez bien à étourdir les autres. Il décide ſur-tout, il a des prétentions à tout. Je vous avouerai qu'au premier abord je ne l'avois pas jugé ainſi, ſoit que ſa qualité de camarade de Luzigny m'aveuglât ſur ſon mérite perſonnel, ou que l'on ſoit difficilement en garde contre le charme ſéduiſant & trompeur d'une figure heureuſe. Ce jeune homme a reçu une bonne éducation. De loin en loin on en apperçoit quelques traces, mais il eſt entré trop jeune au ſervice, & ſans avoir un guide éclairé qui prémunit ſon inexpériente jeuneſſe contre les dangers de la vie militaire. Il n'a pu réſiſter à la corruption. Ses principes ſont altérés ; il ſeroit preſque honteux qu'on lui ſoupçonnât de bonnes mœurs. Le titre *d'aimable libertin* paroît le flatter par-deſſus tout ; & c'eſt par ces palliatifs dont on couvre le vice, que tant de jeunes gens ſont pervertis. Enfin il en eſt venu au point que toute mere ſage doit craindre que ſon fils ne le fréquente. Je puis être tranquille à cet égard ſur le compte de Luzigny : je

ne crois pas qu'il oublie de long-tems le chagrin que lui a causé M. de Versol. Cependant la Présidente de... en paroît entichée de ce Monsieur-là ; elle le mene par-tout ; la belle société pour une femme qui a quelque soin de sa réputation ! Je vous assure que s'il ne portoit pas l'uniforme de mon fils, ma porte lui seroit fermée.

Adieu, Madame *la solliciteuse*. Votre procès avance-t'il ? Je vous embrasse. Hortense, pour achever de vous rassurer, veut vous écrire.

*Ceci est de la main d'Hortense.*

Ce billet, ma bonne Maman, sera bien griffonné ; mais au moins il vous apprendra que je vous aime toujours bien tendrement, & vous confirmera ce que Madame de Luzigny vous dit de ma santé. Eh ! bien, mon Cousin m'a-t'il oublié ? Est-il possible de trouver un Militaire constant ?....

*Madame de Luzigny continue.*

Il m'a fallu lui arracher la plume des mains ; elle oublioit sa foiblesse, le plaisir de causer avec vous lui rendoit ses forces. J'oubliois de vous dire que mon Cheva-

lier a eu la petite vérole à Nanterre. Des perſonnes qui l'ont vu m'ont aſſuré qu'il ne ſera marqué que très-légérement. L'en voilà donc quitte ſans que j'aie eu recours à l'inoculation! Cette reſſource qui eſt à préſent ſi en vogue, m'effrayoit ; je ne ſuis pas la ſeule mere dans ce cas, & je ne rougis point d'y être.

## LETTRE VII.

*Madame de SAINT-JUST à la Marquiſe.*

De T***, le 25 Décembre.

MES affaires me donnent une heure de loiſir que je vous conſacre ; je réponds à vos deux lettres. La premiere m'a raſſurée ſur le ſort de nos enfans. Je ſuis inexcuſable d'avoir formé des ſoupçons ſur des apparences auſſi légeres ; le départ du Marquis & l'effet qu'il a produit ſur Hortenſe, achevent de me mettre dans mon tort. Je le vois, il n'en faut plus douter ; ils ſont faits l'un pour l'autre. J'ai déja détrompé l'oncle de M. de Priville, il en a paru fâché ; mais mon procès n'en eſt pas moins pourſuivi avec chaleur, & il y a apparence que je le gagnerai en dépit de ma fille.

Il faut que le jeune Conseiller l'ait peinte à son oncle sous des couleurs bien séduisantes. Je vois que cette enfant réunit les suffrages de ceux qui la connoissent. Cette idée fait mon bonheur ; chaque jour m'attache à elle davantage. Combien les louanges méritées qu'on lui donne me flattent! J'ai peine à le dissimuler. Mon embarras est singulier quand on m'en parle ; je crains toujours qu'on cesse trop tôt, & moi je crains d'en parler trop long-tems. Quel ravissement, quand je vois qu'on écoute avec intérêt ce qui la regarde ; lorsqu'en m'en disant du bien on a le ton de la franchise ! Oh ! il faut être mere pour avoir une idée de ce plaisir. L'amour n'a rien d'aussi délicieux. Que le sentiment de la tendresse maternelle me récompense bien d'avoir, en faisant à l'hymen le sacrifice de ma liberté, rempli le vœu de la nature ! Devant elle s'effacent les peines du ménage, les soins de l'éducation & les douleurs de l'enfantement ; je n'en dirois pas autant à tout le monde. Il est si peu de gens faits pour goûter le langage du cœur ; mais vous qui me disputez le titre de la plus tendre des meres, vous trouverez mes sentimens exprimés avec trop de foiblesse. Allez-vous souvent aux re-

préſentations de Mérope ? J'y ai renoncé ; cette tragédie faiſoit ſur moi une impreſſion trop vive. On la donna hier ; une mere, digne de vous ſans doute, en a été ſi fortement émue, qu'on fut obligé de l'emporter évanouie à la fin du quatrieme acte. En revenant à elle, elle redemandoit à grands cris, ſon fils, ſon cher fils. La ſituation de Mérope l'avoit tellement frappée, qu'elle ſe croyoit à ſa place. Si j'étois M. de Voltaire, un hommage pareil rendu à mes talens par la nature même, me flatteroit plus que le ſuffrage de mille Académies. Un jour, à Paris, ce vers ſimple, mais ſi touchant d'Andromaque,

Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

fit partir d'une loge une exclamation où il étoit facile de reconnoître le cri du ſentiment. Quelques voix s'éleverent du parterre pour ridiculiſer la provinciale qui s'attendriſſoit d'une maniere ſi bourgeoiſe, lorſqu'un jeune homme plus ſenſible, plus ſage que les autres, repliqua, *reſpectez-la, c'eſt le cri d'une mere.* Je conçus une bonne idée de ſon cœur ; je le crus digne d'être fils d'une autre Andromaque. Heureuſes les meres qui ne méritent que de tels ridicules ; mais doublement heureuſes cel-

les dont les enfans justifient cette sensibilité & la paient de retour. Il en est peu, je l'avoue. On a remarqué depuis long-tems & avec chagrin, que la tendresse est plus vive en descendant qu'en remontant; je n'en accuse point la nature. Nos enfans sont notre ouvrage, nous les voyons croître sous nos yeux, nous nous admirons sans cesse en eux; après les avoir formés de notre sang, nous les nourrissons de notre bien; nous les idolâtrons, qu'ils ne sont pas encore à même de nous aimer; & quand le tems en est venu, la dissipation de leur âge, leurs passions, quelquefois le petit ressentiment que laisse après elle une correction nécessaire, retardent le développement de leur tendresse; & puis le respect qu'ils nous doivent, ne nous fait-il pas aussi un peu de tort? L'amour n'a-t'il pas quelque peine à dilater un cœur que la crainte resserre? Cessons donc de nous plaindre; si nos enfans nous aiment moins que nous ne les aimons, c'est un inconvénient qui est dans la nature comme tant d'autres, auxquels il faut bien se soumettre. Tout ce que nous sommes en droit de prétendre, c'est qu'ils nous aiment autant qu'ils le peuvent. Or, je crois que de ce côté, nous n'avons, vous & moi, rien à desirer.

Que je me félicite de la convaleſcence de ma fille ! Quelles auroient été mes alarmes ſi j'avois ſu ſes jours en danger ! Que je vous remercie de vos ſoins pour elle ! Je lui dois auſſi un compliment ſur la fidélité de ſon Couſin. Embraſſez-la mille fois de ma part & continuez-lui vos bontés.

## LETTRE VIII.

### *Hortense au Marquis.*

28 Décembre.

Madame de Luzigny m'a trompée, Monſieur, elle vient de me l'apprendre. Je vous écrivis derniérement, mais elle ſupprima ma lettre ; ainſi ne me ſachez point mauvais gré de ne vous avoir pas répondu plutôt. Ah ! ſi j'en avois eu la force, je vous aurois bien témoigné le regret que j'ai eu de vous ſavoir privé de votre liberté, & à cauſe de moi encore.

M. le Chevalier de Verſol, de l'indiſcrétion duquel vous devez vous plaindre, étoit ici il y a une heure. Quel homme, Madame votre Mere en eſt fort peu con-

tente, elle m'a bien dit qu'elle ſeroit déſeſpérée ſi vous en deveniez l'ami. Comme il m'a ennuyée par toutes les fadeurs qu'il m'a dites! Il falloit qu'il en fût auſſi honteux que j'en étois laſſe, car il s'obſtinoit à me les dire à l'oreille, & je n'ai trouvé d'autre moyen de le faire taire, que de lui répondre très-haut. M. de Verſol ne peut-il donc me parler que de ma figure? Ah! ce n'eſt pas pour lui que je voudrois être belle.

## LETTRE IX.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

Le 4 Janvier.

O mon Hortenſe! méritai-je bien l'effort que vous venez de faire en ma faveur? Oui, j'oſe le dire, ſi l'amour le plus tendre peut m'y donner des droits. Vous prenez vous-même la peine de terminer mes alarmes! les voilà diſſipées; il ne m'en reſte plus que ce reſſentiment doux qui ſurvit à la douleur lorſqu'elle a été profonde. Je reſſemble à ces matelots qui, en ſûreté dans le port, trouvent du plaiſir à ſe rappeller, quoiqu'en frémiſſant, les

horreurs du naufrage auquel ils viennent d'échapper. Que le calme eſt délicieux, après une agitation auſſi violente! Ah! conſervez déſormais avec ſoin une vie qui me fait chérir l'exiſtence. Que n'ai-je pu veiller moi-même à ſa conſervation! Que ne ſuis-je à la place de cet imprudent Chevalier de Verſol! C'eſt bien la ſeule choſe que je lui envie.

## LETTRE X.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

7 Janvier.

MA faute eſt donc publiée! elle m'a même valu de nouvelles preuves de votre tendreſſe. Le moyen de m'en repentir! Vous avez bien jugé celui qui en eſt le véritable auteur, j'ai prévenu vos conſeils à ſon égard; jamais je n'ai été tenté de ſon intimité. Il eſt encore bien plus ridicule à ſon corps qu'ailleurs; l'uniforme, la ſociété de ſes camarades avec leſquels on jouit d'une liberté exceſſive, l'habitude du ton bruſque du commandement, donnent à ceux de ſon eſpece, une audace qu'ils ſont un peu forcés de réprimer dans les

les cercles de Paris. D'ailleurs, avec l'esprit qu'on ne peut lui refuſer, il doit voir que ſes manieres habituelles y ſont déplacées. Il eſt du nombre de ces gens dont l'effronterie en impoſe quelquefois aux ſots ou à ceux qui jugent ſuperficiellement. De ce qu'ils oſent tout, on en conclut qu'ils peuvent tout. Quelques hableurs propagent cette réputation uſurpée, & on ſe trouve avoir l'eſtime ſur parole de bien des perſonnes auxquelles on paroîtroit fort ridicule ſi l'on en étoit connu particuliérement. Le Chevalier de Verſol a cependant un peu manqué ſa fortune parmi nous. Sa ſuffiſance n'en impoſe plus: elle déplaît même & on le lui dit quelquefois. Car nous ſommes ſur ce point d'une franchiſe rare. C'eſt un des bons côtés des corps militaires; on n'y reſte pas long-tems maſqué, & dès qu'on y eſt généralement eſtimé, on peut ſe croire eſtimable. Tel eſt M. de Lanſal; il n'eſt perſonne qui ne le reſpecte, qui ne s'honore de ſon amitié. Plus je vois le monde, plus je m'attache à ce digne Mentor. Hélas! j'éprouve chaque jour, que les hommes, pour la plupart, ne valent guere la peine d'être recherchés. Quand on connoît les doux liens de l'amour, de la ten-

treſſe filiale & de l'amitié, on ſe ſoucie peu de ſes liaiſons qui ſe forment dans nos cercles. Eh! qu'y apprend-on dans ces cercles? à ſe maſquer ſans ceſſe, à jouer tous les ſentimens, & à n'ouvrir ſon ame à aucun. J'y renonce. O mon Hortenſe! O ma mere! que vos images chéries m'accompagnent ſans ceſſe. Pourrai-je deſirer des plaiſirs frivoles? Je jouis des ſeuls véritables, en m'abandonnant aux ſentimens que ma mere & mon Hortenſe m'inſpirent.

## LETTRE XI.

*Monſieur de* SAINT-JUST *à ſa Fille.*

A Moulins, le 10 Janvier.

QUOIQUE vous n'ayez pas voulu, Mademoiſelle, nous ménager les bonnes graces de M. de Privillé, nous avons conſervé celles de ſon oncle, & notre procès s'en trouve à merveille. Cela vous affligera-t'il, ſur-tout, ſi je vous dis qu'avant un mois vous pourrez bien embraſſer votre mere, ainſi qu'elle vient de me le mander? Comment donc, ma bonne amie, tu fais des miracles; tant d'amour, tant

de conſtance dans un jeune homme ! Le Marquis a penſé en devenir fou. J'ai auſſi aimé dans ma jeuneſſe ; mais diantre, jamais ſi vivement. Oh ! tu as fait là une conquête en regle. Luzigny ne peut t'échapper. Ne t'aviſe point de mettre une ſeconde fois ſa tendreſſe à une pareille épreuve. Ménage-toi, mon enfant, & penſe quelquefois à un pere qui t'aime. Je ne te recommande pas de dire les choſes les plus affectueuſes à Madame de Luzigny. Cela s'entend de ſoi-même.

## LETTRE XII.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 12 Janvier.

JE me doutois bien que le Marquis obtiendroit facilement ſa grace. L'émotion qu'il m'avoit cauſée, m'avoit d'abord empêché d'apprécier ſa faute ; maintenant que je ſuis calme, elle m'enchante, je trouve que cette imprudence vaut preſque une belle action ; mais je me garde de le lui dire.

Tout eſt à préſent dans l'ordre, nous vivons au mieux, il me marque beaucoup

de confiance, il semble vouloir me faire oublier qu'il m'en a manqué un instant : je ne l'ai jamais vu si docile ; mais il n'est pas ainsi avec tous ceux qu'il fréquente. Si j'avois un reproche à lui faire, ce seroit de ne point connoître de milieu entre la roideur & la molle complaisance. Il n'y a que l'usage du monde qui peut le lui faire trouver, & il dédaigne trop cette connoissance. C'est à tort ; le monde, tout pervers qu'il le suppose, est nécessaire aux jeunes gens : à la plupart, pour les détromper des belles chimeres qu'ils s'en sont formées ; à ceux qui ressemblent à M. de Luzigny, pour les réconcilier avec ce monde, que des peintures infidelles leur ont fait prendre en horreur ; à tous, pour leur donner cette expérience qu'ils chercheroient en vain dans la solitude & dans les livres. Quand M. votre fils y paroît, Madame, il y apporte un air de dégoût qui ne peut que déplaire. Je lui ai dit bien des fois, que l'ennui étoit souvent un mal nécessaire, qu'il n'y avoit aucun état où l'on n'y fût exposé ; en effet, que seroit la société, si tout le monde n'y vouloit jamais trouver que de l'agrément, & si l'on témoignoit sans détour qu'on n'y en trouve aucun ? Je ne sais quel Auteur

Anglois a dit : *Nous pardonnons à ceux qui nous ennuient, mais non pas à ceux que nous ennuyons.* Quel qu'il ſoit, il connoiſſoit le cœur humain.

Le goût de l'étude qui ſeroit néceſſaire à tant de jeunes gens, a des inconvéniens pour M. de Luzigny. Il retardera l'époque où il doit devenir plus ſociable. Quand on eſt oiſif, on eſt trop heureux de trouver une ſociété où l'on puiſſe échapper à l'ennui ; il n'eſt pas d'efforts qu'on ne faſſe pour y être bien venu. Quand on ſait s'occuper, cette reſſource devient preſqu'inutile. Les hommes ont beau manquer, on reſte toujours avec ſes livres, avec ſoi-même, en ſorte que c'eſt ſur-tout aux oiſifs que nous ſommes redevables des agrémens de la ſociété, & c'eſt le ſeul bien qu'ils aient fait au monde. Heureux cependant, quand les perſonnes éclairées ne dédaignent pas de venir ſe délaſſer au milieu de nos cercles, y apporter quelque agréable diverſion à la futilité qui y regne, & faire ſavourer à l'oiſiveté ces fruits délicieux qu'ils ont mûris dans le ſilence du cabinet. C'eſt alors que la ſociété mêlant l'agréable à l'utile, devient pour la jeuneſſe une école d'autant plus précieuſe, que les leçons y ſont cachées ſous l'enveloppe du plaiſir.

M. votre fils ne l'a pas encore enviſagée ſous ce point de vue ; il affecte trop de rendre ſon bonheur indépendant des autres. Heureuſement qu'à cet amour pour la ſolitude, il ne joint pas le goût excluſif des connoiſſances arides ; goût qui n'éloigne de la ſociété, que parce qu'il met hors d'état d'y paroître avec agrément. M. de Luzigny ſait allier aux ſciences exactes les fleurs de la belle littérature ; phénomene beaucoup moins rare de nos jours, que dans aucun autre tems. Les ouvrages qui reſpirent le ſentiment, l'intéreſſent beaucoup. Nous aimons tout ce qui eſt analogue à notre ſituation ; & les vers d'Hyppolite doivent ſe graver facilement dans ſa mémoire, puiſque ce n'eſt point à une Aricie imaginaire qu'il les récite.

Bien plus, loin que j'aie à lui reprocher de ſe borner aux lectures graves, je le vois ſur le point de donner dans l'excès contraire. Ces livres qui reſpirent une douce inſouciance, qui font trouver des charmes à la pareſſe, ont quelque choſe de dangereux pour un jeune homme deſtiné à la gloire & aux travaux pénibles de l'art brillant, mais cruel qui y conduit. La premiere nourriture d'Hercule fut de la moëlle de lion. Le pere du grand Henri préluda

dans l'éducation martiale qu'il lui deſtinoit, en frottant d'une gouſſe d'ail ſes levres délicates, & en lui faiſant connoître le vin, même avant cette liqueur, que la nature offre aux enfans au ſortir de ſes mains. C'eſt ainſi que l'on forme le phyſique des Héros ; & l'on doit ſe preſcrire les mêmes précautions dans leur éducation morale. Les hauts faits des du Gueſclin, des Bayard, des Catinat, doivent occuper les premieres places dans leur mémoire. Je ne voudrois pas qu'ils trouvaſſent tant de plaiſir aux ouvrages de Racan, de Chaulieu, de Madame Deshoulieres. Ces muſes, pour de jeunes Militaires, ſont de véritables ſyrenes ; il faut avoir toute la force d'Uliſſe pour réſiſter aux accens de ces enchantereſſes, & dix-huit ans n'eſt guere l'âge où l'on peut triompher de leurs ſéductions. Que diroit-on d'un homme qui prêt d'entreprendre un voyage long & pénible, loin de ſe corroborer par une nourriture ſaine, ſurchargeroit ſon eſtomac de mets affadiſſans ? C'eſt, ſelon moi, le cas d'un guerrier qui, dès l'entrée de ſa carriere, ſe délecte aux deſcriptions de la vie champêtre, & fait ſon étude chérie de cette philoſophie douce, qui eſt peut-être la vraie route du bonheur, mais dont il faut

se défendre, quand on met sa gloire à affronter toutes les fatigues, tous les périls, la mort même. Que le paisible citoyen détrompé des chimeres de l'ambition, savoure la volupté dont ces tableaux sont la source, qu'ils le consolent de l'obscurité à laquelle il est réduit, qu'ils la lui fassent même chérir; l'aliment qu'il donne à son ame est analogue à sa situation, il en augmente les charmes, il en prévient les dégoûts. Anacréon, Racan, la Fare, soyez ses seuls docteurs; mais j'en voudrois d'autres, Madame, pour mon jeune pupile. Il sent déja avec tant d'énergie les désagrémens de sa profession, son ame sensible répugne aux horreurs dont il sera tôt ou tard le ministre, que je dois redouter pour lui tout ce qui pourroit nourrir cette aversion. Plein de l'esprit de ces ouvrages, il vient quelquefois dans son enthousiasme m'en réciter des morceaux entiers. *Quels délices*, me dit-il ensuite, *on goûte à la campagne! Sans ambition, sans projets, uniquement occupé à cultiver ses champs, on est roi de son petit domaine, on trouve l'univers dans sa famille.* Au fond je sens bien qu'il n'a pas tort; mais comme son état l'appelle à une autre destination, je lui représente que ce repos

auquel il trouve tant de charmes, ne doit être dans un Gentilhomme que le prix des travaux ; que ce ſeroit peut-être à moi d'y aſpirer après trente ans de ſervice ; mais qu'y penſer à ſon âge, c'eſt ſe vouer à l'inutilité & à l'ennui qui en eſt tôt ou tard la ſuite. C'eſt ainſi, Madame, que je travaille à perfectionner dans M. votre fils, une éducation qui vous fait tant d'honneur ; & je me croirai trop payé de mes ſoins, ſi je parviens à juſtifier la confiance de la plus digne des meres.

Je ſuis avec reſpect, &c.

## LETTRE XIII.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

### Réponſe à la Lettre X.

20 Janvier.

TOUJOURS le même ton de miſantropie. Je me flattois que vous vous en guéririez. Vous n'avez donc guere fait attention à la lettre que je vous écrivis il y a quelque tems. *Les hommes*, me dites-vous, *ne valent pas la peine d'être recherchés.* On ne tient ſouvent de tels diſcours, que lorſqu'on mérite ſoi-même

d'être délaissé. Je compare tous ces gens sombres & mécontens aux plaideurs, qui pour se dédommager de la perte de leurs procès, accablent les Juges d'invectives. Je ne puis croire cependant que vous ayez perdu le vôtre au Tribunal de la Société. Je ne veux mettre que sur le compte de l'amour, le ton mélancolique dont Hortense & moi exigeons que vous vous corrigiez. Entendez-vous, mon ami! *Hortense* & moi? Vous êtes désespéré d'être éloigné de votre Cousine; & loin d'elle tout vous déplaît. Voilà votre excuse; mais elle ne me satisfait pas. Formez-vous donc une raison plus douce, plus convenable à votre état actuel. Vous allez contracter l'habitude d'une humeur chagrine, & qui sait si quelque jour Hortense n'aura point à en souffrir? Quoique vous en puissiez dire, je trouve mauvais que vous renonciez à ces cercles qui vous semblent si frivoles. Le commerce du monde est nécessaire à votre âge, sur-tout quand on pêche, par un peu de roideur & par l'excès de la franchise; on cite, je le sais, bien des jeunes gens amollis, corrompus même par la Société des femmes; mais c'est que la plupart du tems ils choisissent mal. S'il en est

une bien folle, bien inconséquente, pourvu qu'elle ait quelques agrémens, c'eſt la fleur à laquelle mes papillons portent leur hommage; vous avez plus de reſſources qu'un autre, pour vous préſerver d'un ſi mauvais exemple. Voyez donc la ſociété; mais que ce ſoit la bonne, la meilleure, celle que fréquente un homme auſſi reſpectable que Monſieur de Lanſal. Ne chériſſez pas tant la ſolitude. L'excès de ſon goût a peut-être plus d'inconvéniens que celui de la diſſipation. Il nourrit les chimeres, il aigrit l'humeur, il retarde l'expérience, il vous habitueroit à ces idées ſombres dont vous voulez ſûrement vous défaire puiſqu'Hortenſe l'exige. Allons, plus de miſantropie; faites grace au genre humain. Songez que M. de Lanſal, que votre mere, qu'Hortenſe en font partie. Conſervez vos excellens principes, qu'ils ſoient la regle, non la cenſure de votre conduite. Penſez que vous ne feriez pas tout le bien que vous pourriez, ſi en pratiquant la vertu, vous ne la faiſiez point aimer. Prêtez-lui tous les charmes dont elle eſt ſuſceptible. Adieu, mon ami, je finis en vous diſant comme je ne ſais quel Philoſophe à l'un de ſes Diſciples, il faut ſacrifier aux Graces.

## LETTRE XIV.

*Monſieur de* SAINT-JUST *à ſa Fille.*

Le 18 Février.

JE vous remercie, Mademoiſelle, des jolies lettres que vous m'écrivez *, elles m'amuſent, elles me ſervent de récréation au milieu des ennuyeuſes *paperaſſes* que je ſuis obligé de feuilleter; Madame de Saint-Juſt prétend que j'y trouve un plaiſir infini. Elle ſe trompe bien; ſi je ne craignois que nos affaires n'en allaſſent plus mal, j'abandonnerois de grand cœur cette beſogne à d'autres. Je dois pourtant me louer des peines que cela me coûte. Ta mere me mandoit hier que notre procès avance vers ſa fin. J'en ſuis enchanté. C'eſt pour vous, ma chere enfant, que nous travaillons. Ma femme ni moi, ne jouirons pas long-tems du bien que le jugement de notre affaire va nous aſſurer. Il doublera vos eſpérances; & Luzigny ſera bien aiſe de cette augmenta-

* M. de Saint-Juſt n'ayant pas eu l'attention de les garder, on ne peut les faire connoître au Public.

tion de dot. Cent mille écus de plus, ſont un objet, au moins ! quoique le Marquis ne connoiſſe guere le prix de l'argent, & qu'il t'aime autant qu'il peut t'aimer, ce petit incident ne te fera point de tort. Il eſt toujours conſtant, n'eſt-ce pas? oh! je vois bien que le coquin veut me faire payer ſon guidon de Gendarmerie. Allons, quand il lui plaira, je ſuis à ſes ordres. Adieu, ma fille, je vous embraſſe tendrement.

## LETTRE XV.

### *La Marquiſe à Monſieur de* SAINT-JUST.

Le 24 Février.

*Nota.* A la ſuite de pluſieurs nouvelles écrites de la main de Mademoiſelle de Saint-Juſt & que l'Editeur a cru devoir ſupprimer, on lit ces mots de Madame de Luzigny.

JE vous félicite, Monſieur, de l'heureuſe tournure que prend votre affaire. Je n'ai pas beſoin de vous dire que cette augmentation de fortune n'ajoutera rien aux ſen-

timens de mon fils & aux miens. Je veux le bonheur de Luzigny. Votre aimable fille peut seule le faire; & quelle que soit l'issue de votre procès, j'attacherai un prix infini à une alliance qui doit resserrer nos nœuds & cimenter la tendre amitié qui unit nos deux familles.

## LETTRE XVI.

### *Le Marquis à sa Mère.*

Le 6 Mars.

J'ARRIVE accablé de fatigues & d'ennui. Je ne puis me délasser qu'en déposant mes plaintes dans votre sein. Quel métier que cette profession des armes, à laquelle on attache tant de considération! que d'inutilités! que de tems perdu! il faut être automate pour le faire sans dégoût. Quelles occupations pour un homme qui pense! ah! j'aurois bien pu laisser mon esprit auprès de vous & d'Hortense comme j'y ai laissé mon cœur. Les lumieres sont de trop dans un militaire qui n'est destiné qu'à un rôle subalterne. A quoi lui serviroient-elles? A sentir tout

le ridicule des loix puériles qu'on lui impose, à lui faire élever courageusement sa voix contre la tyrannie, ce n'est point là le compte de la plupart des Chefs militaires de nos jours. Des yeux & de la docilité pendant la paix, des bras & du courage pendant la guerre, c'est tout ce qu'ils attendent de ceux qui rempliſſent les grades inférieurs. S'ennuyer, obéir & se taire, sont les seules tâches qu'on doive s'y prescrire! Oh, quant à la premiere on ne sauroit la remplir plus exactement que je ne fais. Le pourrois-je autrement? Loin de vous, loin d'Hortense, & astreint aux devoirs les plus fastidieux; respirer la moitié de la journée l'air infect & poudreux d'un manege, être en société, suivie avec ses chevaux; s'occuper des plus minces détails de sa *tenue*, comme une jolie femme de sa parure..... Voila ce qu'on appelle servir le Roi! Voilà le tribut auquel le préjugé astreint tout Gentilhomme à payer à sa Patrie! *Il faut faire quelque chose*, nous répete-t'il obstinément. Eh! venez voir ce que nous faisons, & jugez si ce n'est pas moins que rien. *Il ne faut point perdre le tems de sa jeunesse!* Ah! de grace, essayez d'inventer un moyen de le perdre plus completement. Le Ren-

tier le plus oiſif, le plus inepte eſt un être moins inutile. S'il ne fait rien, du moins il ne fait pas de mal, & le déſœuvrement qui ſuit nos inſipides devoirs, nous conduit preſque naturellement à en faire. Oh! oui, ma mere, ce métier auquel j'aſpirois avant de le connoître, m'inſpire l'ennui le plus profond; mais vous voulez que je le continue? J'obéis; la ſeule conſolation que j'aie, c'eſt de ſavoir qu'en ſubiſſant mon ſort, je fais vos volontés.

Encore ſi l'on voyoit devant ſoi une perſpective qui pût dédommager d'un tems ainſi perdu; mais non, que la guerre vienne mettre fin à notre oiſiveté, tourner notre attention vers des objets plus importans, ſi nous gagnons au change, l'humanité y perd. Nous étions les jouets des caprices les plus puériles, nous allons devenir les inſtrumens des caprices les plus cruels. Nous n'étions qu'à plaindre, nous allons devenir redoutables. Et à qui? A nos ſemblables; à des malheureux qui n'ont d'autre tort à notre égard que celui d'habiter au-delà de nos frontieres. Cette deſtination n'eſt-elle pas révoltante? Qu'on a bien fait d'attacher de la gloire à la remplir! Sans cela, quelle eſt l'ame

ſenſible qui eût pu s'y réſoudre. Je frémis toutes les fois que je me retrace les horreurs auxquelles je ſerai peut-être forcé de préſider. Que ſais-je, ſi moi qui aime tant ma mere & Hortenſe, je ne dois point quelque jour plonger mon épée dans le ſein d'un fils, dans le ſein d'un amant. Et nous oſons former des vœux pour que la guerre nous arrache à notre inaction! Qu'elle dure à jamais. Il vaut mieux végéter dans l'obſcurité que de cueillir des lauriers ſanglans. Il vaut mieux être oiſif que cruel. Il vaut mieux s'ennuyer que de faire des malheureux.

S'il y a un peu d'humeur dans le début de ma lettre, ne me le pardonnerez-vous pas? La cauſe m'en ſemble ſi juſte! Mais je vous ai confié mes peines, & en m'entretenant avec vous, je les oublie. Mon métier me paroît moins inſupportable. Pour vous complaire, je le ferai ſans dégoût, ou du moins je cacherai celui qu'il m'inſpire. M. de Lanſal m'en donnera le courage; il eſt ſi ſenſé, ſi honnête!... Un chef qui lui reſſembleroit, arrêteroit ſans effort toutes les plaintes que nous nous permettons. Il adouciroit les loix de la diſcipline, ſans la relâcher. Il feroit regner l'humanité, même au milieu des

horreurs de la guerre. La tête la plus rebelle, fléchiroit docilement ſous ſon joug, ſon exemple rendroit le cœur le plus féroce ſenſible au cri touchant de la nature. Il ſeroit en tout ſemblable à un Lieutenant-Colonel (M. de Beroncourt) que nous avons en garniſon avec nous. Ce digne Militaire inſpire au premier abord l'eſtime & le reſpect. Il a le talent ſi rare d'allier la douceur à la fermeté : ſous ſes ordres, on fait ſon devoir par goût & non pas par contrainte. La plupart des chefs voudroient voir d'humbles cliens dans tous les Officiers qui leur ſont ſoumis ; il n'y veut voir que des camarades, ſur leſquels il n'a que l'aſcendant de l'expérience. Pour les autres, les ſoldats ſont des eſpeces d'eſclaves ; pour lui, ce ſont des enfans d'autant plus chers, que leur ſort eſt plus triſte. Auſſi combien il eſt récompenſé des ſoins qu'il prend d'eux ! Dès qu'il paroît, vous voyez le ſourire du contentement ſur toutes les levres ; on l'entoure, il ſemble qu'on cherche à deviner ce qu'il paroît deſirer ; & qu'on va ſe diſputer l'avantage de lui être utile. J'ai été pluſieurs fois témoin de ce touchant ſpectacle, & je me ſuis dit : ſi je pouvois eſpérer un pareil ſort, oh ! je ſer-

merois les yeux ſur tant de minuties qui me dégoûtent! ſur tant d'horreurs qui me révoltent! Végéter trente ans dans les grades ſubalternes, être criblé de cruelles bleſſures, ce ne ſeroit pas acheter trop cher le bonheur de réunir à ce point, l'amour & la conſidération.

Il vient de recevoir une preuve bien éclatante de ces doux ſentimens de la part de ſes Officiers. Ils l'avoient invité à un grand repas avec leur Colonel, dont le caractere dur & les manieres hautaines reſſerrent tous ces cœurs, qui ſe dilatent à l'aſpect de M. de Beroncourt. Vers la fin du repas, cet homme exemplaire en tout, qui ſait fermer reſpectueuſement les yeux ſur les défauts de ſes ſupérieurs & qui ne leur en rend pas moins tout ce qu'il leur doit, voulut porter à ſon Corps la ſanté du chef commun; mais lui qui eſt accoutumé à trouver tout le monde docile au moindre acte de ſa volonté, ne cauſe point cette fois la plus légere émotion; tous les ſpectateurs reſtent immobiles, un ſilence général eſt le ſeul ſigne d'improbation qu'on ſe permette. Celui qui le cauſoit eſt incorrigible, ſi une leçon auſſi énergique ne le change pas. M. de Beroncourt paroiſſoit fort déconcerté, lorſque le plus ancien Officier ſe leve & répare

ce chagrin paſſager. C'eſt la ſanté de M. de Beroncourt qu'il porte à ſes camarades : quelle révolution ſoudaine! Chacun retrouve ſa voix pour exprimer ſon contentement. Le plancher retentit du nom de Beroncourt mille fois répété. C'eſt la ſanté de notre digne, de notre brave Lieutenant-Colonel que nous buvons. Tous s'empreſſent; on eût dit qu'il s'agiſſoit du pere commun de toute l'aſſemblée.

Voilà à mon gré, le plus beau triomphe auquel un Militaire puiſſe aſpirer en tems de paix. Auſſi M. de Beroncourt en a-t'il été attendri juſqu'aux larmes. Larmes délicieuſes, ne vous répandrai-je jamais!

Ce ſont de tels hommes qui me réconcilieroient avec la ſociété, ſi vos conſeils & vos inſtances ne leur en épargnoient la peine. Je vois le monde davantage depuis quelque tems. J'y trouve même du plaiſir, parce que je crois vous en faire; je crois plaire à Hortenſe.

Je ſuis avec reſpect, &c.

## LETTRE XVII.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

Le 13 Mars.

Je veux encore vous gronder, mon ami, mais pas auſſi vivement que la derniere fois. Vous avouez qu'il y a un peu d'humeur dans le commencement de votre lettre, cet aveu me déſarme; & ce que vous me dites de M. de Beroncourt me prouve que vous êtes guéri de vos accès de mélancolie. On ne peut haïr les hommes, quand on connoît comme vous, tout le prix de leur eſtime.

Il faut, me dites-vous, dans l'état militaire, lorſqu'on eſt deſtiné à un rôle ſubalterne, *s'ennuyer, obéir & ſe taire.* Obéir, ſans doute; n'y ſeriez-vous pas obligé en quelque claſſe que vous vous ſuppoſiez? L'obéiſſance au pouvoir légitime, eſt le premier des devoirs dans l'ordre ſocial. Vous le ſentez trop bien, pour que je m'abandonne à des raiſonnemens dont peut-être je me tirerois fort mal. Je vous rappellerai ſeulement, que c'eſt parmi les Militaires ſur-tout que la ſoumiſſion aux

loix eſt indiſpenſable. Eh! où en ſerions-nous, ſi la portion des citoyens qui a toujours les armes à la main venoit à méconnoître la néceſſité de la ſubordination? Obéiſſez donc, mon fils, & même avec plaiſir. Donnez-en l'exemple à ceux que vous commandez, & ils obéiront à leur tour avec moins de répugnance.

Vous vous ennuyez : Mais c'eſt votre faute. A quoi vous ſervent donc vos connoiſſances. L'ennui eſt la punition des oiſifs & la maladie des ſots. Comment peut-on l'éprouver, lorſqu'on a de l'eſprit & le deſir de le cultiver par l'étude? J'entends dire à tout le monde que l'art militaire eſt une ſcience très-vaſte & très-peu connue. Pourquoi ne feriez-vous point votre principale occupation de vous la rendre familiere? Ne ſeroit-ce pas dans le fond, le premier & le plus légitime emploi des talens que vous avez reçus, ſauf à partager vos loiſirs entre la ſociété & des lectures plus agréables. Car vous ne vous attendez point qu'une femme vous interdiſe les fleurs de la belle littérature. Croyez-moi, diſtribuez ſur ce plan les heures dont vous pouvez diſpoſer, & demandez à M. de Lanſal ſi l'ennui peut empoiſonner une vie ainſi occupée.

Vous étiez harraſſé de fatigues, lorſque vous m'avez écrit, vous voyez tous les objets en noir; vous avez déclamé contre votre état. Je vous le pardonne; sûre que votre humeur une fois paſſée, vous aurez ſenti le faux de vos raiſonnemens. Il eſt mille inſtans dans la vie, où l'on eſt livré à un dégoût qui s'étend ſur tout ce qui nous environne; l'exiſtence même nous devient à charge: il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé de ces inégalités; mais l'ame ſe remet bientôt dans ſon aſſiette, pour peu que la raiſon ait encore quelqu'empire ſur nous.

Votre profeſſion vous déplaît. *Les devoirs*, auxquels elle vous aſtreint, *vous ſemblent faſtidieux. Le Rentier le plus oiſif, le plus inepte eſt à vos yeux un être moins inutile que vous.* Voilà le véritable ton du déclamateur. Vous mettre ce ſeul trait ſous les yeux, c'eſt vous en faire ſentir le faux & le ridicule. M. le Commandeur d'Oiſemont qui vous aime toujours beaucoup, & qui a lu votre lettre, me diſoit hier: „ Le langage que vous tient M. de „ Luzigny ne m'eſt point inconnu. C'eſt „ celui de la plus grande partie des Offi„ ciers. Ils exagérent tous leurs peines, „ leurs fatigues, ils ſe plaignent ſans ceſſe;

„ & ce qui vous étonnera, c'eſt que j'en
„ ai peu vus qui ne fuſſent déſeſpérés
„ d'avoir quitté le ſervice. Ce ſont pour
„ la plupart des amans chagrins, qui ju-
„ rent mille fois par jour, de devenir in-
„ fideles, & qui éprouveroient la plus
„ vive douleur ſi on briſoit leurs chaînes.
„ Pendant la paix, ceux qui ont fait la
„ guerre, rougiſſent de revenir aux élé-
„ mens d'un art où ils ſe ſont diſtingués
„ au prix de leur ſang : les jeunes gens
„ qui ne ſentent pas le rapport qu'il y a
„ entre les grandes opérations d'une cam-
„ pagne, & les détails auxquels on les
„ ſoumet dans leurs garniſons, s'en indi-
„ gnent, & l'ennui ſuccéde au mépris
„ qu'ils conçoivent pour leur état.

Je ne vous dirai point trivialement; *il faut faire quelque choſe, il ne faut pas perdre ſa jeuneſſe.* Je vous rappellerai l'obligation qui vous lie envers l'Etat comme citoyen, & comme citoyen opulent & diſtingué par votre naiſſance. Le ſoin qu'il prend de conſerver vos poſſeſſions, les privileges, les honneurs ſur-tout qu'il accorde à votre famille, vous font à chaque inſtant contracter avec lui une dette que vous devez reſpecter. En vain m'objecteriez-vous que vous l'aurez payée en vous bor-

nant

nant à améliorer vos biens, en élevant pour lui les rejettons d'une union légitime. L'Etat en demande autant de chacun de ſes enfans ; mais vous qu'il diſtingue, à qui il accorde une des premieres places dans la ſociété, vous lui devez bien davantage ; ce n'eſt que par les plus généreux ſacrifices que vous pouvez vous acquitter. Deux carrieres s'ouvroient devant vous ; celle de la robe & celle des armes. Vous avez choiſi celle-ci : ſuivez donc votre vocation. Il n'eſt plus tems de regarder en arriere, ou renoncez aux avantages que vous avez reçus en naiſſant, ou indemniſez-nous, vous diront vos concitoyens, des avances que nous vous avons faites.

Ne croyez pas que la patrie ſoit une maîtreſſe ſévere, une créanciere impitoyable, c'eſt une mere tendre qui vous ſaura gré des ſervices mêmes que vous êtes obligé de lui rendre ; de nouveaux bienfaits en ſeront le prix. Voyez M. de Beroncourt ; ſon mérite l'a avancé, il eſt chéri & reſpecté de tous ceux qui le connoiſſent ; & cependant il n'a fait que ſon devoir : combien il en eſt récompenſé. Les triomphes, ſelon vos expreſſions, viennent le chercher juſqu'au ſein de la paix.

Il eſt d'autres triomphes moins doux, mais plus brillans encore que ceux dont vous me parlez ; ceux que l'on brigue en tems de guerre. Ils ſont odieux aux philoſophes, vous vous les retracez avec horreur. Hélas ! ſi nous ſortions de cette paix dont les loiſirs vous peſent, ô ! mon fils, je vous verrois voler avec tranſport audevant de tous les dangers. Senſible à la pitié, vous frémiriez des ſcenes ſanglantes que vous auriez ſous les yeux ; plus ſenſible à l'honneur, vous vous expoſeriez à tout pour mériter d'être diſtingué, & moi je ſerois forcée d'applaudir à cette paſſion fatale. Ah ! c'eſt pour une mere que la guerre eſt le premier des maux. Vous pourrez ſortir ſain & ſauf de toutes les batailles où vous vous trouverez ; il ne s'en donnera aucune, où je n'aie autant à ſouffrir que celui de vos ſoldats le plus griévement bleſſé. Eh que ſont les maux du corps auprès de ceux de l'ame ? Dans la chaleur du combat, enivré par l'amour de la gloire, vous oublierez (& je vous y exhorte en mere courageuſe), vous oublierez tout ce qui vous attache à la vie, vous mettrez votre honneur à affronter la mort. Et moi, mon enfant, quelle comparaiſon !... Je m'arrête, je ne

veux pas qu'un tel tableau puiſſe affoiblir votre valeur. Je fais des vœux bien ſinceres pour que la paix ſoit éternelle. Si le Ciel les rejette, je n'aurai point cette magnanimité des Dames de Lacédémone & de Rome; mais ſûre que vous ferez votre devoir, je me réſigne d'avance à tous les événemens & je me dis, il eſt affreux d'égorger ſes ſemblables; il eſt cruel de réduire une mere au déſeſpoir; mais il eſt beau de défendre ſa patrie. Je ſens que les larmes me gagnent. Adieu, Luzigny, adieu, mon fils, mon cher fils.

## LETTRE XVIII.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

Le 20 Mars.

QUELLE lettre vous m'avez écrite! ô! la plus tendre des meres! Combien ſous votre plume la raiſon eſt aimable & touchante! il n'eſt aucune de vos expreſſions qui n'ait pénétré juſqu'à mon cœur. Vous m'avez attendri juſqu'aux larmes; vous avez plus fait encore, vous m'avez donné une force qui me manquoit. Mon état ceſſe de m'être odieux. Cependant je

viens d'être témoin d'une ſcene d'horreur qui eût pu ébranler mes bonnes réſolutions ; mais je me ſuis rappellé votre lettre, j'ai gémi ſur le ſort de la malheureuſe humanité, & je me ſuis réſigné au mien. Je vous ai promis de ſuivre conſtamment la carriere dans laquelle je ſuis entré ; puis-je oublier ma promeſſe. Ah ! ce ſeroit aujourd'hui, ſi cela étoit encore en mon pouvoir. C'eſt peu d'égorger des hommes qui ne nous ont fait aucun mal, mais qui vivent ſous d'autres loix que les nôtres ; notre barbarie s'étend juſques ſur nos compatriotes ; car n'eſt-ce pas être barbare que d'arracher à des travaux utiles, que d'arracher des bras d'une mere, un jeune citoyen qui remplit paiſiblement dans ſon village ſa tâche envers l'Etat. Tel étoit l'infortuné qui m'a donné le ſpectacle le plus touchant. Victime d'un moment d'imprudence & de la coupable ſupercherie d'un recruteur, il avoit quitté ſes parens dont il étoit l'unique ſoutien, pour s'enrôler ſous les drapeaux d'un des régimens que nous avons ici. Il ne fut pas longtems à s'en repentir. Il y avoit deux ans qu'il languiſſoit ſous les chaînes qu'on lui avoit impoſées contre ſon gré. Il apprend que ſon malheureux pere vient de finir

ſes jours ; on lui mande que le chagrin qu'il lui a cauſé en a avancé le terme, que ſa mere eſt inconſolable, qu'elle ſuivra dans peu ſon époux ſi elle tarde à revoir ſon fils. Le jeune homme fond en larmes ; (je tiens tous ces détails de témoins oculaires, je les ai crus précieux pour une ame telle que la vôtre) il va ſupplier ſes chefs de lui accorder un congé*. Il les trouve inexorables. Déſeſpéré, il part ; bien décidé, dit-il à un de ſes camarades, d'être de retour avant un mois. Son abſence eſt bientôt connue. Il eſt arrêté à dix lieues d'ici, & un Conſeil de guerre le condamne à la mort. N'allez point vous indigner contre les membres de ce Conſeil ; en pareil cas ils ne peuvent avoir que l'inflexibilité de la loi, qui n'eſt malheureuſement que trop poſitive. Ils gémiſſent intérieurement, ils excuſent tout bas le coupable, mais prononcent l'arrêt fatal. Leur victime alloit donc être immolée ce matin. Son ſort avoit intéreſſé toute la ville. J'ai vu toutes les meres ſanglotter à l'aſpect de cet infortuné. Il ne s'occupoit que de la ſienne en

* Cette lettre étoit écrite avant l'Ordonnance concernant les Déſerteurs, dont l'humanité eſt redevable à Louis XVI.

ces triſtes momens. Elle en mourra, diſoit-il, elle en mourra. On ne remarquoit point dans ſes traits le déſeſpoir du crime; mais l'accablement profond d'un fils ſenſible, qui alloit faire le malheur de ſa famille. On voyoit qu'il regrettoit plus ſa mere que la vie. Il avoit fendu la preſſe. Il étoit ſur la place deſtinée à l'exécution: on lui avoit bandé les yeux. Ses camarades tremblans alloient faire voler contre lui le plomb mortel. Tout-à-coup, le morne ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée eſt interrompu. On entend des cris & le bruit d'un carroſſe qui arrive rapidement; c'étoit celui de la Marquiſe de T., femme du Colonel de ce malheureux jeune homme; elle apporte ſa grace, le mot de *grace*, *grace*, eſt auſſi-tôt répété de bouche en bouche, avec des tranſports de joie. On eût dit que chacun des aſſiſtans venoit de ſauver ſon fils ou ſon frere. On ſe preſſe autour de lui; on l'accable de largeſſes. Cette premiere émotion fut ſi vive, qu'il en perdit l'uſage de ſes ſens. En les recouvrant, ſon premier ſoupir fut pour ſa mere. Madame de T. eut bien de la peine à percer la foule & à pénétrer juſqu'à lui. Dès qu'il l'apperçoit, il ſe jette à ſes pieds. Cette Dame qui aux agrémens les plus pi-

quans, joint l'ame la plus ſenſible, le releve avec bonté, le conduit à ſa voiture, l'y place à ſes côtés & retourne à ſon Hôtel aux acclamations de tout le peuple. C'étoit elle qui avoit preſſé ſon mari d'obtenir la grace de cet infortuné. On l'avoit reçue la veille. Elle avoit brigué le plaiſir de la lui annoncer. On y avoit mis pour condition que le coupable ſubiroit toutes les horreurs qui précédent la mort; qu'il en avoit coûté à Madame de T. d'attendre pendant vingt-quatre heures le moment de ſauver un miſérable! Elle ne s'en eſt pas tenue là. Elle a pris ſoin de raſſurer celui qu'elle avoit délivré. Elle ſe charge de lui ſolliciter un congé. Il vouloit que l'argent qu'il avoit reçu fût pour ſa mere. Madame de T. a doublé la ſomme, & s'eſt engagée à faire paſſer le tout à ſa deſtination. Je pourrois me livrer ſur cette aventure à des réflexions qui ne ſeroient que trop fondées. Je pourrois me récrier ſur la maniere odieuſe dont on recrute nos armées, ſur les fraudes & les violences que ſe permettent impunément ceux qui en ſont chargés : ſur la barbarie qu'il y a à punir de mort de malheureux qui échappent à un joug que ſouvent on leur a impoſé par force & qu'on appeſantit de peur qu'ils

ne le secouent, sans s'appercevoir qu'on produit un effet tout contraire. Je pourrois m'élever contre tant de cruelles inconséquences dont je suis témoin chaque jour ; mais je ne veux pas troubler l'attendrissement que mon récit vous causera peut-être.

Je suis avec respect, &c.

## LETTRE XIX.

### *Hortense au Marquis.*

Le 26 Mars.

Vous nous avez fait frémir, Monsieur, mais que nous vous avons su gré du dénouement qui a terminé nos alarmes ! Ma tante & moi avons partagé les impressions de tous les assistans. L'infortuné ! il a pensé perdre la vie, parce qu'il aimoit trop sa mere. Quand on a pris le parti des armes, il faut donc renoncer aux sentimens de la nature ! Ah ! si cela étoit, je me liguerois avec vous contre Madame de Luzigny pour vous le faire quitter. Mais heureusement vous êtes loin de cette funeste insensibilité, tout dans votre lettre l'annonce, & l'on n'a point à craindre que le spectacle des horreurs de la

guerre puiſſe endurcir votre ame. Comment! il n'y avoit pas moyen de ſauver ce malheureux déſerteur ſans recourir à la Cour? Ah! pour moi, ſi j'avois été l'un des juges, je n'aurois point voulu prononcer l'arrêt. On auroit pu me punir, m'ôter mon emploi, on ne m'eût pas forcé d'être barbare. Je raiſonne peut-être de tout cela en femme qui n'entend rien à vos loix; vous pouvez rire de mes fauſſes idées, mais mon cœur demande grace pour mon ignorance.

## LETTRE XX.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

2 Avril.

JE vais être indiſcret, commettre même une eſpece de trahiſon; mais c'eſt un triomphe de mon jeune Eleve que j'ai à célébrer. Ne ſuis-je pas excuſable? Le Marquis m'a bien dit : „ De grace, qu'on „ ignore ma faute; qu'Hortenſe ſur-tout „ n'en ſache rien. Oh! ſi elle la ſait, je „ ſuis inconſolable, je ſuis perdu „. Je lui ai promis qu'elle l'ignoreroit, c'eſt à

vous, Madame, à remplir mon engagement; en lui faisant la victoire qu'elle vient de remporter : elle est complette, & d'autant plus glorieuse, qu'elle a été plus disputée, qu'Hortense est à cent lieues, que sa rivale est séduisante, & que le Marquis est dans l'ivresse de ses sens.

Une jeune actrice plus décente qu'on ne l'est communément dans cet état, paroissoit avoir intéressé M. de Luzigny, moins encore par ses charmes, que par ses talens. Il aime la déclamation, & pour cultiver cet art, il préféroit depuis quelque tems ses leçons à celle d'un grave rival de Brissart que nous avons ici *. Il est des choses que le Mentor le plus vigilant ne doit point appercevoir, cette préférence étoit fort innocente, je voyois d'ailleurs que la société de cette femme donnoit à notre jeune misantrope une certaine aménité dont je ne le croyois pas susceptible. Félicitons-nous de l'effet, me disois-je, sans rien craindre de la cause, je connois son cœur; il est en sûreté. Le goût de M. de Luzigny pour la jeune Melpomene se décidoit cependant davantage chaque jour. Il briguoit les places voi-

* M. Aufresne, célebre acteur qui a long-tems habité Strasbourg.

fines du théatre dès qu'elle avoit un rôle. Il sacrifioit le plaisir de l'illusion à celui de la voir de plus près. Tout étoit charmant pour lui dans cette belle bouche. Il avoit l'air d'applaudir à l'auteur; mais moi qui ai étudié sa physionomie, j'y lisois que c'étoit uniquement à l'actrice. Lorsqu'on exaltoit ses talens, il rougissoit, comme s'il eût eu part à l'éloge. Si on la critiquoit & qu'il ne pût la défendre avec succès : Elle se formera, disoit-il, elle est si jeune! titre charmant à l'indulgence! il ne s'appercevoit pas que ce titre produisoit dans son cœur un autre sentiment. L'actrice plus clairvoyante avoit soin de le nourrir. Enchaîner ce fier Hippolyte, lui paroissoit un triomphe flatteur pour sa vanité. Je veux bien présumer qu'elle n'avoit point d'autres vues, ou que du moins elle a eu l'adresse de les dissimuler à son esclave. Car voilà depuis quelques jours, ce qu'étoit le Marquis, & il l'ignoroit. J'ai voulu le ménager. J'ai fait mes remarques en silence. En les lui découvrant il eût fallu les accompagner de reproches, il ne les méritoit pas alors, & il est quelquefois dangereux de marquer de la méfiance aux jeunes gens sur les dispositions de leur cœur : j'aurois

parlé d'ailleurs qu'il n'avoit point parlé de ſa flamme ; cet aveu l'eût trop fait rougir. D'un autre côté une jeune actrice pleine de talens, déployant tout le manege d'une coquetterie décente, parlant le langage du ſentiment & dépouillant l'amour de tout ce qui peut faire paroître cette paſſion groſſiere aux ames délicates ; une telle ſyrene me ſembloit redoutable, au moins pour la tête ardente de mon pupile. En vain me diſois-je avec l'un des plus ingénieux de nos Poëtes : *

Efforts dangereux d'une belle,
L'amour peut vous rendre impuiſſans,
Et le cœur d'un amant fidele
Echappe au preſtige des ſens.

Pluſieurs indices m'annonçoient que le cœur du Marquis alloit céder à l'impétuoſité de ſes ſens. Je le voyois dans un trouble qui annonçoit, non une paſſion malheureuſe, après la jouiſſance, mais une paſſion produiſant des remords même avant d'être ſatisfaite. Je devinois ſes combats intérieurs. Je crus enfin devoir parler pour aſſurer ſon triomphe. J'entrai avec ce deſſein hier dans ſa chambre. Il étoit ſi ému que d'abord il ne m'apperçut

* Le C. de Bernis.

point. Une lettre qu'il venoit de cacheter étoit sur sa table. Il se promenoit à grands pas, & à son agitation, j'imaginai d'abord qu'il récitoit un rôle. J'en fus presque convaincu quand je l'entendis dire avec force : *non, tu ne partiras point ;* mais le nom d'Hortense prononcé d'un ton de voix attendri, me tira d'erreur. Je l'appellai ; il se retourna avec vivacité, & sans me donner le tems de le questionner il se précipite dans mes bras & s'écrie : ah ! mon pere, venez m'aider. J'ai besoin de votre secours. Sauvez-moi d'un crime, d'un parjure. Une fatale passion alloit m'égarer. Je sentois mon cœur céder à sa violence ; mais au fond de ce cœur l'image d'Hortense me reprochoit l'infidélité dont j'allois me souiller & pour qui ?.... Apprenez... Je vous entends, mon ami, ai-je repris d'un air tranquille. Je connoissois votre situation. Elle ne m'alarmoit pas encore. Un goût léger, le caprice des sens, ne peuvent avoir des suites dangereuses, lorsque l'on a, comme vous, des principes solides d'honnêteté. Vous vous exagérez votre état. — Oh ! non, Monsieur, non. Il est desespéré si vous ne secondez ma foiblesse. Emparez-vous de ce fatal billet, auteur de mon

crime, déchirez à mes yeux cette lettre coupable qui devoit lui ſervir de réponſe. Ne m'épargnez point; vengez Hortenſe en m'humiliant, en m'affligeant. Je mérite de la perdre; mais, je vous en conjure, qu'elle ignore mon égarement, ou bien vous me mettez au déſeſpoir. Je le lui ai promis. Je l'ai raſſuré, conſolé, j'ai ouvert le billet. Il étoit conçu dans les termes les plus paſſionnés. Mon pupile avoit fait la conquête la plus entiere. On en convenoit dans ce dangereux écrit. Une premiere lecture lui avoit tourné la tête, c'eſt dans un premier tranſport qu'il avoit écrit ſa lettre; tout y annonçoit le défaut de réflexion, bien plus que le ſentiment. Je ſuis arrivé au moment où la raiſon, où le veritable amour rentroient dans leurs droits; & j'ai fort peu contribué à leur triomphe: il ne doit être attribué qu'à l'ame honnête & ſenſible du Marquis. Quand même il auroit conſommé ſa faute, il ne la ſentiroit pas plus vivement, il a pris la déclamation en horreur, il ne veut plus aller au Spectacle qu'il ne ſoit parfaitement guéri. Ces remedes violens feroient croire que le mal l'étoit; mais il s'eſt fait illuſion à lui-même. C'eſt la pureté de ſon premier amour qui lui exagére ſes torts. Je les lui

ai déja pardonnés, je fais bien plus, je l'en aime, je l'en estime davantage.

J'ai été le voir ce matin, il avoit passé une nuit plus calme que la précéden-
„ te. On est si tranquille, m'a-t'il dit,
„ quand on est rendu à la vertu. L'ivresse
„ qui agitoit mes sens, le remord, qui
„ déja me dévoroit, m'avoit ôté la paix de
„ l'ame! mon sacrifice me l'a fait recou-
„ vrer. Avouerai-je à ma honte qu'il m'a
„ beaucoup coûté?..... Combien cet
„ humiliant aveu offense mon Horten-
„ se....„ Il m'a fallu lui répéter ma promesse de ne pas l'en instruire. La crainte qu'il en a fait bien honneur à l'un & à l'autre. Le Marquis ne redouteroit point tant Mademoiselle de Saint-Just s'il l'aimoit moins. M'objectera-t'on qu'une actrice a pu lui disputer un moment le cœur de mon pupile: je répondrai que ce n'est pas connoître celui d'un jeune homme, que d'ignorer qu'il peut allier un goût passager & même vif, à une passion beaucoup plus sérieuse à laquelle l'absence a fait perdre quelque chose de son empire sur les sens. Je regarde donc, Madame, la scene dont j'ai été témoin, comme un des beaux momens de la jeunesse du Marquis. Elle prouve que ce n'est point à

l'apathie qu'il doit ſa ſageſſe précoce, & à ſon âge, la fidélité eſt toujours méritoire. Triomphons l'un & l'autre, notre cauſe eſt commune. Dans un ſiecle, dans une profeſſion, à un âge où l'on ſe pique d'être corrompu. Vous avez un fils, & moi, Madame, un éleve vertueux.

Je ſuis avec reſpect, &c.

## LETTRE XXI.

### *Le Marquis à ſa Mere.*

Le 4 Avril.

Je relis, ſans ceſſe, votre derniere lettre, elle a fait ſur moi une profonde impreſſion; le moyen de ne pas ſe rendre aux argumens d'une mere, qui emprunte tour-à-tour le langage de la raiſon & de la ſenſibilité, qui balance l'une par l'autre & me donne l'exemple d'une réſignation qui doit me coûter moins qu'à elle. Que vous avez dû ſouffrir en écrivant ces ſages conſeils que je médite chaque jour, je les ſuivrai fidellement, je ſubirai mon ſort, je ne murmurerai plus. Je fais déja des eſſais de ma docilité en vivant moins retiré du monde.

Il me ſemble plus ſupportable depuis que je ſais vous obéir en le fréquentant. La ſageſſe & la réflexion y trouvent toujours des objets dignes d'elle, la malignité des alimens, l'ennui même des diverſions. Je n'ai pas beſoin de vous dire lequel de ces motifs m'y conduira.

J'entrevois un autre avantage dans ce nouvel emploi de mes momens, il rendra plus rares mes ſéances au ſpectacle, & j'en ſuis enchanté. Je m'étois livré à ce goût avec trop d'ardeur. C'eſt un des plus nobles qu'on puiſſe ſe permettre; mais il s'émouſſe comme tous les autres; & je veux économiſer mes plaiſirs de maniere qu'ils conſervent pour moi leurs attraits juſqu'à l'âge le plus avancé. D'ailleurs celui de la comédie a quelques inconvéniens, & ſans vouloir diſſerter ſur une matiere où l'on a, je crois, épuiſé le pour & le contre, je ſoutiens que le théatre n'eſt pas ſans dangers pour les mœurs, quelque épuré qu'il ſoit. Je dirai mieux, les graces décentes dont on y revêt la vertu, font ſur mes ſens une impreſſion plus dangereuſe que le badinage le plus licencieux, & je ſuis bien moins ému à *la Fille Capitaine*, qu'à *la Jeune Indienne*. Les Héroïnes qu'on produit ſur la ſcene, ont beau

être les organes de la vertu ; c'eſt par les ſens qu'elles en inſpirent le goût, & la volupté s'inſinue dans l'ame par la même voie. Tout en exprimant, avec énergie, des ſentimens de pudeur & de retenue, elles ne négligent point les moyens de nous ſéduire, de nous enflammer : & lorſqu'on leur apporte un cœur bouillant & ſans expérience, la morale gliſſe & l'impreſſion phyſique reſte. Heureuſement j'ai des préſervatifs contre une ſéduction qui ne me paroît à craindre que pour ceux qui n'en ſont pas munis ; c'eſt du port que j'apperçois les naufrages. Je n'ai point à leur aſpect l'indifférence injurieuſe qu'inſpire quelquefois la ſécurité. Le cœur eſt ſi ſouvent dupe des yeux ! nous ſommes en général ſi foibles : mais ne puis-je avoir des yeux que pour Hortenſe ! puis-je partager un cœur où elle regne par l'amour le plus tendre & le plus honnête.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE XXII.

### *La Marquiſe à M. de* LANSAL.

10 Avril.

QUE je vous ſais gré de votre indiſcrétion, Monſieur, combien la victoire que mon fils a remportée me ſemble glorieuſe ! elle me rend, s'il eſt poſſible, cet enfant encore plus cher. A ſon âge, Monſieur, à ſon âge réſiſter aux charmes d'une Circée telle que vous me la dépeignez ! je voudrois que Mademoiſelle de Saint-Juſt pût lire votre lettre ..... Mais elle la lira, je la conſerverai comme un monument de l'amour de mon fils ; & quand ils ſeront unis je la lui montrerai.

Je ſuis bien de votre avis, & loin de blâmer Luzigny d'avoir balancé entre ſa couſine & une Actrice charmante, j'eſtime d'autant plus ſa victoire, qu'elle lui a plus coûté & qu'il a été plus près de ſuccomber. Une vertu inébranlable dans un jeune homme de dix-neuf ans, m'auroit moins attendrie.

Une Comédienne rivale de l'aimable Hortenſe ! j'en ſuis cependant étonnée. Que

les femmes de cette classe sont dangereuses ! celle dont vous me parlez, Monsieur, a les apparences de l'honnêteté : elle n'en est que plus à craindre ; & Luzigny est trop heureux d'avoir résisté à ses séductions. Je suis ravie qu'il ait connu le péril. Une telle leçon le rendra plus circonspect. A son âge, souvent on ne pèche que par ignorance ; mais que cette ignorance est funeste. Hélas ! combien de jeunes gens moins imprudens encore, ont été les victimes de leur étourderie, bien plus que de leur amour.

## LETTRE XXIII.

### *La Marquise à son Fils.*

15 Avril.

J'AI réfléchi plus d'une fois, mon ami, à vos murmures sur votre profession. J'en ai causé avec des militaires autant respectables qu'éclairés, je comptois être leur interprete dans une longue lettre que j'avois préparée, j'y étois occupée lorsque le Commandeur d'Oisemont est venu m'interrompre. Sa visite m'a fort étonnée ; il étoit en grand deuil, j'ai cru qu'il alloit

m'annoncer la mort de ſon frere, l'Abbé de Réville, qu'on m'avoit dit malade. J'ai été heureuſement détrompée, le deuil qu'il porte eſt celui du vieux Marquis de Bloſſage, dont il eſt exécuteur teſtamentaire. Cet ancien Officier avoit raſſemblé, il y a un an, pour l'inſtruction de ſes deux fils, quelques réflexions ſur pluſieurs objets qui concernent votre état. Ils s'en plaignoient apparemment comme vous; & je croirois aſſez que ces réflexions ont pu mettre fin à leurs plaintes. Le Commandeur a trouvé ce petit ouvrage parmi les papiers du pere, il a cru qu'il pourroit vous être néceſſaire, en a fait faire une copie, & il me l'a laiſſée pour vous l'envoyer *. Je viens de la lire & j'ai cru devoir la ſubſtituer à la lettre que je vous écrivois. Ces réflexions m'ont paru très-ſenſées: il y regne ce déſordre d'un homme honnête & ſenſible, qui laiſſe courir ſa plume au gré des mouvemens de ſon cœur. Je deſire qu'elles vous plaiſent & que vous vous conformiez aux bons principes que ce vertueux pere donne à ſes enfans.

* Quelques ſoins qu'ait pris l'Editeur, il n'a pu encore ſe procurer une copie de cet excellent mémoire qu'il eût été très-empreſſé de faire connoître au public.

Votre Chevalier de Verſol vient toujours ici de tems en tems, ainſi que le Conſeiller de Priville, qui m'a bien prié de le rappeller à votre ſouvenir. Au moins ne ſoyez plus jaloux de lui; ſes aſſiduités ſont ſans conſéquence, je le ſais engagé ailleurs. Mademoiſelle de Saint-Juſt vouloit vous écrire aujourd'hui, mais elle eſt occupée à répondre à une lettre de Madame ſa mere, qui lui apprend que leur procès ſera jugé ſous peu de jours.

## LETTRE XXIV.

*M. de Lansal à la Marquiſe.*

18 Avril.

MADAME,

Depuis la ſcene vive que j'ai eu l'honneur de vous raconter, M. de Luzigny eſt changé à quelques égards, & c'eſt à ſon avantage. Tous les jours il me ſacrifie quelques-unes de ſes préventions. Je l'ai ſurpris dévorant les Commentaires de Céſar, il m'a demandé Polybe, nous allons en faire un petit Folard. Il n'a plus avec ſes chefs cette froideur hautaine qui ap-

proche de l'indocilité, & il renonce quelquefois d'assez bonne grace à ses opinions. Il n'y a guere que sa vivacité à laquelle je n'apperçoive pas de changement, mais elle tient à de si belles qualités, que je ne m'en plaindrois point si elle n'avoit dans notre état de si cruelles suites. C'est à elle que tiennent par exemple, sa grande sensibilité quand il voit souffrir, son empressement à réparer les fautes qu'il commet par imprudence, son ravissement quand il peut obliger quelqu'un ou soulager un malheureux. Au fond, Madame, ce sont là les vraies vertus, & elles demandent grace pour bien des imperfections. Nous avons eu ces jours derniers plusieurs preuves de la bonté & de la noblesse de son cœur. Voici sur-tout un trait, dont je vous dois le récit.

Avant-hier, la conversation tomba sur une matiere de politique; un de mes camarades, un de ces vieux militaires pleins d'honneur & de loyauté, mais manquant des premieres connoissances qui font l'homme instruit, voulut raisonner & s'en tira mal : il articula des faits sans fondement, employa des argumens qui n'étoient ni éloquens ni sans replique. Le Marquis bien sûr de ce qu'il avançoit, le contredit

avec cette chaleur qu'il penſe devoir en toute occaſion à la vérité. Le vieil Officier fut embarraſſé, humilié. Le Marquis s'en apperçut, mais il étoit trop animé pour réparer ſa faute. Quelques heures après, elle lui cauſa des remords; il vint me les confier & me demander conſeil. Je fus d'avis qu'il allât trouver l'Officier en particulier, qu'il lui témoignât avec cette déférence qu'un jeune homme doit à ſes anciens, qu'il étoit fâché que ſon opiniâtreté l'eût offenſé. Ma propoſition parut être reçue avec répugnance, il me quitta ſans avoir pris de parti.

Comme je crois pouvoir l'abandonner toujours ſans inconvéniens, à ſa raiſon & à ſon bon cœur, je n'exige jamais rien de lui. Je le laiſſai donc partir ſans lui témoigner mon mécontentement. Le ſoir je rencontrai l'Officier qu'il avoit contrarié; je le mis à même de me parler de la viſite de Luzigny, ſon ſilence me fit juger qu'elle avoit été omiſe. Je conviens que je commençois à être un peu indiſpoſé contre lui. Nous nous trouvâmes tous les trois à ſouper, le Marquis fut d'abord taciturne, ce que j'attribuai à un peu d'humeur; mais quelle fut ma ſurpriſe de le voir profiter d'un moment de ſilence, pour dire

au vieux Militaire : „ J'ai réfléchi, Mon-
„ sieur, sur la maniere dont j'en ai agi
„ avec vous ce matin ; je me suis avoué,
„ & je vous avoue à présent que j'ai eu
„ tort. Ma faute a été publique, je n'ai
„ pas cru que de simples excuses dans un
„ tête à tête, pussent suffire pour la répa-
„ rer. Je vous en fais donc l'aveu devant
„ les témoins de mon indiscrete vivaci-
„ té, & je vous supplie de l'oublier „.
Vous ne concevez pas, Madame, le changement que ce peu de mots a fait sur l'ancien Officier. Il est venu embrasser le Marquis avec la plus franche cordialité. C'est beaucoup trop, lui a-t'il dit d'un ton de voix attendri, c'est beaucoup trop pour un moment d'inattention ; votre âge, vos connoissances, votre honnêteté ordinaire vous excusent de reste. Cet homme respectable sera désormais un de ses plus zélés partisans, & tous les témoins de cette noble réparation, ont conçu du cœur de M. votre fils une idée aussi favorable, que celle qu'ils avoient déja de son esprit.

Je suis avec respect, Madame, &c.

## LETTRE XXV.

*Le Marquis à sa Mere.*

Le 25 Avril.

J'ai reçu votre lettre & le mémoire qui y étoit joint, je l'ai lu avec avidité & je le méditerai avec attention ; il contient les sentimens dont le digne M. de Lansal est pénétré, & ceux que mon pere s'efforçoit de m'inspirer. Je vois que le nombre des militaires humains & raisonnables n'est pas si petit que je le croyois : cette considération redouble en moi le desir & l'espoir de l'augmenter.

Ceux de nos camarades que l'hiver a rendu à leurs familles & à leurs affaires, sont bien près de voir finir les jours de leur repos. J'attends impatiemment le retour de tous ces Officiers. Alors je m'entretiendrai avec quelqu'un qui vous aura entendu parler. Hélas ! ma mere, je suis si éloigné de pouvoir vous entendre, moi, & il est tant de détails précieux pour le cœur d'un fils, qui ne sauroient trouver place dans une lettre. Oh ! que j'envie le sort de ceux qui vous remettent les mien-

nes..... Que j'envie, ſur-tout, le ſort du Chevalier de Verſol! auſſi avec quel plaiſir je le reverrai! Sa préſence me fera oublier tous les chagrins qu'il m'a cauſés. Il me parlera de ma mere & d'Hortenſe! Cependant ſi j'étois maître de vous choiſir un interprete, ce ne ſeroit pas M. de Verſol.

## LETTRE XXVI.

*Madame de* SAINT-JUST *à la Marquiſe.*

30 Avril.

FÉLICITEZ-MOI, Madame, je vais vous revoir, embraſſer mon Hortenſe. J'ai gagné mon procès. Je ne mets cette bonne nouvelle qu'en ſeconde ligne. D'abord je m'y attendois, & puis ſans vouloir faire l'éloge de ma ſenſibilité, les jouiſſances de la tendreſſe ſont pour moi bien au-deſſus de celles de la fortune.

M. de Saint-Juſt a pris cette nouvelle un peu plus chaudement. C'eſt que toute vue d'intérêt à part, le gain de ſon procès eſt un vrai triomphe pour ſa vanité. Il s'étoit donné tant de peines, auſſi eſt-il enthouſiaſmé de ce ſuccès. Sa gaieté naturelle a redoublé depuis cette époque, il a oublié ſes infirmités, & ſent re-

naître ſes forces pour viſiter la nouvelle terre qui nous a été adjugée. Elle eſt preſque ſur ma route & nous devons nous y trouver enſemble dans huit jours. Je la connois déja un peu, elle eſt au fond de l'Auvergne, dans une ſituation tout-à-fait pittoreſque, à mi-côte ſur une haute montagne, & à l'entrée d'une large vallée embellie par de gras pâturages. Des chaumieres y ſont éparſes çà & là, & des ruiſſeaux *d'une eau limpide y coulent ſur des cailloux*, avec ce que les Poëtes appellent *un doux murmure*. Clerfontaine n'eſt rien auprès. Oh! Luzigny en raffolera, Je ne déſeſpére point qu'il vienne s'y enſevelir pendant un de ſes ſemeſtres. Il paroît toutefois un peu réconcilié avec le monde, ſes lettres l'annoncent; je vous diſois bien que cette averſion ne pouvoit durer. Je crois en général, tous ſes ſentimens plus vifs que profonds. Cela n'effraie-t'il pas Hortenſe? Oh! non, le voyage de Metz a dû la raſſurer.... Adieu, Madame. Bientôt je ne vous écrirai plus ce vilain mot d'adieu,..., Je ſuis tranſportée quand je ſonge qu'avant quinze jours je dois être à Paris. Oh! ma chere amie, quel jour de fête que celui de notre réunion!

## LETTRE XXVII.

### *Le Marquis à sa Mere.*

Le 2 Mai.

*Nota.* L'Éditeur a jugé à propos de supprimer le commencement de cette lettre; le Marquis de Luzigny la continue ainsi.

Ils sont enfin arrivés ces Camarades qu'on attendoit avec tant d'impatience, c'est un jour de fête que celui de leur retour, & dans ce moment on seroit tenté de se croire beaucoup d'amis. Des gens qui sont des mois entiers sans se parler, s'embrassent avec l'apparence de la cordialité; rien de si touchant pour ceux qui ne sont pas dans le secret, rien de plus plaisant pour les autres.

Je n'ai fait qu'entrevoir le Chevalier de Versol. Il m'a donné fort légérement de vos nouvelles. Il a l'air si affairé, il joue de si bonne grace le rôle d'homme important, que je me fais scrupule de l'interrompre. Cependant il dîne demain avec M. de Lansal; j'essaierai de lui dérober

quelques inſtans. Je ne ſais, ma mere, mais cet homme ne me plaît pas. J'ai toujours ſur le cœur ſa maudite lettre de cet hiver.

## LETTRE XXVIII.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 2 Mai.

MADAME,

Le moment où tous nos Militaires ſe réuniſſent, met le Marquis dans une ſituation nouvelle où je me ſuis plu à l'obſerver. Il eſt en particulier mécontent du ton leſte qu'a pris avec lui le Chevalier de Verſol. Le ſéjour de ce dernier à Paris, ſemble l'avoir encore rendu plus dédaigneux & plus inconſéquent. Il raille aſſez agréablement. Si nous ne prenons garde à nous, il va corrompre notre bonhommie, en nous donnant le goût du perſifflage. On dit ce goût contagieux, je n'en parle que par oui-dire. De mon tems, on ne connoiſſoit point le mot, & fort peu la choſe, il me ſemble que les inventeurs n'ont pas fait un grand pré-

ſent à la ſociété, il devroit même être méprisé par les Militaires. Ridiculiſer un homme ſans qu'il s'en apperçoive, ou ſans qu'il oſe ſe défendre, c'eſt, ſelon moi, attaquer un adverſaire déſarmé. C'eſt par conſéquent une eſpece de lâcheté, & elle doit être en horreur à tout homme qui fait profeſſion de courage.

Auſſi je ne conſeille pas au perſifflage de s'adreſſer au Marquis. Il n'eſt que trop prévenu contre lui, que trop prompt à parer ſes traits. C'eſt aſſez l'ordinaire des ames honnêtes, d'être très-ſenſibles à l'offenſe. Plus on a de droits aux bons procédés, & plus on ſouffre impatiemment les mauvais. Il ſeroit au reſte difficile, Madame, d'avoir autant de ces droits que M. votre fils, j'en vis encore hier, la preuve la plus touchante.

Je m'étois apperçu, il y a quelques jours, qu'il me quittoit à une certaine heure de l'après-dînée, ſans que ſelon ſa coutume, il me dît où il alloit. La confiance ne ſe commande point, on acheve de la perdre dès qu'on l'exige. Je diſſimulai donc; mais je n'étois pas content. Je le fus bien moins, quand quelques-uns de ces jeunes gens qui ſoupçonnent légérement le mal, & ſont prompts à le publier,

comme pour excuser leurs propres égaremens, voulurent me faire croire que ce n'étoit point sans raison que le Marquis m'échappoit, & qu'ils l'avoient vu entrer dans un lieu, où probablement j'aurois été de trop. Ce rapport me parut d'abord sans vraisemblance. La délicatesse de Luzigny, l'état de son cœur, les remords que l'apparence d'une infidélité lui avoit causés, son aversion pour les plaisirs qu'on n'ose avouer, tout auroit dû me rassurer. Voyez mon injustice, Madame; la jeunesse est si foible, si inconséquente, me disois-je en prenant le chemin de la maison qu'on m'avoit indiquée; sa tête est si vive, le cœur, quelque honnête qu'il soit, est si souvent l'esclave des sens! D'ailleurs, dans nos corps tout excite au dérèglement, tout concourt à souiller l'imagination, à familiariser avec ce qui devroit inspirer de l'horreur; & j'étois déja à la porte de cette maison, frémissant de la découverte que j'allois faire, je frappe, on m'ouvre, & quel est mon étonnement de trouver Luzigny au chevet d'un malade & entouré de quatre enfans & de leur mere qui sembloient le regarder comme leur libérateur. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si honteux. — Que

faites-vous donc là, mon ami? — Vous le voyez, mon pere (c'eſt ainſi qu'il m'appelle quelquefois); je viens viſiter de braves gens, je tâche de les conſoler. Vous me pardonnez bien de vous avoir quitté. „ De les conſoler, reprit alors la „ femme, de les conſoler! Ah! M. votre „ fils ne vous en dit point aſſez. Il vient „ depuis huit jours nous ſoulager, nous „ ſecourir. Sans, lui nous ſerions déjà „ morts de faim ou de douleur. Il y aura de„ main quinze jours; oui, quinze jours, „ n'eſt-ce pas, Pierrot, que mon mari en „ travaillant tomba & ſe caſſa la jambe? „ Nous étions tous les cinq au déſeſ„ poir, car les bras de mon mari ſont „ notre unique reſſource. Le voilà plu„ ſieurs mois ſans pouvoir travailler. „ Qu'allions-nous devenir, diſions-nous „ (& en ſe rappellant le danger de leur „ pere, cette honnête famille avoit les „ larmes aux yeux); & puis les frais de „ cette maladie. Oh! tout cela devoit „ nous ruiner. Les premiers jours nous „ avions quelques avances; nous nous „ ſoutînmes encore un peu, mais bien„ tôt nous n'eûmes plus rien. Nous ren„ voyâmes le Chirurgien, déſeſpérant de „ pouvoir jamais le payer, & nous ſoi„ gnions de notre mieux mon pauvre

„ époux. Il y a huit jours que j'étois hors
„ de la ville pour cueillir des herbes &
„ lui préparer un remede qu'on nous avoit
„ enſeigné. Je vis approcher un jeune
„ Officier. D'abord cela m'inquiéta. Ils
„ ne reſſemblent pas tous à M. votre fils,
„ les jeunes Officiers; mais il m'aborda
„ d'un air ſi doux, que je fus bientôt
„ raſſurée. Il me demanda ce que je cher-
„ chois, je le lui dis. Voyez ſa bonté,
„ Monſieur, il ſe met à chercher avec
„ moi, & me fait ſur l'état de mon mari
„ tout plein de queſtions qui m'arra-
„ choient des larmes. Il eſt ſi rare de trou-
„ ver tant de bonté.... & à ſon âge encore!
„ Quand ma proviſion fut finie, je m'en
„ allois; il voulut m'accompagner. Je lui
„ repréſentai que nous habitions une mai-
„ ſon bien pauvre, bien mal en ordre,
„ que la chambre d'un malade indigent
„ & ſans ſecours lui répugneroit peut-
„ être. Rien ne put le détourner de ſon
„ projet. Nous revinmes enſemble; j'é-
„ tois fatiguée, je ne pouvois aller vîte:
„ il avoit la bonté de rallentir ſon pas
„ pour moi. Arrivé dans cette chambre,
„ il s'approcha de mon époux, le queſ-
„ tionna avec amitié ſur ſon accident; on
„ l'eût juré un de nos égaux. Quand il
„ ſut pour quelle raiſon nous avions ren-

„ voyé le Chirurgien, il le fit venir, lui
„ dit d'apporter tous ſes ſoins à la guéri-
„ ſon de ce malheureux, qu'il ſe chargeoit
„ des frais, & lui donna deux louis d'a-
„ vance. Il m'en donna autant à moi,
„ en me preſcrivant l'uſage que je devois
„ en faire pour moi & pour mes enfans.
„ Enfin, Monſieur, imaginez qu'il eſt
„ exactement venu nous voir chaque jour,
„ il ſemble que nous ſoyons ſes meilleurs
„ amis. Il entre dans les plus petits détails
„ de notre ménage, & nous gronde lorſ-
„ que nous ſemblons craindre d'abuſer
„ de ſa généroſité; nous le regardons
„ comme notre ſauveur, comme notre pe-
„ re. Ah! Monſieur, que nous ſommes
„ heureux de l'avoir rencontré! & que vous
„ l'êtes d'avoir un tel fils „! J'étois dans ce moment ſi vain de mon pupile, que je n'eus pas le courage de tirer ces bonnes gens de leur erreur. Je le ſerrai dans mes bras, quelques larmes coulerent de mes yeux; je ne pouvois parler. Pour lui, Madame, il étoit comme honteux que je l'euſſe découvert. Je lui voyois cet embarras qui eſt la marque de la vraie généroſité, auſſi éloignée de l'oſtentation, que la fauſſe en eſt voiſine.

J'eſſaierois en vain de vous peindre l'at-

tendriſſement de toute cette famille, elle étoit partagée entre la crainte de nous voir partir, & celle que l'air mal ſain de la chambre ne nous incommodât. Enfin nous nous en allâmes, après leur avoir dit ces mots conſolans, leur avoir donné ces preuves d'intérêt qui coûtent ſi peu, & qui font tant de plaiſir aux malheureux. Je ſortis pénétré de compaſſion pour cette honnête famille, & fier, malgré la différence de nos âges, d'être l'ami de ſon bienfaiteur. Vous penſez bien que je ne lui ai point fait part du ſoupçon qu'on avoit formé ſur ſon abſence ſecrete; j'en aurois eu trop à rougir. C'eſt à vous, Madame, que je dois rendre le compliment que ces braves gens me faiſoient au ſujet du Marquis, en vous diſant, que vous êtes heureuſe d'avoir un tel fils!

## LETTRE XXIX.

*Le même à la même.*

3 Mai.

Ce que j'avois prévu, Madame, eſt arrivé en partie. Le Chevalier de Verſoi eſt dîné aujourd'hui avec nous. Tous les

Commençaux n'ont été que ſes auditeurs. Les bons mots, les ſarcaſmes & juſqu'aux propos inconſidérés, tout a été applaudi ou du moins toléré. Le Marquis qui n'avoit encore pu l'entretenir, lui a parlé de vous, Madame, & de Mademoiſelle de Saint-Juſt. La langue du Chevalier, qui ne reſpecte rien, s'eſt exercée fort imprudemment ſur le compte de l'aimable Hortenſe. Le ton de garniſon l'a emporté en ce moment ſur celui de la Capitale. C'étoit la groſſiere plaiſanterie avec laquelle des gens bien élevés ne devroient jamais ſe familiariſer. J'ai eu beau vouloir changer la converſation; un grave cenſeur a bien peu de crédit, quand il a contre lui une troupe de rieurs, & le Chevalier les avoit de ſon côté. Le Marquis a d'abord voulu ſe fâcher, les éclats ont redoublé, il a été aſſez maître de lui pour commander à ſon premier mouvement, & a fini par prendre le parti du ſilence. Verſol s'étoit borné à des propos vagues, ſes ſuccès l'ont encouragé, il a enfin articulé des faits dont il a eu l'impudence de ſoutenir qu'il avoit été témoin. „ A l'entendre, „ un certain Conſeiller nommé Pliville, „ eſt reçu au mieux chez Madame de „ Luzigny, & Mademoiſelle de Saint

„ Juſt, ſans doute par docilité pour ſon „ chaperon, honore le petit homme à „ rabat de ſes bontés,„. Vous vous imaginez bien de quel air a été prononcé ce mot, *de ſes bontés*. Mon jeune ami alloit éclater, ſi je ne l'avois appaiſé d'un coup d'œil. Le Chevalier ne s'en eſt pas tenu là. C'eſt lui qui étoit, nous a-t'il dit, le confident du Conſeiller, & il a ajouté malignement : „ Je ne me ſouviens point „ d'avoir eu de conſolation à lui adminiſtrer. Il attend peut-être les vôtres, „ Marquis ; mais ſi je dois vous parler „ ſincérement, je doute qu'il en ait grand „ beſoin. Mademoiſelle de Saint-Juſt eſt „ une petite Inconſtante. Que voulez-„ vous, Monſieur, c'eſt de ſon âge, c'eſt „ de ſon ſexe. D'ailleurs ſi j'en crois la „ chronique, vous lui avez donné l'exem-„ ple de l'infidélité cet hiver. La charmante Actrice, hein !..... Je puis vous „ plaindre, mais non blâmer votre Cou-„ ſine„. Ce trait a été vivement ſentit. Luzigny a rougi encore plus de honte que de dépit. Il s'eſt cependant contenu & a eu le courage de répondre d'un ton poſé : „ Il eſt bon de plaiſanter, ſur-tout quand „ c'eſt avec autant d'agrément que vous ; „ mais vous pourriez, je crois, choi-

„ sir d'autres sujets „. — Je ne plaisante „ point du tout ; c'est au contraire un „ avis que je vous donne en bon cama- „ rade ; car je présume, a-t'il ajouté d'un „ ton ironique, que vous me permettez „ de prendre ce titre avec vous. — Il m'honore beaucoup sans doute, a repris le Marquis d'un air modeste, dont personne n'a été la dupe. J'étois fort embarrassé. L'imprudence, la méchanceté du Chevalier m'inspiroient de l'indignation, & je n'osois le témoigner, de peur d'augmenter celle de mon pupile. Personne n'a élevé la voix pour le défendre, & le triomphe du Chevalier a paru complet. Je me suis réservé de lui en dire ma façon de penser l'après-dînée, il l'a reçue assez lestement ; les suffrages qu'il a paru réunir, l'ont dédommagé du mien. En se levant de table, il a continué sur le même ton, s'est approché du Marquis d'un air assez amical, & a fait tous ses efforts pour rendre sa conviction parfaite, en ajoutant à ce qu'il avoit dit, des anecdotes qu'il a eu la discrétion de raconter bas. M. de Luzigny écoutoit attentivement & ne répondoit rien. Il m'a paru avoir prêté l'oreille aux dangereuses suggestions du Chevalier. Il est sorti seul, a passé devant moi,

& n'a pas fait semblant de m'appercevoir. Il s'est renfermé chez lui, sans doute pour y exhaler son chagrin; je ne m'y présenterai point, & j'attendrai que cet orage soit dissipé pour détruire l'ouvrage de Versol. Moi, Madame, moi, me trouver dans le cas de disculper Mademoiselle de Saint-Just aux yeux de son amant! Que je suis indigné contre l'imprudent qui m'y contraint.

Je suis avec respect, Madame, &c.

## LETTRE XXX.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

3 Mai.

JE ne me possède plus, ma colère est au comble, & c'est vous, Mademoiselle, qui en êtes l'objet. Voilà donc tout le fruit de vos sermens? Voilà tout le prix des miens? Insensé que j'étois! je vous voyois sous des traits si beaux & je prêtois à tout votre sexe les vertus dont je vous croyois parée. Je n'osois dans mon délire vous comparer à aucune femme, mais je les jugeois toutes d'après l'image infidelle

que l'amour avoit gravé dans mon cœur. C'eſt votre art trompeur, votre feinte décence, votre douceur prétendue qui cauſoit mon erreur. Elle eſt diſſipée, cruelle. Vous reſſemblez à toutes les femmes. On les peint inconſtantes, perfides, parjures; & voilà votre portrait. J'en ai de ſûrs garans. On a été témoin de vos trahiſons. On à vu vos préférences marquées pour M. de Priville. Il ne les a point laiſſé ignorer, & ſes rodomontades ſont venues juſqu'à moi, par un canal ſûr. Le Chevalier de Verſol m'a deſſillé les yeux. Que je lui en ſais bon gré! & ce M. de Priville, que ne ſuis-je à portée de lui faire ſentir qu'on ne m'offenſe pas impunément. Mais le lâche, qu'oppoſeroit-il à mes attaques? Non, je ne veux point me venger, vous n'en valez pas la peine. Adieu, Mademoiſelle, adieu; il n'y a plus d'autres liens entre nous, que ceux que la nature y a établis ſans nous conſulter. Que ne puis-je les rompre, comme je briſe ceux auxquels, juſqu'à ce jour, j'avois eu la folie d'attacher tant de prix! Oubliez-moi à jamais, ainſi que je vous oublie. Cet effort ſi cruel pour mon cœur, vous ſera peu pénible.... Non.... Souvenez-vous éternel-

lement de moi, & que ce ſouvenir faſſe votre ſupplice. Adieu.

## LETTRE XXXI.

*Le même à la même.*

*Une heure après celle qu'on vient de lire.*

PLUS malheureux encore qu'inſenſé, qu'ai-je fait? La lettre fatale n'eſt plus à la poſte. J'allois la retirer, la démentir, l'effacer, en l'arroſant de larmes ameres. Vain eſpoir! Elle étoit déja partie. Que vais-je devenir? Mon Hortenſe me haïra, & je n'aurai point à m'en plaindre. Je recueillerai le digne fruit de mon emportement, de mon délire. O! la plus douce! ô! la plus vertueuſe des femmes? Comment ai-je pouſſé l'égarement ſi loin? Ah! ce n'eſt pas moi qui ai conçu cette affreuſe idée, ce n'eſt pas moi qui ai tracé ces lignes horribles, un démon malfaiſant a tout conduit, a tout fait: & j'expierai ſon crime. J'ai ſoupçonné un inſtant votre vertu, votre fidélité; dès cet inſtant même j'étois indigne de votre cœur; mais j'ai pu vous faire part de mes méfiances, vous accabler de mes reproches.

Dieu! quel doit être mon ſort.....Oh! pardon; mille fois pardon, trop généreuſe Hortenſe. Si vous me traitez avec la rigueur que je mérite, je n'y ſurvivrai point. Je ne réponds pas de mon déſeſpoir. Voudriez-vous cauſer ma mort, vous que le Ciel & ma mere avoient deſtinée à faire le bonheur de ma vie.... Ma mere! je ne puis penſer à elle ſans frémir d'épouvante. Qui me réconciliera avec elle? Qui la déſarmera, ſi ce n'eſt vous? Mon repentir n'y parviendroit pas. Elle en dédaigneroit les proteſtations. Il eſt des fautes ſi graves, que le courage manque pour en demander grace. Oh! ſi elle pouvoit connoître l'état de mon cœur! elle en auroit pitié. Rien n'égale ma douleur, ſi ce n'eſt ma haine pour l'odieux impoſteur qui a cauſé mon égarement. Peut-on concevoir un ennemi plus cruel? Sa langue envenimée a ſouillé la vertu même. Il a ſoulevé mon cœur contre Hortenſe; il m'a enlevé le ſien. L'infame, il le paiera cher.

# LETTRE XXXII.

## *Hortense au Marquis.*

7 Mai.

COMMENT! vous m'avez soupçonnée d'être inconstante? Vous avez écouté les discours d'un étourdi; vous y avez cru, plus qu'à mes promesses? Moi! mon cher Luzigny, oublier que vous m'aimez. Oh! non, vous ne l'avez pas pensé: je vous pardonne votre première lettre en faveur de la seconde. Je ne vous fais point de reproches. Vous exprimez si bien votre repentir; vous avez si vivement senti votre faute, qu'il me seroit impossible d'en conserver quelque ressentiment: mais de votre côté, mon ami, pardonnez au Chevalier de Versol. Ses discours ne peuvent faire tort qu'à lui-même. Oubliez-les. Ne vous souvenez plus que de la promesse que vous m'avez faite, de travailler à moderer votre vivacité. Souvenez-vous aussi quelquefois, que je vous aime. Oui, votre Cousine aime bien tendrement.

## LETTRE XXXIII.

### *La Marquiſe à ſon Fils.*

Le 7 Mai.

Est-ce bien vous, Monſieur, qui avez écrit les deux lettres que nous venons de lire? Quoi! vous pouvez ajouter quelque croyance au propos d'un fat, & ſon témoignage l'emporte à vos yeux ſur celui de votre mere! vous ne craignez pas d'affliger par vos ſoupçons injurieux, une perſonne qui vous aime bien plus que vous ne le méritez. Vos excuſes, Monſieur, quelques touchantes qu'elles ſoient, quelques ſinceres que je les ſuppoſe, ne peuvent me faire oublier votre premiere lettre. L'emportement avec lequel elle eſt écrite & que vous voulez qu'on vous pardonne en faveur de votre amour, décele en vous le germe de pluſieurs mauvaiſes qualités que j'étois aſſez aveugle pour ne point appercevoir. Rougiſſez, Monſieur, rougiſſez de la conduite que vous avez tenue. Je vous renvoie votre premiere lettre, & afin de vous punir, je vous ordonne de la lire tous les jours. Adieu, Monſieur.

## LETTRE XXXIV.

### *La Marquiſe à M. de* LANSAL.

7 Mai.

AH ! Monſieur, quelle lettre cet étourdi vient de nous écrire ! S'il ſavoit l'impreſſion que ſon imprudence a faite ſur Mademoiſelle de Saint-Juſt ! Luzigny eſt indigne de ſes pleurs, eſt indigne de ſon amour, puiſqu'il a oſé ſoupçonner un cœur comme le ſien.

Mais, Monſieur, que l'extrême vivacité de mon fils m'épouvante. Il a reconnu ſa faute ; il en eſt déſeſpéré. Eh ! qui ſait s'il ne conſerve pas le deſir de ſe venger du Chevalier de Verſol. Je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. J'ai cru voir Luzigny baigné dans ſon ſang. Cette image affreuſe me pourſuit encore. Ah ! de grace, Monſieur, ne le perdez point de vue ; redoublez vos ſoins s'il eſt poſſible. Mais hélas ! ce ne ſera pas de vous qu'il prendra conſeil pour ſatisfaire ſa vengeance. Il vous fuira & dans le moment où vous ſerez le plus tranquille ſur ſon ſort, on viendra vous apprendre. Que dis-je ? peut-être n'eſt-

il déja plus tems de vous recommander les jours de ce malheureux enfant. Dans quelle inquiétude il me plonge! Qu'une mere eſt à plaindre! Ma vue ſe trouble, les pleurs me gagnent. Ah! mon fils, mon fils! Monſieur, ayez pitié de ſa mere.

## LETTRE XXXV.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

10 Mai.

Vos funeſtes preſſentimens, Madame, ſe ſont vérifiés. Votre lettre eſt arrivée trop tard. Elle auroit ſans doute calmé M. votre fils. Il s'eſt abandonné à ſa vivacité malgré ce qu'il m'avoit promis & va peut-être en mourir la victime. J'avois trouvé le moyen, depuis ma derniere lettre, de l'éloigner du Chevalier de Verſol; j'avois même amené celui-ci à convenir qu'il y avoit de l'exagération dans tout ce qu'il avoit dit de Mademoiſelle de S. Juſt; mais quelques jeunes gens ont par leurs propos inconſidérés, donné lieu à une nouvelle ſcene entre M. de Luzigny & le Chevalier: ſcene cruelle, ſcene qui empoiſonnera le reſte de mes jours

& des vôtres. Ils ſe ſont tenus des propos de nature à ne pouvoir être lavés que dans le ſang. Celui du Marquis vient de couler en ma préſence.... Ma main ſe refuſe à tracer l'image de ce combat dont il m'a fallu être témoin. Funeſte & peut-être dernier devoir de l'amitié.... Mon jeune ami, votre fils, Madame, le digne amant de Mademoiſelle de Saint-Juſt, eſt tombé ſous les coups du Chevalier. On vient de le porter chez moi. A peine m'a-t'il reconnu. Il a prononcé à ma vue, les noms de ſa mere & d'Hortenſe, d'un ton de voix douloureux qui m'a percé le cœur. On a ſondé ſa plaie. Le Chirurgien conſterné ne m'a rien dit. Mais hélas! comme j'ai interprété ſon ſilence. Je quitte un inſtant le chevet du Marquis, pour tracer d'une main tremblante ces lignes fatales.... Je revole à lui... Hélas! c'eſt peut-être pour recueillir ſes derniers ſoupirs.

LETTRE

## LETTRE XXXVI.

*Le même à la même.*

11 Mai.

TOUT augmente nos alarmes. Il a passé une mauvaise nuit, on vient de lever le premier appareil, la blessure est des plus dangereuses. Mais fût-elle mortelle, elle le fera languir plusieurs jours. Oh! le malheureux, qu'il paie cher un moment d'imprudence. J'aurois presque dit un excès de tendresse. Car c'est à défendre l'honneur d'Hortense qu'il a mis tant d'emportement. Il vient de s'évanouir & n'a repris ses sens que pour la nommer d'un ton qui a attendri tout le monde. La pensée des peines qu'il cause à sa mere empoisonne sa derniere heure. Voilà donc, dit-il en sanglottant, comme je reconnois ses soins, sa tendresse, je la fais mourir de chagrin. Ce regret cruel l'accable bien plus que sa blessure. Il vouloit vous écrire; mais en vain, sa foiblesse s'y est refusée. Ah! Madame, pourquoi m'avez-vous confié votre fils, Pourquoi ai-je connu son pere? devois-je craindre d'avoir un jour à m'en

repentir? Pardonnez-moi ce vœu. La douleur rend injuſte. Vous ſavez, Madame, quel intérêt j'ai pris toute ma vie à ce qui vous touche. Hélas! dans ces triſtes momens, combien j'en éprouve la vivacité.

## LETTRE XXXVII.

*Mademoiſelle de SAINT-JUST à Madame de MONTALBIN, Abbeſſe de ***.*

O! mon amie, ma tendre amie, plaignez le ſort de l'infortunée Hortenſe. Le bonheur pour elle n'eſt plus ſur la terre. Au moment où je vous écris, Luzigny eſt mort. Il eſt mort, hélas! & j'en ſuis la cauſe. C'eſt en défendant l'honneur d'Hortenſe, outragé par les diſcours d'un monſtre, que le malheureux Luzigny a perdu le jour. Je ne lui ſurvivrai pas.... Barbare combat... Triomphe, Verſol, d'un ſeul coup tu t'es immolé deux victimes..... Quoi, l'innocent expire, il périt par le fer du coupable.... Et le Ciel eſt juſte..... Honneur, cruel honneur! funeſte préjugé..... Pardonnez, ô mon amie! pardonnez à la douleur, au déſeſpoir qui déchire mon cœur. Ah! pourquoi ai-je quitté l'aſyle heureux où je vous ai connue.

## LETTRE XXXVIII.

### *M. de* LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 12 Mai.

LE Chirurgien vient de ſortir & ne me laiſſe que bien peu d'eſpoir. Ce pauvre Luzigny! mon état eſt peut-être auſſi douloureux que le ſien. Je m'examine. Je paſſe ma conduite en revue depuis le retour du Chevalier de Verſol. Aurois-je pu prévenir cette aventure fatale? Ah! ſi je croyois qu'il y eût de ma faute, je ne lui ſurvivrois point. Eh! que vous importe, Madame, que ce ſoit par ma faute ou non, votre fils n'en meurt pas moins. Lui, mourir à ſon âge! lui, qui devoit vivre pour le bonheur de la plus tendre des meres. Lui, qui devoit donner au monde le ſpectacle de l'hymen le mieux aſſorti. Oh! Madame, que nous ſommes à plaindre ..... On m'appelle ..... Qu'eſt-il donc arrivé? Je cours en tremblant.

Votre malheureux fils, Madame, ſe ſent un inſtant de force. Il veut l'employer à dire par mon entremiſe ſes adieux à ſa mere & à ſon amante. Quelle tâche ſon

amitié m'impose! les sanglots vont m'empêcher de la remplir. Il insiste, faisons-nous donc ce cruel effort.

## LETTRE XXXIX.

*Le Marquis mourant, à sa Mere.*

Le 13 Mai.

Ah! tendez vos bras à un fils expirant. C'est la seule consolation qui lui reste sur la terre, c'est le dernier vœu que forme son cœur; ce seroit le premier que vous auriez rejetté. Et dans quel moment? Dans celui où ce cœur ne respire plus que pour la tendresse. O! la meilleure! oh! la plus malheureuse des meres! quel prix je réservois à votre amour. Si ma faute m'y faisoit perdre mes droits..... Je ne le mérite que trop. Mais voudriez-vous me rendre la mort encore plus affreuse? Ah! que je n'emporte pas dans ma tombe, l'image d'une mere courroucée! ouvrez votre sein à mon repentir, à mes larmes. Recueillez-y mes derniers soupirs.

Que mon Hortense les partage. Quoi! la quitter, la perdre! idée cruelle qui

met le comble à mon ſupplice! mais au moins c'eſt pour elle que je meurs. Ne lui devois-je pas le ſacrifice de ma vie? Hélas! pouvois-je croire que le Ciel l'exigeroit ſi-tôt? L'inſtant en approche... les forces me manquent. Adieu, ma mere, adieu, Hortenſe.... Adieu pour toujours.

## LETTRE XL.

### M. *de* LANSAL *à la Marquiſe.*

24 Mai.

L'EFFORT étoit au-deſſus de ſes forces. Il a été ſuivi d'une défaillance qui m'a fait tout craindre. Il vient de reprendre ſes ſens. Il vouloit encore ajouter à ſa lettre. Il avoit dit ſi peu de choſe à ſa mere & à Mademoiſelle de Saint-Juſt! Son cœur étoit ſi plein d'elles..... Elles verſeront, pourſuivoit-il, quelques pleurs, en apprenant ſa mort. Cette idée lui a fait goûter un moment de conſolation. Il s'eſt enſuite repris. — „ Cruel que je ſuis, „ l'image d'une mere au déſeſpoir flatte „ mon cœur barbare. Je me plais à me „ figurer Hortenſe dans la douleur. Le „ Ciel eſt juſte, il me l'enleve; je ne la



TAYLOR INST. OXFORD

„ méritois pas „. Il a répandu à ces mots un torrent de larmes. Cette criſe a achevé de l'affoiblir. Les Médecins en redoutent une ſeconde, mais comment le diſtraire d'une idée ſi naturelle? Il mourra avec les noms de ſa mere & de Mademoiſelle de Saint-Juſt à la bouche, & ce dernier tribut de ſa tendreſſe rendra leur affliction plus vive. Ah! ſi du moins ſes yeux entrevoyoient encore, avant de ſe fermer à la lumiere... Mais hélas! il eſt peut-être déja trop tard.

## LETTRE XLI.

*Madame de SAINT-JUST à ſon Mari.*

De Paris, le 13 Mai.

OH! mon cher ami, un des plaiſirs les plus vifs que j'aie eu de ma vie, celui de revoir mon enfant après dix-huit mois d'abſence, vient d'être troublé de la maniere la plus cruelle. J'avois embraſſé ma fille & mon amie. La joie m'enivroit. Nous répandions ces larmes délicieuſes dont elle eſt la ſource. Hélas! nous ne nous croyions pas ſi près d'en verſer d'ameres. On apporte une lettre, elle eſt de Strasbourg;

on l'ouvre avec avidité. Ciel! quelle fatale nouvelle! Le Marquis, en défendant ſon Hortenſe, attaquée par des ſoupçons outrageans, s'eſt emporté; il s'eſt battu & a ſuccombé. Il étoit mourant au moment où écrivoit M. de Lanſal; il eſt peut-être mort à préſent. Oh! mon ami! que nous vous ſouhaiterions auprès de nous! Nous nous déſolons. Notre état feroit pitié à l'homme le plus indifférent. Madame de Luzigny a été quelques heures privée de l'uſage de ſes ſens; elle n'eſt revenue à elle, que pour appeller à grands cris ſon fils, ſon cher fils. O! ſpectacle déchirant, & j'accours de cent lieues pour en être témoin! Encore ſi je pouvois ſoulager ſa douleur; mais non, je la ſens trop vivement. Celle de notre pauvre Hortenſe ne peut s'exprimer. Je viens de la conduire dans mon cabinet. Elle a répandu de nouveau entre mes bras un torrent de larmes. Ah! ſi l'infortuné Marquis voyoit ces larmes qu'il fait répandre, peut-être le conſoleroient-elles à ſa derniere heure. Que dis-je, elles lui rendroient ce paſſage encore plus horrible. Renoncer au monde lorſqu'on eſt ſi chéri, ſi regretté! Ah! qu'il l'ignore le malheureux, ſi nous devons le perdre.

M. de Priville ſort d'ici: il a abſolument

voulu entrer. Madame de Luzigny n'a pu s'empêcher d'éclater en reproches en le voyant. Votre connoiſſance me coûte mon fils, lui a-t'elle dit avec dureté; elle qui eſt habituellement ſi douce!... L'adverſaire du Marquis, en accuſant Hortenſe, a allégué des propos qu'il prétend tenir de Priville. Il eſt outré d'une telle calomnie. Il n'a rien épargné pour s'en laver; fermens, inſtances; mais le cœur d'une mere en pareille ſituation eſt difficile à toucher. Pour moi, je l'avoue, il m'a attendrie; il m'a convaincue de ſon innocence. Hortenſe, qui a tant de peine d'ailleurs à déſobliger qui que ce ſoit, a eu la cruauté de lui reprocher le malheur de nos deux familles. Il eſt ſi mal aiſé d'être raiſonnable dans l'excès de la douleur. Priville nous a quittées au déſeſpoir. Il m'a recommandé ſa cauſe les larmes aux yeux. Hélas! quelque intéreſſante qu'elle ſoit, tout diſparoît devant le funeſte événement qui nous accable.

## LETTRE XLII.

*Mademoiſelle de* SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

PLUS d'eſpoir, ma Lucie, plus d'eſpoir. Toutes les lettres de M. de Lanſal nous préparent au cruel événement que j'ai prévu. Il veut affoiblir le coup qu'il va nous porter; ces ménagemens ſont inutiles, hélas! je ſouffre tout ce que je puis ſouffrir; mais au milieu des tourmens qu'il endure, mon cœur prend une nouvelle force. Je ne me connois plus & toute entiere à l'amour, hélas! lorſque je ſuis menacée de perdre mon amant, je ſens que j'aurai le courage de mourir ſi je le perds, ou du moins, je ne vivrai plus que pour l'aimer. O! mon amie, mon unique amie, plaignez Hortenſe, qu'elle vous ſoit toujours chere; ſi Luzigny ne vit plus, ne cherchez pas à la conſoler, mais chériſſez-la plus que jamais.....

## LETTRE LXIII.

*Madame de SAINT-JUST à ſon mari.*

Le 15 Mai.

UNE ſeconde lettre de Strasbourg vient d'arriver. Le danger augmente, on n'a preſque plus d'eſpoir. Le Marquis mourant a dicté à ſon Mentor ſes adieux pour ſa mere & ſon Hortenſe. Nous n'avons pu achever la lecture de ce billet... tant étoit vive la douleur que nous reſſentions... Le pauvre enfant! il ſouffre peut-être moins que nous. S'il ſavoit les tourmens qu'il nous cauſe : Ah! il ne les ignore pas. Son ame eſt ſi ſenſible! Je ne puis arracher de ſa mere que des phraſes entrecoupées. La douleur abſorbe toutes ſes facultés. Elle a laiſſé échapper les mots de *poſte*, de *Strasbourg*. Ah! ſi elle en croyoit ſa tendreſſe, elle ſeroit déja ſur la route de cette ville fatale. Que nous allons paſſer de cruels momens juſqu'à l'arrivée du prochain courier. Madame de Luzigny l'attend avec la plus vive impatience, & peut-être lui apportera-t'il le coup de la mort. Je retourne la voir. Je crains de la laiſſer trop long-tems à elle-même.

Je viens de la quitter.... Oh! mon ami! La déplorable Marquise, après le silence de la plus profonde douleur, s'est levée tout-à-coup en s'écriant : non, je ne saurois soutenir cette attente cruelle; non, je partirai, je verrai mon fils, & s'il n'est plus, je mourrai du moins près de lui..... Madame, m'abandonnerez-vous à moi-même? Venez avec Hortense... Vous partagez si vivement ma douleur, lui refuserez-vous ce soulagement? Je n'ai pas hésité. Nos gens font à la hâte les apprêts de notre départ; à quatre heures nous serons hors de Paris..... Trois femmes éplorées entreprendre seules un aussi long voyage! Et pour quelle cause! Dieux! écartons cette image, j'ai besoin de toute ma fermeté pour être de quelque ressource à ma malheureuse amie.

## LETTRE XLIV.

*Mademoiſelle de* SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

15 Mai.

SI Luzigny exiſte encore, je le verrai, ma tendre amie, je le verrai. Ma mere & la ſienne partent à l'inſtant pour Straſbourg. Je les accompagne. Ma mere avoit de la peine à me permettre de la ſuivre. Elle vouloit pendant ſon abſence, me remettre au couvent; mais Lucie ne l'habite plus, hélas! & Luzigny à cent lieues de moi, expire, & c'eſt pour Hortenſe! Affreuſe, déchirante idée..... L'infortunée Marquiſe a fait changer le cruel projet de ma mere. Auſſi à plaindre que moi, Madame de Luzigny a été ſenſible à ma douleur, elle a voulu l'adoucir. Que je lui en ai d'obligations..... Je le verrai.... Inutile eſpoir, Luzigny ne vit plus! je verrai ſon tombeau, je mourrai en l'arroſant de mes larmes. Barbare que je ſuis, c'eſt moi qui l'ai conduit à la mort. Pourquoi l'ai-je contraint à partir. Pardonne, ô! Luzigny, pardonne, ſi le Ciel veille en-

core ſur tes jours, je ſuis auſſi à plaindre que toi; ſi je te ſurvis, hélas! je ſuis la plus infortunée.

## LETTRE XLV.

*Madame de* SAINT-JUST *à ſon mari.*

De Strasbourg, le 19 Mai.

NOUS arrivâmes hier, accablées de fatigue, de douleur & de ſommeil. Nous avons fait tout le trajet ſans un inſtant de repos; il nous eût été difficile d'en prendre; mais il ne falloit pas moins que les ſentimens qui nous animoient toutes trois, pour nous rendre capables d'un tel effort. Nous arrivâmes trop tard pour voir le malheureux jeune-homme. On nous dit qu'il dormoit. Madame de Luzigny en conçut des ſoupçons qui augmenterent ſon déſeſpoir. Le cœur d'une bonne mere s'alarme ſi facilement! Il eſt mort, s'écria-t'elle, & l'on veut me le cacher. Qu'on me laiſſe entrer. Qu'on me laiſſe l'arroſer de mes larmes. Que j'expire en le ſerrant dans mes bras. Nous eûmes beaucoup de peine à calmer ſes tranſports & à la détromper. La perſonne qui le veil-

loit me jura qu'en effet il étoit aſſoupi, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à le réveiller, que d'ailleurs le ſaiſiſſement lui ſeroit peut-être funeſte ; qu'il falloit le préparer à cette criſe, en charger le digne Monſieur de Lanſal dont elle ne put nous dire trop de bien. Nous nous rendîmes donc à une auberge qui étoit à portée, & nous envoyâmes chercher M. de Lanſal. Il parut avec un air conſterné qui me toucha infiniment. Au ton affectueux dont il parloit du Marquis, à ſon déſeſpoir, à ſes larmes, on eût dit que c'étoit un fils qu'il alloit perdre. Il nous eût été tout-à-fait étranger que j'aurois partagé ſon affliction. C'étoient des propos ſans ſuite, de profonds ſoupirs qui peignoient le déſordre de ſon ame. A peine oſoit-il regarder Madame de Luzigny ; il lui juroit qu'il n'étoit pas coupable, qu'il n'avoit rien négligé, qu'il auroit donné ſon ſang pour prévenir la funeſte cataſtrophe que nous pleurions tous. Puis il ſe tournoit vers Hortenſe, la ſupplioit en fondant en larmes de ne pas lui reprocher un malheur dont il étoit la victime auſſi-bien qu'elle. Après ces premiers momens de violente agitation nous nous concertions pour la ſcène du lendemain, lorſqu'un de ſes camarades en-

tra. — „ Ayez pitié de mon digne ami, „ Meſdames, nous dit-il ; ſon attache- „ ment pour le jeune Marquis porte viſi- „ blement ſur ſa ſanté. Voilà pluſieurs „ nuits qu'il paſſe à gémir près de lui. For- „ cez-le, de grace, à prendre du repos. Je „ me charge de le remplacer cette nuit. Ne „ me ſachez pas gré de l'effort. Il ne „ coûte rien à mon cœur qui eſt dévoué „ à M. de Lanſal & plein du plus ten- „ dre intérêt pour le Marquis „. Ce pro- cédé nous pénétra d'admiration & ſuſpen- dit un inſtant notre douleur. — Luzigny n'eſt pas mort, reprit vivement Hortenſe en ſe jettant dans mes bras. — Il n'eſt donc pas déteſté de tout le monde, s'écria la pauvre Marquiſe ; nos regrets ne ſeront pas les ſeuls qu'il emportera au tombeau. Je m'efforçois de porter ſes idées ſur d'au- tres objets. Que de pareils amis ſe font honneur mutuellement, lui diſois-je ! comme ils aiment le Marquis ! cette ré- flexion parut un peu la calmer. M. de Lanſal inſiſta pour paſſer la nuit auprès de Luzigny. Son ami lui diſputa vivement cette ſatisfaction. Le ſpectateur le plus in- différent eût été attendri de ce combat. M. de Lanſal céda enfin, & nous quitta juſqu'au lendemain. Nous n'avions pas

moins besoin de repos que lui : quelle nuit nous avons passée ! les sens accablés de ma pauvre cousine se sont enfin assoupis ; mais quel sommeil, ses horreurs surpassoient, s'il est possible, celles de la veille. Vingt fois ses cris m'ont réveillée en sursaut : Eh ! quels cris ! ceux d'une mere dont on égorge le fils en sa présence. Il sembloit à son agitation qu'elle fît des efforts impuissans pour arracher Luzigny à la rage des meurtiers. A peine le jour a-t'il paru que nous nous sommes habillées à la hâte : nous trouvions que M. de Lansal tardoit à se faire annoncer. Nous envoyons un de nos gens pour le chercher, lorsqu'il remonta, l'instant d'après, avec lui. Le galant homme étoit depuis une heure à nous attendre en bas, il avoit craint de troubler notre repos. Nous lui devions mille excuses, mille remercimens, mais l'entrevue prochaine occupoit toutes nos facultés. Nous nous rendîmes tous quatre chez le Marquis. La femme qui le veilloit s'avança vers nous. „ Il est „ bien foible, nous dit-elle ; mais il a „ un peu reposé. Il vient de se réveiller. „ Il a déja parlé de sa mere. Oh ! il y pense „ toujours. Il a aussi nommé une Demoi„ selle Hortense, il faut qu'il l'aime de tout

„ ſon cœur ; car il y ſonge bien ſou-
„ vent... „ Que ces mots ont attendri ma fille ; ſes larmes ont coulé en abondance. Ma mere, s'eſt-elle écriée en me ſerrant dans ſes bras ; je ſuis tant aimée, & il va mourir ! je ſuis tant aimée, a-t'elle repris d'une voix plus baſſe, & j'ai pu lui diſſimuler mes ſentimens ! Mon cœur eſt tout entier à lui. O ! ma mere, ma mere ! puis ſe tournant vers Madame de Luzigny. Je l'aimerai toujours, oui, ma mere, toujours ; ſes larmes ont recommencé à couler. Madame de Luzigny n'a pu retenir les ſiennes, & je les ai toutes deux tendrement embraſſées.

Cependant M. de Lanſal étoit entré chez le Marquis & nous avoit laiſſées dans une piece voiſine d'où nous pouvions tout entendre. Eh ! bien, mon ami, lui a-t'il dit ; comment vous trouvez-vous ? un peu mieux, a répondu le Marquis d'une voix ſi affoiblie qu'à peine nous avons pu diſtinguer. Ces paroles ont produit ſur Madame de Luzigny l'impreſſion la plus vive ; elle avoit douté juſqu'à cet inſtant de ce qu'on lui avoit dit de ſon fils ; il ſembloit qu'il reſſuſcitoit pour elle. Dans les tranſports de ſa joie, elle alloit entrer, le ſerrer dans ſes bras, ſans ſonger aux ſuites de

cette violente ſurpriſe ; nous eûmes beaucoup de peine à la retenir. M. de Lanſal bien préparé pour ſon rôle, amena doucement la converſation ſur Madame de Luzigny. J'ai écrit, lui dit-il, à Madame votre mere une troiſieme fois. J'attends ſa réponſe. — Et moi je la crains beaucoup. Elle m'aime tant ! — Oh ! oui, elle vous aime, j'en ai plus d'une preuve. — Quel chagrin mortel je lui cauſe ! — Elle vous le pardonne, j'en ſuis ſûr. — Je ſuis trop coupable, je n'oſe le croire. — Et moi j'en ſerois garant ; je parierois que s'il falloit faire le voyage de Strasbourg, elle n'héſiteroit point. — Il y a ſi loin d'ici à Paris ! Ah ! je ne mérite pas un tel effort : qu'il me ſeroit doux cependant de la voir encore une fois ; ſa préſence me rendroit à la vie. — Ce ſeroit bien là ſon eſpoir. — Ou du moins je mourrois ſans regret après l'avoir embraſſée. — Voulez-vous que j'eſſaie de lui écrire ? — Quel ſervice, mon cher ami ! vous m'en avez déja tant rendu ! puis-je encore eſpérer ? — Dans l'inſtant, il ne faut que quelques lignes. Il eſt ſorti là-deſſus & eſt venu nous trouver. Il a remarqué du changement dans les traits de la Marquiſe. Un rayon de joie y paroiſſoit à tra-

vers le plus profond accablement; elle ne ſavoit comment témoigner ſa reconnoiſſance à M. de Lanſal. Il nous a aſſuré que les yeux mourans du Marquis s'étoient un peu ranimés par l'eſpoir qu'il venoit de lui donner. Le cœur de la Marquiſe palpitoit violemment; ſon trouble ne peut ſe concevoir que par une mere, je n'eſſaierai pas même de vous le peindre. N'être qu'à quelques pas d'un fils chéri, qu'on eſt près de perdre, & s'impoſer la loi cruelle de s'en tenir éloignée de peur d'augmenter ſon danger, quelle ſituation! Comme ma pauvre Couſine étoit oppreſſée! il lui a fallu toute ſa raiſon pour ne point s'échapper de nos bras & voler dans ceux de Luzigny. Après quelques minutes, M. de Lanſal eſt rentré. Je viens de faire partir la lettre, lui a-t'il dit, êtes-vous ſatisfait? — J'en reſſens toute la joie que me permet mon état; mais, hélas! peut-être ne lirai-je jamais la réponſe. — Raſſurez-vous, mon ami, je vous trouve beaucoup mieux. Voyons dans combien de jours nous pouvons eſpérer de revoir cette tendre mere. Il en faut trois pour que la lettre lui parvienne. Avant que Madame de Luzigny ſoit arrivée, il en faut bien encore quatre;

ainſi, d'aujourd'hui en huit. — Quel terme! je mourrois d'impatience, quand ma bleſſure..... — Tranquilliſez-vous, mon cher enfant. — Eh! pourquoi n'avons-nous pas eu plutôt cette idée?.... Mais ſi vous ne m'aviez mis ſur la voie, je n'aurois jamais eu le courage de la concevoir. — Pourquoi? vous ne comptez donc pas ſur la tendreſſe de votre mere? — Oh! beaucoup, mais quand j'y ſonge, ſi nous avions écrit plutôt, elle ſeroit déja en route, & dans peu de jours.... Je ſuis né trop malheureux. — Elle a peut-être prévenu nos deſirs; je n'en crois rien cependant.... Elle ne voudroit point vous ſurprendre; cela vous feroit une trop forte impreſſion. — Oh! mon ami. Je m'attends de ſa part à tout ce qui peut faire mon bonheur. — Vous avez bien raiſon, ſi nous allions apprendre ſon arrivée, que diriez-vous? — Ah! ne nous arrêtons pas à cette chimere, elle eſt ſi douce! Il ſeroit ſi cruel de s'en détacher! — Attachez-vous-y ſans crainte, mon cher enfant; elle ſe réaliſera tôt ou tard. — Hélas! dans huit jours. — Peut-être beaucoup plutôt. J'ai appris qu'elle étoit en route; & c'eſt dans la vue de ne vous pas cauſer une trop vive émotion. —

Dois-je vous croire, mon tendre ami?.... Oui, vous ne m'avez jamais trompé.... Mais vous détournez les yeux, vous semblez embarrassé; ah! je vous devine... Ma mere est ici, je n'en doute plus, qu'elle paroisse, que je la voie, que je meure en l'embrassant. — Et aussi-tôt nous sommes entrées. Quel moment, Monsieur! Le souvenir en sera à jamais gravé dans mon cœur. Le Marquis a fait un effort pour tendre les bras & se lever sur son séant; mais en vain, ses forces n'ont pû y suffire. La crise, quoique bien ménagée, étoit trop violente pour son état; sa défaillance a été longue. Revenant enfin à lui, & ouvrant les yeux à la lumiere, il nous a vues toutes trois dans une attitude où se peignoient à-la-fois la joie & la douleur. La Marquise étoit penchée sur lui & le couvroit de baisers. Hortense & moi tenions ses mains que nous arrosions de nos larmes. M. de Lansal s'étoit éloigné, il cachoit son visage; nous l'entendions sanglotter. Le saisissement nous avoit ôté la parole à tous. Le Marquis a eu enfin la force d'interrompre ce silence touchant. Quel réveil, nous a-t'il dit en se soulevant un peu. O ma mere! ô ma Cousine! ô ma chere Hortense! je vous revois,

& dans quel moment!... Vous voulez donc que je meure de joie? Que ce ſupplice eſt doux! — O mon fils! mon cher fils! Luzigny, ta mere te voit, te ſerre dans ſes bras... La mort peut la frapper à préſent. — Je n'oſe vous enviſager, ma mere; que je ſuis coupable envers vous! — Coupable, mon fils, coupable! Ah! je m'apperçois ſeulement que tu m'es cher. Calme-toi, je ne te quitterai pas que tu ne ſois parfaitement rétabli. Remercie donc Madame de Saint-Juſt, elle m'accompagne; elle t'amene Hortenſe. — Ah! mon ame ne peut ſuffire à tant de ſentimens.... Madame, que ne vous dois-je pas? Hortenſe, chere Hortenſe, comment jamais reconnoître. — Hortenſe n'a pu proférer que quelques paroles qui ont enchanté le pauvre malade. Il ſembloit que la voix de ma fille l'arrachoit des bras de la mort. — Il étoit déja beaucoup trop ému, le Médecin nous l'a fait remarquer, & nous a priées de nous retirer pour quelques heures. Le Marquis ne pouvoit s'y réſoudre. Ce n'étoit que par nous qu'il tenoit à la vie..... Nous lui avons promis de revenir après-midi, & nous l'avons quitté. Le Médecin, honnête Allemand, qui ſans avoir l'air maniéré de nos élégans Docteurs,

paroît plein de ſens & de lumieres, nous a dit des choſes conſolantes, & il m'a paru qu'il les penſoit. Il a beaucoup raſſuré la Marquiſe. Je l'ai engagée à ſe jetter ſur ſon lit; elle repoſe aſſez tranquillement; & moi à peine j'ai été rentrée, que je me ſuis miſe à écrire cette lettre néceſſaire pour ſoulager mon cœur, & qui intéreſſera certainement le vôtre.

## LETTRE XLVI.

### *La même au même.*

Le 21 Mai.

Nous nous étions trop tôt flattées! L'entrevue de Jeudi a produit une ſi forte émotion ſur les ſens du malheureux Marquis, qu'il éprouve depuis cet inſtant une fievre violente. Il peut nous être enlevé d'une heure à l'autre. Cette rechûte, dont ma pauvre couſine ſe croit la cauſe, l'a miſe en un état qui feroit pitié à ſon plus cruel ennemi. Elle pleure amérement, elle ſe reproche ſa funeſte réſolution, elle me reproche de l'avoir ſecondée; ſa douleur s'en prend à tous les objets qui l'environnent: elle brûle d'être auprès de ſon fils,

& par une contrainte qui lui déchire le cœur, elle s'en éloigne, dans la crainte que sa présence n'irrite le mal de l'infortuné jeune homme.

Hortense & moi tenons tour-à-tour compagnie à cette déplorable mere; nous voudrions la consoler, mais nous ne savons que mêler nos larmes aux siennes. M. de Lansal & son digne Camarade, rendent à Luzigny les derniers devoirs de l'amitié: ils ne le quittent guere. Le Chevalier de Versol même, cet Officier qui lui a porté le coup fatal, paroît prendre à son sort le plus vif intérêt. Il visite le Marquis très-souvent, & sur-tout depuis que son état a empiré, & que sa mere n'ose plus venir. C'est Luzigny qui a demandé le premier à le voir. Cette entrevue a été des plus touchantes. En mourant de votre main, a-t'il dit à son adversaire, je vous la pardonne, Chevalier, puissiez-vous me pardonner de même l'imprudence & la vivacité qui me l'ont méritée. A ces mots M. de Versol s'est précipité dans les bras du Marquis, & d'un ton de voix attendri, a reconnu, avec sincérité, tous les torts qu'il avoit à son égard. Cette scene a fait une profonde impression sur M. de Versol, & s'il étoit possible à son âge de changer son caractere,

ractere, je ne doute pas qu'il ne devînt un des amis de Luzigny; il ne pourra au moins lui refuſer ſon attachement & ſon eſtime.

Madame de Luzigny envoie toutes les demi-heures s'informer de ſon malheureux enfant dans le plus grand détail. Un geſte, un ſoupir, un léger mouvement, tout intéreſſe ſon cœur, tout y fait luire un rayon d'eſpoir, ou lui porte un coup de poignard. Le dernier meſſage eſt des plus alarmans.....

*A minuit.*

Hier au ſoir, vers les ſix heures, l'Aumônier a été mandé, je l'ai rencontré. Le digne homme avoit les larmes aux yeux! j'aurois voulu cacher cette nouvelle à la Marquiſe; mais une demi-heure après, le cortege des Officiers, ſuivi du Clergé de l'Egliſe voiſine, a paſſé ſous nos fenêtres. Le ſon de la cloche qui les précédoit s'eſt fait entendre, & a trahi le funeſte myſtere. Dieu, quelle ſcene!..... Madame de Luzigny a couru au balcon de ſon appartement en jettant les hauts cris, peu s'en eſt fallu qu'elle ne ſe ſoit précipitée dans la rue. Nous l'avons arrachée à ce ſpectacle affreux, nous l'avons por-

tée sur son lit, où elle a été long-tems évanouie. Elle est enfin revenue à elle, poursuivie par l'image de son fils expirant, & le redemandant, d'une voix qu'étouffoient les sanglots, à tous ceux qui l'entouroient; maintenant accablée par la douleur, elle est livrée à un sommeil, très-agitée, ma fille veille à ses côtés, la nuit est avancée. Je vous quitte & vais prendre la place d'Hortense.

*Le lendemain, à trois heures du soir.*

Il a passé la plus mauvaise nuit; la nôtre n'a pas été moins cruelle. Encore quelques jours d'une douleur aussi vive, aussi continue, & ma pauvre Cousine y succomberoit..... Elle ne peut vivre si loin de son fils; elle veut du moins être à portée de recevoir son dernier soupir. Je viens en conséquence de lui faire dresser un lit dans une chambre voisine de celle du malade. Le malheureux n'ouvre la bouche que pour prononcer d'une voix mourante, le nom de sa mere & celui d'Hortense. Il ne se rappelle que confusément la fatale entrevue. Tout annonce la prochaine destruction de son être. Je tremblerai demain, en me réveillant, d'appren-

dre qu'il n'eſt plus. Quel que ſoit notre ſort, je vous écrirai : hélas ! tremblez à l'ouverture de ma premiere lettre.

## LETTRE XLVII.

*Mademoiſelle de* SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 21 Mai.

A notre arrivée, ſon ſort n'étoit pas déſeſpéré, mais il n'a pu ſoutenir la trop forte émotion que lui a cauſé notre vue ; toutes nos eſpérances ſont détruites. Il n'eſt plus ! c'eſt en vain qu'on veut me le cacher, croient-ils pouvoir tromper mon cœur. Infortunée que je ſuis, je le perds, & jamais il ne fut plus tendrement aimé. Cruel voyage..... Luzigny expire ! que ne puis-je venger ſa mort.... Affreuſe penſée ! Hélas ! en me vengeant je deviendrois coupable, & n'en ſerois pas moins à plaindre. O Lucie ! ma Lucie, aimez-moi toujours.

## LETTRE LVIII.

*Madame de SAINT-JUST à ſon mari.*

Le 24 Mai.

DOIS-JE me fier aux nouvelles eſpérances que l'on nous donne? Eſt-ce par pitié, qu'on nous a fait aſſurer que les ſymptômes alarmans avoient en partie diſparu. Hortenſe a parlé au Médecin. Elle eſt venue nous répéter tous ces détails conſolans d'une maniere qui m'a vivement attendrie. Elle cherche les expreſſions les plus propres à calmer la Marquiſe, elle ſe déſeſpére quand elle voit qu'elle n'y peut réuſſir. Charmante enfant! mais ſurvivra-t'elle à la perte dont elle eſt menacée? Et ſi elle y ſurvit, qui chargerons-nous déſormais du bonheur de ſa vie? Luzigny lui convenoit tant! leurs cœurs étoient ſi bien d'intelligence!

On vient de m'appeller, c'eſt pour me communiquer le réſultat de la conſultation des quatre plus célebres Médecins de cette Ville. Elle nous rend l'eſpérance. Madame de Luzigny a de la peine à les croire. Ce ſont des tranſports de joie, ſuivis tout-à-

coup de nouveaux accès de déſeſpoir. On n'a pas d'idée de la violente agitation qu'elle éprouve. Ah! oui, Monſieur.

Le chef-d'œuvre d'Amour eſt le cœur d'une Mere.

*Deux heures après ce qu'on vient de lire.*

Nous ſortons de chez Luzigny, nous avons voulu juger par nos yeux de ce que l'on nous diſoit : je le trouve en effet plus tranquille. Il eſt encore bien foible, bien abattu; mais nous pouvons rouvrir nos cœurs à l'eſpérance. Ce cher enfant nous deſiroit ardemment; notre vue l'a ravi, ſans lui cauſer une trop forte émotion. Enfin je vous revois, nous a-t'il dit, de l'air le plus attendri. Ma mere, ma tendre mere! & vous, Madame, & vous, ô ma chere Hortenſe, je vous revois. Je daterai ma convaleſcence de cet heureux inſtant. — Puiſque notre préſence ne lui eſt pas dangereuſe, nous allons ne plus le quitter.

## LETTRE XLIX.

*Madame de SAINT-JUST à ſon Mari.*

Le 30 Mai.

ON ne nous a pas trompées, le Marquis n'a point été abuſé par un faux preſſentiment ; ſa convaleſcence s'approche : il prend un peu de nourriture, & s'eſt déja levé pendant une heure ou deux. Nous reſtons tout le jour auprès de lui. Hortenſe nous lit de tems en tems quelques bons livres. Au moindre paſſage attendriſſant, ſon cœur encore tourmenté par la crainte, ſent rouvrir ſa plaie ; des larmes roulent dans ſes yeux, elle héſite, les ſanglots l'interrompent, elle ſort pour cacher ſes pleurs au Marquis. *Il s'en eſt* apperçu ; & nous l'a fait remarquer. Quelle ame, nous a-t'il dit ! oh ! que la vie me devient chere ; quel tréſor j'allois abandonner ! nos deux enfans s'obſervent mutuellement. Ils n'oſent ſe rien dire, mais que le langage de leurs yeux eſt expreſſif & touchant ? Les regards du Marquis s'animent dès qu'ils rencontrent ceux d'Hortenſe, il ſemble que ce ſoit la ſource où

ſon ame va puiſer la vie : nous ne voyons plus devant nous qu'un avenir conſolant, le Marquis nous eſt rendu, ah! prenez donc part à la joie de trois perſonnes qui vous aiment infiniment, & vous deſirent de même.

## LETTRE L.

*Mademoiſelle de SAINT-JUST à Madame de MONTALBIN.*

Le 4 Juin.

IL ne mourra pas, il vivra pour être aimé d'Hortenſe, pour l'aimer. O! ma Lucie, mon cœur ne peut ſuffire à ſa joie, Luzigny m'eſt rendu. Ma bonne amie, hier, j'ai découvert un ſecret qu'il m'a tenu caché juſqu'ici; il a mon portrait : je ne ſais quand il l'a fait faire; pourquoi ne me l'a-t'il pas demandé? Eſt-ce qu'on le lui auroit refuſé? Oh! peut-être. Hélas! les loix qu'on nous impoſe ſont ſi tyranniques! Je lui pardonne ſon larcin, il lui ſemble d'un ſi grand prix! Mais lorſqu'il m'a fait voir ce portrait qu'il chérit tant, pourquoi ai-je refuſé de le reprendre de ſa main & de lui dire, *je vous*

*le donne.* Il me le demandoit avec tant d'inſtances! Je n'ai pu vaincre un ſentiment inconnu qui retenoit cet aveu ſi tendrement ſollicité. Excuſe ce refus, ô! Luzigny! mon cœur l'a démenti.

## LETTRE LI.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

5 Juin.

JE vous renvoie votre portrait, je me reproche vivement de ne m'être pas aſſuré de votre aveu pour vous faire peindre; mais je n'ai reconnu ce tort que depuis le refus cruel que j'ai eſſuyé de votre part. Reprenez, Hortenſe, ce portrait; je ne veux point d'un bien que je ne puis vous devoir. Inſtruiſez-moi au moins des motifs d'un refus qui m'eſt bien ſenſible. Il vous ſera facile de me répondre ſans que votre lettre paſſe en d'autres mains que les miennes, & c'eſt une nouvelle grace que je vous demande.

## LETTRE LII.

*Le même à la même.*

7 Juin.

Vous ne me répondez point, mes instances ſont vaines, & lorſque votre ſilence me déſeſpére, vous affectez devant nos parens, de me rendre les ſoins les plus empreſſés; vos refus de m'écrire annonceut combien peu vous m'aimez, & tout dans votre conduite extérieure, ſemble démentir les cruautés que vous exercez contre moi & dont moi ſeul je ſuis inſtruit. Hortenſe, pourquoi feindre? Si vous n'avez pour Luzigny que l'amitié qu'on accorde à ſes proches: vous le ſavez, ce n'eſt pas ainſi qu'il vous aime.

## LETTRE LIII.

*La Marquiſe à M. de SAINT-JUST.*

Le 7 Juin.

Je renais à la joie, Monſieur, ſoyez le premier à la partager; mon fils eſt convaleſcent. Son Colonel a demandé po...

lui un congé, dès qu'il ſera expédié, & que Luzigny ſera parfaitement rétabli, nous reviendrons à Paris. Que je deſirerois pouvoir vous y trouver ! J'ai des objets bien intéreſſans à traiter avec vous. Il s'agit du bonheur de votre fille & de celui de mon fils. Je vous ai déja parlé pluſieurs fois de leur union, & vous ne m'avez pas paru éloigné d'y donner votre conſentement, je vous le demande aujourd'hui. J'ai celui de Madame de Saint-Juſt, je crois avoir celui de l'aimable Hortenſe, & pour conſommer cette alliance depuis long-tems projettée, il ne manque plus que le vôtre. Luzigny paſſera l'hiver avec nous ; voyez, Monſieur, quelle époque vous voulez fixer pour ſon mariage : pourrez-vous venir à Paris, voulez-vous que nous allions à Moulins ? vous concevez quelle doit être l'impatience de mon fils, il aime éperduement ; il s'eſt vu près d'être enlevé à l'objet de ſon amour.

Nous ſommes logées depuis quelques jours chez Madame la Baronne de F***, c'eſt une de vos anciennes connoiſſances, & dès qu'elle a ſu Madame de Saint-Juſt à Strasbourg, elle nous a fait les inſtances les plus preſſantes pour prendre un logement dans ſon hôtel. Elle a cherché, ainſi

que M. le Comte de N***, à rendre notre séjour en cette Ville aussi agréable que les circonstances le leur permettoient; mais pouvois-je goûter un plaisir plus vif, que celui de voir Luzigny arraché à la mort ! Ce cher enfant me paroît avoir l'amitié de la plus saine partie de son régiment. Sa malheureuse aventure n'a point été l'effet de la haine du Chevalier de Versol, c'est l'imprudence de cet Officier, c'est l'extrême vivacité de mon fils qui en sont les uniques causes. Toutes les personnes qui ont vu Mademoiselle de Saint-Just, n'ont pas eu de peine à pardonner à Luzigny de s'être attiré cette fâcheuse affaire. Quant à moi, j'en ai eu infiniment à recevoir la visite du Chevalier de Versol. Je suis mere, Monsieur, & il m'a fallu faire un grand effort sur moi-même, pour voir celui qui a pensé me priver d'un enfant aussi chéri. Mais le repentir de M. de Versol, ses soins, ses attentions pour Luzigny pendant sa maladie; enfin les prieres de ce dernier, tout a contribué à me désarmer. Aurois-je pu être inexorable, mon fils, m'est rendu!

M. de Lansal nous accompagne toujours, nous trouvons un charme infini dans sa société; vous seriez ravi de faire sa connoissance. Si Luzigny s'est acquis

l'amitié de ſes Camarades, c'eſt à ce reſpectable Mentor qu'il en a toute l'obligation.

## LETTRE LIV.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

Le 9 Juin.

MA mere ſe croyant, Mademoiſelle, aſſurée de votre aveu, vient d'écrire à M. de Saint-Juſt, & lui demander ſon conſentement à notre mariage. Hâtez-vous de lui dévoiler vos véritables ſentimens; Hélas! falloit-il échapper à la mort, pour voir combien peu je ſuis aimé.

*Nota.* Depuis le 7 Juin juſqu'au 18, le Marquis écrivit encore pluſieurs lettres à Mademoiſelle de Saint-Juſt, qui les refuſa preſque toutes, mais que Luzigny parvint à lui faire tenir ſous différens prétextes. L'Éditeur a cru devoir les ſupprimer. Elles étoient l'expreſſion du déſeſpoir du jeune Marquis, & ce déſeſpoir étoit d'autant plus violent, qu'il n'oſoit en confier le ſujet à perſonne; & qu'il lui étoit impoſſible d'entretenir Mademoiſelle de Saint-Juſt en particulier.

## LETTRE LV.

*Mademoiſelle de* SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 10 Juin.

LUZIGNY m'a remis, à l'inſu de ma mere, le portrait dont je vous ai parlé ; il veut que je lui apprenne les motifs du refus que j'ai fait de le lui donner ; il veut même que je lui écrive, mais que mes lettres ne ſoient lues que de lui ſeul. Vingt fois j'ai été ſur le point de lui dire qu'une fille ne doit point écrire à l'inſu de ſa mere, & je ſuis toujours retenue par la crainte de l'affliger en lui montrant l'indiſcrétion de ſa demande. Je crains ſur-tout qu'on ne découvre qu'il a fait faire mon portrait ſans l'aveu de Madame de Luzigny. Que pourroit-on lui reprocher cependant ? Je ne le ſais. Hélas ! on eſt ſi timide quand on aime ! Le cruel, il ignore tous mes tourmens & me déſeſpére par ſes lettres. Qu'il eſt injuſte !

## LETTRE LVI.

*La même à la même.*

11 Juin.

Ma mere avoit deviné, ma chere Lucie, une partie de ce qui ſe paſſoit entre moi & Luzigny, je lui ai fait l'aveu du reſte; je lui ai remis le portrait. Ma conduite avec mon couſin m'a valu des éloges de ſa part, mais elle exige que je ne le mette point de moitié dans la confidence que je lui ai faite. Combien je ſouffre de cette contrainte. Hélas! le laiſſera-t'elle long-tems dans la cruelle inquiétude qui ſe tourmente!

## LETTRE LVII.

*Le Marquis à Hortense.*

Le 18 Juin.

C'en eſt donc fait, Mademoiſelle; vous ne m'aimez plus! comment ai-je mérité mon malheur? Hortenſe! ô mon Hortenſe, qui peut vous avoir fait changer!

Quels torts ai-je envers vous ? Hélas ! celui de vous aimer uniquement, de vous adorer..... non, Hortenſe n'eſt pas infidelle ; non, elle n'a pas oublié ſes promeſſes & mon amour. Vous m'aimez encore, je l'ai lu dans vos yeux, & vous gémiſſez autant que moi, du ſilence déſeſpérant dont je me plains. Cruelle, pourquoi ne pas le rompre, & me rendre la paix que mon cœur a perdue.

## LETTRE LVIII.

### *Le Marquis à* HORTENSE.

Le 20 Juin.

CE n'eſt point aſſez, Mademoiſelle, de me déſoler par le ſilence le plus opiniâtre, par la conduite la plus inconcevable ; vous n'avez pas craint de m'expoſer à tous les reproches de ma mere & de ma tante. Je n'en doute plus, vous leur avez montré le portrait, peut-être même leur avez-vous donné mes lettres. Je ne redoute nullement leurs regards : mais ſi vous m'euſſiez aimé, vous auriez attaché plus de prix à ce que l'amour ſeul m'inſpira ; vous auriez penſé que j'avois de bonnes rai-

fons pour vous prier de ne communiquer mes lettres à perſonne ; enfin ſi vous étiez forcée de commettre cette indiſcrétion, il falloit m'en avertir. Hortenſe.... Hortenſe, ſi j'ai des torts, l'amour devoit les excuſer à vos yeux ; ou ſi vous ne pouvez me les pardonner, au moins, cruelle, pourquoi ne pas me les reprocher vous-même ! Vous évitez toutes les occaſions de vous trouver ſeule avec moi ; de me parler en particulier même devant *nos parens* ; depuis huit jours vous ne m'avez pas adreſſé la parole, & vous avez toujours affecté de répondre à haute voix, même aux choſes indifférentes que je vous diſois tout bas. Et cependant, pourquoi vos yeux ſe tournent-ils ſur moi avec une expreſſion ſi touchante, lorſque votre mere ſourit malicieuſement aux larmes que vous me faites répandre, & que j'eſſaie en vain de vous cacher ? Hier, Hortenſe, vous vouliez me parler ; qu'eſt-ce donc qui vous a retenue ; que vouloit dire ce ſeul mot qui vous eſt échappé, *non*, *Luzigny* ? Il falloit ajouter, *non*, *je ne vous aime plus*. C'eſt ſans doute ce que vous penſiez, je l'ai deviné. Triomphez, Mademoiſelle, M. votre pere a répondu, on me cache ſa lettre, ſans doute elle contient un re-

fus. Triomphez ! Quelle heureuſe nouvelle pour vous, vous ne vous contraindrez plus.

## LETTRE LIX.

*Mademoiſelle de* SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

20 Juin.

QUELLE lettre il vient de m'écrire ! Je vous l'envoie, ma tendre amie. Qu'il eſt injuſte ce Luzigny ! Lorſque je ſouffre plus que lui, du ſilence que l'on m'impoſe, c'eſt moi ſeule qu'il en accuſe. Mais que prétend donc ma mere ? Jouir de notre contrainte, de nos inquiétudes, ſe faire un barbare plaiſir de notre déſeſpoir..... Ma mere ! Non, elle n'a pu concevoir cet affreux projet. Cherche-t'elle à éprouver notre amour. Ah ! l'épreuve eſt trop forte, & je vais tout découvrir à Luzigny. Que veut dire encore cette lettre dont il me parle ? On me la cache ainſi qu'à lui ; dans quelle vue ! Songent-ils à nous déſunir ? leurs efforts ſeront impuiſſans, la mort ſeule briſera nos nœuds. Hélas ! pourrai-je déſobéir à mon pere !

*Le 21 au soir.*

Je voulois ce matin continuer à vous écrire, ma mere est venue m'annoncer que nous sortirions en voiture; c'est la premiere fois qu'on le permet à Luzigny depuis sa blessure. Nous nous sommes rendus à une lieue de la Ville, dans un endroit délicieux, dont l'image ne sortira pas si-tôt de ma mémoire. Le carrosse s'est arrêté devant une maison de très-simple apparence, mais qui n'annonçoit point la pauvreté. M. de Lansal, qui nous précédoit à cheval, avec un de ses amis, fort attaché ainsi que lui à mon cousin, a donné la main à ma mere, l'autre Officier l'a offerte à ma tante, Luzigny m'a en tremblant présenté la sienne. Ses yeux ont rencontré les miens, & des larmes en ont coulé. J'ai été assez maîtresse de moi, pour lui cacher une partie de mon trouble. Hélas! ma situation n'en étoit que plus cruelle! Nous avons suivi ces deux Dames, & ne sommes entrés qu'après elles dans la maison. Quel a été notre ravissement, lorsque nous avons reconnu ce malheureux, qui s'étant cassé la jambe, n'a dû la vie qu'à la bienfaisance de mon amant (que je suis fiere de lui donner ce nom). Le bon

payſan étoit entouré de toute ſa famille. A l'aſpect de Luzigny, ils ont voulu ſe précipiter à ſes genoux, il les a retenus, & s'eſt jetté dans les bras du vieillard. Le plus jeune des enfans, auquel on avoit bien montré ſon rôle, fâché de ne pouvoir le remplir aſſez vîte, s'eſt hâté de tirer Luzigny par le bas de ſon habit. L'impatience de cet enfant m'a ravie; il tenoit une corbeille de roſes & on lui avoit appris quelques mots qu'il devoit réciter en offrant ſa corbeille. Le pauvre petit les oublie, & ſon trouble eſt extrême. Luzigny pour le conſoler, le prend dans ſes bras, lui prodigue les plus tendres careſſes, & fait ſigne à ſa mere de ne pas lui reprocher ſon manque de mémoire. L'enfant raſſuré par ces marques de bontés, écartoit avec ſa petite main les roſes de ſa corbeille. Monſieur, tenez, Monſieur, diſoit-il à Luzigny en lui montrant une boîte qu'il y avoit enfin découverte, & qu'il ſavoit bien en être la plus belle partie. Luzigny la ſaiſit, lit un billet qu'il y trouve, rougit, conſidére de nouveau la boîte, la couvre des plus ardens baiſers, remet l'enfant entre les bras du pere, tombe à mes genoux, ſe releve, vole à ma mere dont il baiſe

les mains, se jette au cou de ma tante; revient à moi, me montre la boîte..... Elle renfermoit mon portrait & nos chiffres enrichis de diamans. Le billet étoit de ma mere. Il ne contenoit que ces mots: *Hortense de l'aveu de ses parens, donne son Portrait à l'Amant que sa famille & son cœur ont choisi pour époux. Que ce présent soit la récompense de l'humanité de Luzigny, & le gage de l'amour éternel qui doit l'unir à Hortense de Saint-Just.*

Alors ma mere s'approchant de nous, c'est ainsi, lui dit-elle en riant, que je punis votre larcin & votre indiscrétion. Ah! ah! Monsieur, vous voulez que ma fille vous écrive à mon insu. — Pardonnez à l'amour, reprend-il, c'est lui seul. — Oui, c'est lui seul qui a tort, n'est-ce pas? Voilà votre excuse à tout. Mais, mon pauvre enfant, vous avez bien expié votre faute, & ces huit jours. — Ah, Madame, qu'ils ont été cruels. — Je l'ai jugé, mais je voulois que le plaisir fût aussi vif, que le chagrin que je vous causois. Il falloit préparer cette maison pour vos bons amis, en montrant le vieillard & ses enfans. Il falloit terminer l'acquisition de ce petit domaine dont Hortense

& vous leur faites don. Liſez cet acte. Vous penſez bien, mon ami, que tout cela a demandé du tems, les Notaires ſont ſi pareſſeux; vous le verrez par vous-mêmes, mes enfans, lorſque les articles de votre contrat de mariage, dont mon mari s'occupe, ſeront arrêtés. A ces mots, uniſſant ma main à celle de Luzigny: mes enfans, mes chers enfans, s'eſt-elle écriée, aimez-vous toujours! Des larmes ont inondé mes joues; je me ſuis cachée dans le ſein de ma mere qui ne pouvoit retenir les ſiennes, & lui, au comble de la joie, ne ſe contenant plus, s'eſt jetté dans les bras de ma tante. Oui, oui, aimez-vous toujours, répétoient le bon villageois & ſa femme. Soyez toujours heureux, vivez long-tems pour conſoler les pauvres, & être l'exemple des riches. Leurs enfans faiſoient pour nous les mêmes vœux, & tous pleuroient de nous voir pleurer. Nous ne ſortîmes de cette ivreſſe délicieuſe qu'aux cris du plus jeune des enfans, de celui qui avoit offert la corbeille. *Eſt-ce que c'eſt moi, maman, qui leur ai fait de la peine*, diſoit-il en ſanglottant? *pourquoi pleurent-ils donc?* Nous diſſipâmes bientôt ſes petites alarmes, & Madame de Luzigny, un peu

revenue de la vive émotion qu'elle avoit éprouvée pendant toute cette ſcene, redemanda à ſon fils mon portrait, & en me le remettant : je veux au moins, me dit-elle, que Luzigny le tienne de vous, & ajouter par-là, s'il ſe peut, au plaiſir qu'il reſſent de poſſéder un don ſi précieux. Vous ſentez bien, ma bonne amie, que cette fois je ne balançai point à lui donner cette ſatisfaction. Hélas ! il m'en avoit tant coûté de lui faire eſſayer un refus, & il en avoit tant ſouffert ! Avouez donc, ajouta enſuite ma mere à Madame de Luzigny, qu'il vous a été au moins auſſi pénible qu'à Hortenſe, de ne pas trahir mon ſecret. Oh ! vous m'avez fait vingt fois la peur la plus terrible. Je vous voyois ſur le point de tout avouer, & je vous redoutois bien plus que ma fille ; j'étois ſûre de ſon obéiſſance, d'ailleurs elle ignoroit mes projets ; mais vous, Madame, mais vous... Vous ne valez rien pour les noirceurs. Ah ! ſi j'ai encore quelque tour à leur jouer, vous ne ſerez jamais de moitié avec moi. Cependant le jour baiſſoit, nous en conſacrâmes la fin à viſiter l'héritage dont ma mere a fait en notre nom, préſent à cette honnête famille. M. de Lanſal qui avoit avec ma mere préparé

cette fête, s'entretenoit, pendant la promenade, avec la villageoise. J'entendois qu'elle lui disoit : „ Comment, il „ n'est pas votre fils ? J'étois si aise de „ vous appeller son pere, & je vous trou„ vois si heureux d'avoir un tel enfant ! „ Ah ! Monsieur, combien nous avons „ souffert, lorsque le Chirurgien qui ve„ noit soigner mon mari, nous apprit „ que ce bon jeune homme alloit mourir „ d'un coup d'épée, combien nous pleu„ rions en songeant à votre chagrin ! Que „ n'est-il permis de se venger ! comme „ nous aurions traité celui qui l'a blessé ! „ Je suis bien heureuse de ne pas le con„ noître ; si je l'avois vu, je lui aurois, „ je crois, dit des injures ; mes enfans „ vouloient tuer l'ennemi qui faisoit mou„ rir le bon Officier, car c'est ainsi qu'ils „ appellent M. de Luzigny. N'ayez pas „ peur que nous fussions nous coucher „ sans avoir su de ses nouvelles pendant „ sa blessure ; tous les jours, à l'entrée „ de la nuit, un de mes enfans passoit „ sous ses fenêtres, s'informoit de lui „ aux voisins, & revenoit nous faire part „ de ce qu'il avoit appris ; si je m'en „ étois crue, j'aurois été le voir, mais „ je n'ai pas osé „. M. de Lansal lui en

à fait des reproches. Elle viendra nous viſiter avant notre départ.

A notre retour ici, Madame de Luzigny remit à ſon fils la lettre de mon pere qui l'avoit tant intrigué : elle contient ſon aveu formel à notre mariage. O ! ma Lucie, que je ſuis fortunée & par l'amour & par l'amitié.

## LETTRE LX.

*M. de Saint-Just à la Marquiſe.*

13 Juin.

Moi refuſer, Madame & chere Couſine, mon conſentement à une alliance qui me flattera autant qu'elle contribuera à mon bonheur, puiſqu'elle aſſurera celui de ma fille & de notre cher Marquis ! Votre derniere lettre m'a fait grand plaiſir. L'état de Luzigny m'inquiétoit. Mourir à dix-huit ans & pour une auſſi belle cauſe ! Ma foi, Meſdames, c'eſt votre Chevalier, c'eſt le défenſeur du beau ſexe, & vous êtes toutes intéreſſées à ſa conſervation.

Quant aux arrangemens dont vous me parlez,

parlez, je vous en laiſſe la maîtreſſe. Je ſerois enchanté d'aſſiſter aux noces de ces enfans; cette fête me rajeuniroit; mais mon âge & ma goutte me rendent peu propre aux voyages. Vous faire venir à Moulins, ce ſeroit reculer encore le bonheur du Marquis : il ſeroit plus difficile de ſe procurer les bijoux, les diamans; la fête ſeroit moins magnifique. Ne communiquez pas ces réflexions à Hortenſe; je connois ſon cœur, elles ne lui paroîtroient point aſſez graves, & elle voudroit venir ici. Conſultez-vous avec Madame de Saint-Juſt; je vais faire dreſſer les articles. Je ſuis expéditif en affaires.

Tout conſidéré, je tâcherai de me trouver à Paris. J'irai à petites journées, ma voiture eſt aſſez douce : oui, Madame, mandez-moi quand vous ſerez de retour & je me mettrai en route. Il me tarde de voir ce mariage; encore un coup ce ſpectacle me rajeunira.

Il faudra faire agir vos protections en Cour, pour obtenir l'agrément d'un Guidon de Gendarmerie, l'argent eſt prêt. Je préfére la Gendarmerie, parce que Luzigny a eu dans ce corps un oncle qui a fait la guerre avec diſtinction; mon frere aîné y avoit auſſi de l'emploi, il a été tué bien jeune; mais on ſe ſouvient encore

de lui. Ce ſont de bonnes recommandations que de pareils ſervices. On aime à voir dans les corps, les parens de ceux qui y ont eu autrefois quelque réputation. Adieu, Madame, je joins ici un billet pour mon neveu, & j'embraſſe, avec votre permiſſion, ma femme & ma fille. Luzigny a dû être auſſi aiſe que flatté, Meſdames, de votre arrivée. Une pareille viſite eſt très-propre à rappeller à la vie; mais je babille éternellement, & vous ne pourrez lire mon griffonnage. Madame de Saint-Juſt voudra bien le déchiffrer, elle y eſt accoutumée.

## LETTRE LXI.

*Monſieur de* SAINT-JUST *au Marquis.*

TUBLEU, Monſieur, il ne faut pas vous marcher deux fois ſur le pied, & vous n'entendez point raillerie. Je gage que le Chevalier de Verſol n'avoit nullement intention de t'offenſer. C'étoit vers la fin du repas qu'il a tenu les propos ſur leſquels tu as pris la mouche. Il étoit en gaieté, & c'eſt en plaiſantant qu'il te parloit d'Hortenſe. Cependant on dit que ce

Monſieur-là eſt un peu hâbleur; peut-être a-t'il pouſſé les choſes trop loin, & puis quand on eſt bien amoureux! Ma, foi je te pardonne. Je me ſuis trouvé en pareil cas, & je ſais qu'il eſt difficile de ſe contenir. Si j'écrivois plus facilement, je te raconterois mon aventure; elle eſt plaiſante, je te la réſerve pour le tems où j'aurai le plaiſir de t'embraſſer. Adieu, mon fils, car tu le ſeras ſous peu, & je donne de grand cœur mon conſentement à ton mariage. Ménage ta ſanté; les rechûtes ſont dangereuſes. Adieu, conſerve quelque amitié pour ton vieux radoteur de beau pere, qui t'aime de toute ſon ame.

## LETTRE LXII.

*Le Marquis à M. de SAINT-JUST.*

De Strasbourg, le 22 Juin.

MONSIEUR,

Vous daignez conſentir à mon bonheur. Vous m'honorez du doux nom de fils! Mon cœur ne peut ſuffire à la joie qui le remplit. Mon aimable Couſine! je ſerois à elle pour toujours! être l'époux d'Hor-

tenſe ! O ! mon pere, vous approuvez notre mariage, vous le deſirez, vous voulez en être témoin, vous venez couronner l'amour le plus tendre, unir deux êtres qui ne ſeront diſtraits du ſoin de s'aimer, que par celui de vous plaire. O ! mon pere, & combien il m'eſt doux de vous nommer ainſi ! ô ! mon pere, que ma grande jeuneſſe ne vous alarme point ; toute la mâturité qui me manque, je la trouverai dans mon Hortenſe ; ſon cœur eſt l'aſyle de toutes les vertus. Mon Hortenſe eſt la raiſon, ſous les traits de la beauté la plus touchante. Quel préſent vous avez fait au monde ! Quel tréſor vous me confiez ! Adorable Saint-Juſt ! ma bien aimée, votre bonheur ſera déſormais ma plus douce, mon unique occupation. Je le jure au meilleur des peres, & dans peu, dans peu, j'en ferai l'inviolable ſerment aux pieds des autels.

## LETTRE LXIII.

### *La Marquiſe à M. de* LANSAL.

De Paris, le 15 Juillet.

LA ſanté de votre pupile, Monſieur, ſe raffermit chaque jour, & ſon amour ſemble augmenter à meſure qu'il approche du terme où il ſera couronné. Nous avons trouvé ici M. de Saint-Juſt; ce bon pere enchanté de mon fils, eſt preſqu'auſſi empreſſé que lui de voir ſon mariage conclu. Il eſt vrai, que celui-ci a bien fait tout ce qui dépendoit de lui, pour gagner l'amitié de ce reſpectable vieillard. Il l'écoute avec intérêt, il lui prodigue les plus tendres careſſes: il a pour lui les attentions les plus marquées & les plus flatteuſes. J'avoue que le pere d'Hortenſe a bien des droits ſur Luzigny. Mais en général, je m'apperçois que mon fils ſent mieux l'importance des obligations que nous impoſe la Société. Les événemens qui ſont ſemés de loin en loin, dans le cours de la vie des autres hommes, ſe ſont tous raſſemblés au commencement de la ſienne, & lui donnent une expérience, que l'on a rare-

ment avant trente ans. Ils l'ont rendu plus propre à la réflexion, ils ont hâté les progrès de ſa raiſon que vos ſages conſeils avoient développée. Ses fautes même lui ſeront profitables ; vous lui avez appris à en faire un bon uſage. Que nous vous devons de reconnoiſſance, Monſieur! que nous deſirons ardemment de vous avoir pour témoin du mariage de mon fils. Votre préſence eſt la ſeule choſe qui manque à ſon bonheur. Il me le répéte chaque jour, & je vous aſſure que s'il en eſt privé, il ſentira bien vivement cette privation. Venez, Monſieur, venez jouir de la félicité que vos ſoins ont préparée à deux familles qui vous révérent également.

*Ce qui ſuit eſt de la main du Marquis.*

Oui, Monſieur, oui, mon cher mentor, il faut que vous ſoyez témoin de mon bonheur. Il eſt votre ouvrage. Venez recevoir mes ſermens. Que l'amitié embelliſſe le triomphe de l'amour. Vous connoiſſez mon Hortenſe, vous êtes à même de réduire l'enthouſiaſme d'un amant à ſa juſte valeur, peut-on en éprouver un qu'elle ne juſtifie? Auſſi mon ame s'abandonne ſans réſerve à l'eſpoir immanquable d'être heureux, de l'être long-tems, de

l'être toujours. La violence de ma paſſion ne m'alarme point ſur ſa durée. Je pourrai m'accoutumer à ces attraits piquans qui diſtinguent Hortenſe, à cette taille pleine de graces & de nobleſſe, à ces grands yeux noirs dont le regard eſt ſi expreſſif, à cette fraîcheur, à tous les charmes qui cauſent ſur mes ſens une ſi forte émotion : mais cette belle ame, ce naturel doux & timide, ce cœur ſenſible qui relevent le prix de tant d'appas, voilà ce qui éterniſera mon amour. Venez le voir couronner. Le terme eſt fixé au 12 Septembre. Vous ne ſerez pas encore libre, mais on peut obtenir une permiſſion. M. le Comte de N*** vous l'accordera: je vous attends, mon reſpectable ami, vous avez pris un intérêt ſi vif à mes jours, dans un moment où ils étoient menacés, vous avez verſé ſur mon ſort des larmes ſi vraies, ſi touchantes, ah! partagez ma joie, comme vous avez partagé mes ſouffrances. Rendez-vous, de grace, à nos deſirs. L'homme heureux n'a pas moins beſoin de témoins, que l'infortuné de conſolateurs.

## LETTRE LXIV.

*Monſieur de* LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 20 Juillet.

MADAME,

Si jamais je me ſuis plaint des devoirs que m'impoſe mon état, c'eſt dans cette circonſtance. Ils me privent du ſpectacle le plus intéreſſant pour une ame ſenſible. Je ne ſaurois quitter mon corps & paroître à Paris avant le premier Octobre. D'ailleurs, des affaires de la derniere importance, m'appellent en Franche-Comté. J'irai dans les premiers jours de mon ſémeſtre, chez un frere qui m'attend avec la plus vive impatience. Le Marquis & vous, Madame, connoiſſez trop bien les loix de la tendreſſe, pour ne pas applaudir à ce projet, dont mes affaires me rendent l'exécution indiſpenſable. Mon imagination qui reprend la vivacité de la jeuneſſe, quand il s'agit de votre aimable fils, & de ce qui lui appartient; mon imagination me tranſporte au milieu de la fête à laquelle je ne puis aſſiſter autrement. J'accompagnerai nos deux amans aux

pieds des autels, je recevrai leurs fermens. Je ne vous perdrai point de vue dans ce jour de bonheur; je vous ſuivrai par-tout, O! la meilleure, ô! la plus tendre des meres. Je verrai couler de vos yeux les larmes délicieuſes de la joie, je joindrai mes vœux aux vôtres, pour aſſurer la félicité de nos enfans. Oui, Madame, l'amitié me donne des droits ſacrés ſur le couple fortuné que vous allez unir par les nœuds les plus ſaints.

*Nota*, L'Editeur a jugé à propos de ſuppri- mer pluſieurs autres lettres du Marquis à M. de Lanſal, & on s'eſt vu forcé de retrancher les réponſes de celui-ci.

## LETTRE LXV.

### *Monſieur de* LANSAL *au Marquis.*

De Strasbourg, le 6 Septembre.

QUE vos inſtances ſont touchantes! qu'il m'eſt dur de ne pouvoir m'y rendre; mais vous connoiſſez, mon ami, les loix qui m'enchaînent, & la difficulté d'en être diſpenſé, & ſur-tout dans cette ſaiſon. Recevez donc mes excuſes, & faites-les valoir auprès de Madame la Mar-

quiſe, en militaire qui eſt inſtruit de ſon devoir, & en fils tendre qui a le droit de tout perſuader à ſa mere. Plaignez-moi, mon jeune ami, d'être contraint de refuſer vos offres obligeantes. Moi, mon cher Luzigny, moi qui vous aime tant! moi, que le ſpectacle du bonheur enchante; & qui ne ſouhaite pas plus ardemment le mien que le vôtre. Voyez quelles privations je m'impoſe! Encore un coup, plaignez-moi. Qu'il me tarde de vous ſavoir uni à l'aimable Hortenſe. Adieu, ſoyez toujours heureux.

## LETTRE LXVI.

### *Le Marquis à M. de* LANSAL.

Le 13 Septembre.

Je ſuis dans l'ivreſſe, Le *oui*, ce mot enchanteur quand on aime, comme j'aime Hortenſe, le *oui* fut prononcé hier. Le nœud qui nous unit m'impoſe de nouveaux devoirs, mais il n'a rien ajouté à mes ſentimens. Dès long-tems ils étoient auſſi vifs qu'ils pouvoient l'être. Reſpectable ami, croyez-en mon cœur, rien ne peut les affoiblir : Que le jour qui a

précédé celui-ci a été beau, que ceux qui vont le ſuivre ſeront heureux !..... pourquoi ne vous ai-je pas vu au milieu de ces parens chéris qui nous entouroient ?... Dans ce moment où je paroiſſois n'avoir rien à deſirer, combien vous me manquiez, combien je vous deſirois ! ah ! n'oubliez pas votre promeſſe, terminez vos affaires, & venez jouir d'un bonheur dont je vous ſuis redevable.

## LETTRE LXVII.

### *M. de Lansal au Marquis.*

De Strasbourg, le 18 Septembre.

Vous êtes heureux, mon ami, vous ſentez vivement votre bonheur ; & ce qui me comble de joie, je vous en crois digne. Quel avenir je prévois pour vous ! mon cher Luzigny, n'allez point démentir mes preſſentimens. Modérez, de grace, cette extrême vivacité qui nous a fait courir à tous de ſi grands dangers. Avec Hortenſe, elle n'expoſera pas votre vie, mais elle troubleroit votre tranquillité, & la ſienne. Vous faut-il d'autres motifs

pour vous en corriger ? Accoutumez-vous à combattre les idées ſombres par leſquelles je vous ai vu quelquefois tourmenté. Vous aimez la vertu, vous connoiſſez tous ſes charmes ; mais ne vous déſeſpérez point ſi vous n'avez pas toujours la force de lui faire les ſacrifices qu'elle exige. Cette vie eſt un combat perpétuel. Le plus ſage a ſouvent été terraſſé ; mais ſe relever avec un nouveau courage, eſt la gloire réſervée au petit nombre d'hommes vraiment dignes de ce nom de ſage. Malheur à celui qu'une premiere chûte humilieroit trop ; il ne ſe releveroit plus. Ayez pour vos propres défauts une indulgence raiſonnable ; ayez-en une infinie pour les défauts d'autrui. Continuez, mon jeune ami, à cultiver les lettres & la ſaine philoſophie ; votre cœur ne peut qu'y gagner. Vous avez déja joui des reſſources délicieuſes qu'offre l'étude. Plus vous avancerez en âge, & mieux vous en apprécierez les avantages. Encore un coup, réprimez votre extrême vivacité ; prenez pour modele la douceur de votre aimable compagne : à tous autres égards, reſtez tel que je vous ai connu. Quand à vingt ans on porte la vertu dans ſon ménage, on la conſerve juſqu'au terme de

ſes jours. Tout ce que vous allez voir déſormais autour de vous en va nourrir le goût. Elle ajoutera au ſentiment de la nature, & vous rendra vos enfans encore plus chers. Leur éducation vous intéreſſera davantage, ils ne vous feront connoître que les douceurs de la tendreſſe paternelle, & vous en épargneront les alarmes. Que ne puis-je vivre aſſez, pour être témoin du bonheur que tout vous promet. Mes yeux ſe fermeroient ſans regrets, après vous avoir vu entouré d'enfans dignes de vous, leur prodiguant les ſoins d'un bon pere, & recevant leurs touchantes careſſes. Pourquoi faut-il que je n'aie connu cette félicité que dans les autres? Elle a été juſqu'ici l'objet de tous mes vœux! j'en aurai moins à former dès que vous la goûterez. Je vous aime trop, mon cher Luzigny, pour envier votre bonheur, je vous aime aſſez pour qu'il me tienne lieu de celui qui me manque.

Permettez que Madame de Luzigny, que l'aimable Hortenſe reçoive l'hommage de mon reſpect. Elle vient d'acquérir un titre qui la rend encore plus intéreſſante à mes yeux, un titre qui doit augmenter le ſentiment de l'amour dans une ame telle que la vôtre. Jouiſſez long-tems

des charmes d'une union ſi bien aſſortie.

L'Etat vous compte à préſent au nombre de ſes plus précieux Membres. Vous concevez toute l'étendue des devoirs que vous impoſent les qualités de Citoyen, & de pere de famille, vous ne l'oublierez jamais. Vous êtes fils tendre & reſpectueux, ami délicat & ſolide, amant paſſionné : ſoyez époux conſtant, bon pere, inſtituteur éclairé & ſenſible des enfans qui vous devront le jour. Suivez avec zele la carriere militaire. Que le véritable patriotiſme vous rende moins pénibles les ſacrifices auxquels vous avez dû vous réſigner en y entrant. Mon aimable Eleve, ſoyez toujours la gloire, & l'amour de votre Mentor. Méritez enfin, mon cher Luzigny, ce beau titre d'ami de la ſageſſe dont vous connoiſſez tout le prix. Qu'il me tarde d'être témoin de vos tranſports, de jouir avec vous de ceux de l'amitié la plus tendre. O ! mes chers enfans, aimez toujours un ſecond pere, qui partagera toute ſa vie vos plaiſirs, comme il vous a prouvé, qu'il ſavoit partager vos peines.

*Fin de la ſeconde & derniere Partie.*

ITALIAN INST OXFORD